HAL open science

Construction personnelle d'une pratique du skate-board à Tokyo : représentations particulières d'une pratique du skate-board à Tokyo

Yoann Roux

▶ **To cite this version:**

Yoann Roux. Construction personnelle d'une pratique du skate-board à Tokyo : représentations particulières d'une pratique du skate-board à Tokyo. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-02625173

HAL Id: dumas-02625173

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02625173v1

Submitted on 26 May 2020

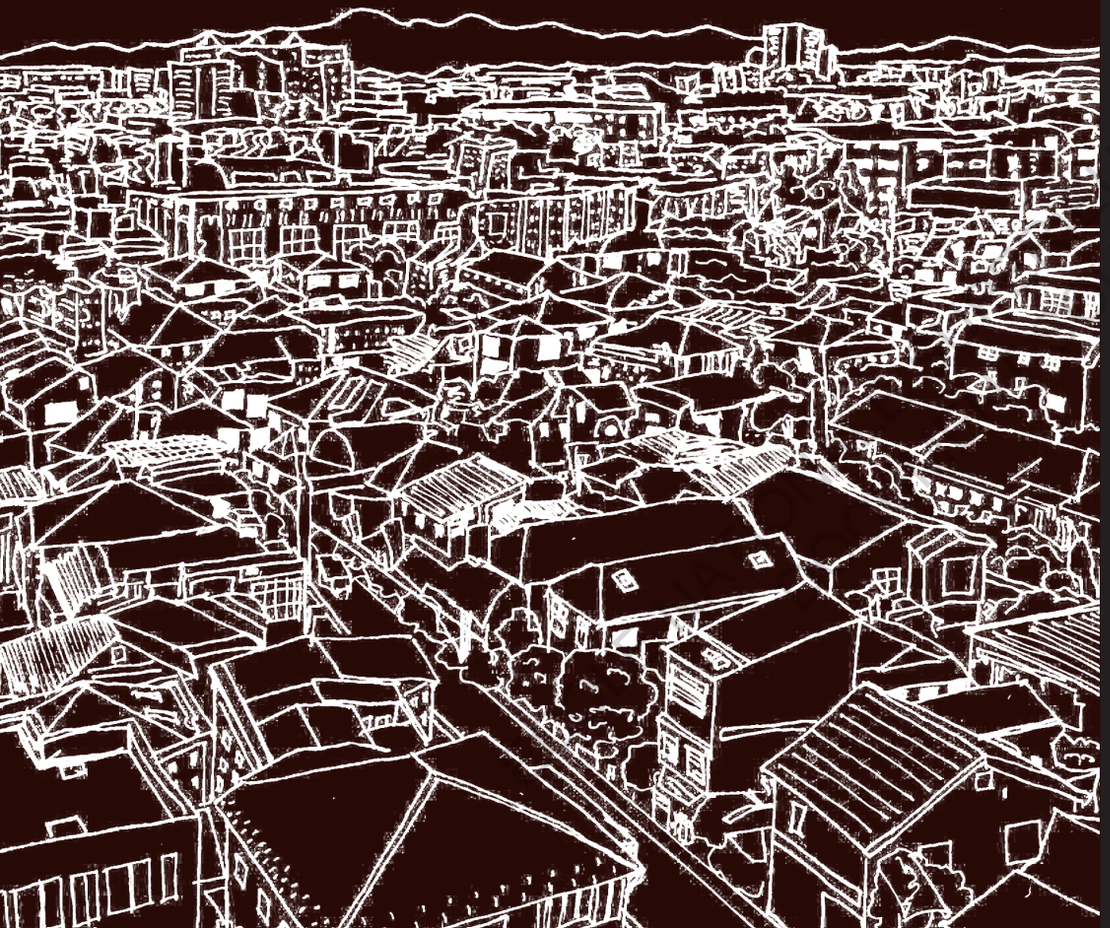
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

ト-キョ-．スケ-トボ-ド

Représentations particulières d'une pratique du skateboard à Tôkyô



Yoann Roux

ト-キョ-．スケ-トボ-ド

Mémoire de master

ト-キョ-．スケ-トボ-ド

Construction personnelle d'une pratique du skateboard à Tôkyô

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Yoann Roux
Mémoire de master - Janvier 2020
.
«Habiter la transition socio-écologique»
sous la direction de Frédéric Barbe

ENSA Nantes

Remerciements

Merci à Frédéric Barbe pour son suivi
Merci à ma famille pour leur soutien et leur aide
Merci à Bruno et Mié de m'avoir donné le goût du Japon et de m'avoir accueilli chez eux
Merci à mes collocs et aux copains d'être géniaux
Merci au skateboard
Merci au Japon

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Tôkyô

Nombre d'habitants	13 831 000 habitants (2018)
Nombre d'habitants dans l'aire urbaine	42 794 000 habitants (2018)
Nombre de résidents étrangers	551 683 (2019)
Superficie	2 190.93 km^2
Densité de population	6 313 habitants/km^2
Division administrative	23 arrondissements
Fuseau horaire	UTC +9
Monnaie	Yen - 100 yens : 0.82 euro
Système politique	Gouverneur(e) élu pour 4 ans
Taux de chomage	5.9% (2010)
Salaire moyen pour un homme	3581 euros/mois
Salaire moyen pour une femme	2592 euros/mois
Dépenses moyennes d'un foyer	2559 euros/mois (2011)
Nombre moyen d'enfant par femme	1.13 (2013)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Taux de criminalité	114.7 pour 100 000 personnes
Climat	Subtropical humide
Nombre moyen de voitures	232 pour 1000 personnes
Nombre total de véhicules	462 000 (2011) - 792 000 à Paris
Pourcentage d'espaces verts	1.89% par km²
Pollution aux particules fines	2240 t/an (2010)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sources : Wikipedia, Knoema, Numbeo

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

Le Japon me passionne.
Pas un jour ne passe sans qu'une pensée ne m'emmène vers ce monde fascinant, sans que l'envie d'apprendre quelque chose de nouveau à ce sujet ne soit présente. Le territoire est pourtant à priori inhospitalier sous bien des aspects.Les éléments semblent avoir choisi ce petit bout de terre du Pacifique pour se déchaîner, le soumettant à de nombreux désastres naturels, par le feu, l'eau, le vent ou la terre. Par ailleurs, la géographie du pays en elle-même n'est pas des plus aisée à occuper : majoritairement composée de montagnes aux pentes abruptes, elle force les habitants à s'agglutiner dans les plaines et les vallées, densifiant ces territoires à outrance. Venant de France, où les grandes étendues spatiales font légion et où la ligne d'horizon est bien installée dans l'imaginaire visuel collectif, découvrir les paysages repliés et la ligne des reliefs du Japon relève d'une expérience profonde de l'altérité géographique et territoriale. C'est ce qui m'attire là bas.
Outre le paysage, la culture japonaise participe de beaucoup à cette fascination. Or, celle-ci est indiscutablement liée à la nature, à son observation, et à la célébration de la beauté de son impermanence. Il s'agit là du concept esthétique et spirituel de *mono no aware,* se basant sur ce goût pour la beauté de l'éphémère. Ces considérations ne sont pas dénuées d'une certaine dimension de *Pathos,* d'empathie pour les choses et pour la tristesse que l'on éprouve à l'idée de leur disparition prochaine. Cela se retrouve par exemple dans la grande importance du cycle des saisons dans la culture japonaise. Il s'agit de célébrer la précarité du monde, l'écoulement inéluctable de la vie vers la mort, en magnifiant l'instant présent, fugace et éphémère, arraché aux grands cycles naturels. Ces concepts, qui traduisent une grande finesse de lecture du monde, ont fait leur apparition très tôt dans la culture. Nos récits, poèmes et autres chansons de geste du Haut Moyen-Âge souffrent de la comparaison avec des chefs d'oeuvres de la littérature japonaise tels que les *Notes de chevet* de Sei Shônagon, ou le *Dit du Genji* de Murasaki Shikibu, tous deux écrits pendant la période Heian, au début de l'an mil.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

On lit par exemple dans les *Notes de chevet* de Shônagon :

«Choses qui ne font que passer :

Un bateau dont la voile est hissée

L'âge des gens

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.»

Ces notes, merveilleuses de simplicité, de candeur autant que de sagesse, illustrent donc superbement ce qu'est le *mono no aware*. Ce principe se retrouve dans nombre d'arts, de la peinture à l'architecture, en passant par l'ikebana, et a été à la base de ce que nous conçevons aujourd'hui comme l'esthétique japonaise.

Au Japon, contrairement à la pensée Judeo-chrétienne, qui se base sur une domination de l'humain par rapport à la nature, ce dernier n'est considéré que comme une simple parcelle (sacrée néanmoins) de la nature. Les japonais considèrent celle-ci comme peuplée de Kami, les esprits des lieux, qui sont constamment autour d'eux, bienvaillants comme malveillants. Paul Claudel déclarait ressentir «la sensation d'une présence autour de nous qui exige la cérémonie et la précaution». Cela fait écho au mystérieux rapport avec la religion qu'entretiennent les japonais. On peut penser qu'ils ne sont que très peu pratiquants, cependant, le territoire est moucheté d'environ 80 000 sanctuaires et temples. Les traditions shintoïstes et bouddhistes se croisent et s'entremêlent dans la conception spirituelle de l'archipel, ce qui se manifeste par de nombreux rituels et cérémonies, plus ou moins liés à la religion, autour desquels s'unissent les japonais. Ces rituels amènent une certaine cohésion de la société, tout comme les nombreuses règles, tacites ou implicites qui la régissent. Tout cela a été mis en place afin de préserver une certaine harmonie, le *wa*. L'exemple le plus parlant est probablement la fameuse politesse japonaise, matérialisée dans le langage corporel, par des inclinaisons ou autres gestes, tout comme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

elle se retrouve dans les différents niveaux de langage employés. Cette pratique, prise parfois à tort pour de l'obséquiosité par les visiteurs étrangers, est un moyen de contribuer à une société plus harmonieuse, même si ce n'est pas sans dérives.

Cela étant dit, il faut se prémunir de l'impression fausse que le Japon serait une société homogène, où tous les êtres adoptent des modes de pensée similaires, se repliant autour de concepts culturels ancrés et immuables. Ce mythe de l'homogénéité japonaise, quelle soit culturelle ou ethnique, a maintes fois été déconstruit, au moyen d'études ou d'ouvrages divers, par des personnes telles que Oguma Eiji[1] ou Katô Shuichi[2] ou simplement par mon parrain Bruno. J'ai le souvenir qu'alors que nous longions en voiture les eaux calmes et les champs de lotus du lac de Kasumigaura, dans la préfecture d'Ibaraki, il m'a expliqué le concept dual du *Honne/Tatemae*.

Si l'on s'intéresse au Japon et si l'on veut comprendre les japonais, il est nécessaire d'avoir été introduit à cela. Augustin berque signifiait à propos des japonais qu'ils ont «une propension affirmée à concevoir le monde comme un ensemble de façades (*omote*) changeantes et reversibles.»[3] Cela illustre bien le concept de l'être et du visage comme «un espace bidimensionnel» (Berque, 1982). Ainsi les termes *Honne* et *Tatemae* expriment la dualité entre «ce que l'on pense vraiment» (*Honne*) et le «masque», la façade, le comportement public (*Tatemae*). Ainsi, les personnes se retiennent d'exprimer franchement des désaccords ou des pensées personnelles dans le domaine public, qui pourraient mettre à mal l'harmonie et l'intégrité du groupe. Ce groupe c'est d'abord l'entourage immédiat, mais cela s'étend jusqu'au Japon entier. C'est donc ce concept qui explique le caractère en apparence très homogène du Japon. Il faut donc bien comprendre que c'est un masque qui cache en réalité un visage aux multiples facettes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Oguma Eiji, *Les origines du mythe de la nation homogène*, Tôkyô, Shinyôsha, 1995

2 Katô Shuichi, *L'hybridité de la culture japonaise,* Tôkyô, Kodansha, 1956

3 Berque Augustin, *Vivre l'espace au Japon,* Paris, Puf, Espace et liberté, 1982, 224 pages

Ainsi, la société japonaise est complexe.
L'écrivain-voyageur Victor Segalen dira même qu'il s'agit «d'un pays illisible». Pourtant, de nombreux auteurs se sont attachés à le rendre intelligible pour nous, occidentaux. Avec succès.
L'écrivain Philippe Forest dénonce la distanciation forcée parfois faîte à l'égard du Japon : «Certaines mythologies douteuses (...) prévalent en Occident et présentent parfois le Japon comme le lieu d'éléction d'une pensée qui nous resterait définitivement inintelligible, impénétrable en raison d'une irréductible différence mentale séparant les civilisations extrêmes et interdisant toute forme de communication vraie entre elles. La pensée japonaise se caractériserait, dit-on parfois en Europe, par une altérité si radicale qu'elle ne saurait exister à nos yeux qu'à la façon d'une sorte de non-objet sidérant, irrémédiablement situé loin du champ de nos propres représentations, fascinant dans la proportion même de sa résistance absolue à nos schémas d'interprétation.»[1]

Le travail de ce mémoire d'architecture s'entreprend donc avec l'envie de rentrer dans le concret de ce Japon si fantasmé, pour en retirer des compréhensions personnelles, issues de lieux divers, parcourus et vécus, physiquement et mentalement. L'objectif est de s'affranchir des concepts pré-définis et des représentations lointaines et illusoires pour obtenir des réponses aux questionnements posés.

Parmi tous les lieux que le Japon recèle, Tôkyô est sans conteste celui qui me passionne le plus. C'est pour cela que c'est la ville sur laquelle se base cet ouvrage. C'est une capitale qui, pour moi, a quelque chose de plus que les autres. Elle est source et embouchure d'un fleuve d'intéractions diverses, lumineuses, sonores, physiques et sentimentales, qui la font vibrer à une fréquence particulière. J'ai l'impression qu'il est plus facile pour moi de m'accorder à celle-ci qu'aux fréquences d'autres métropoles. Je ressens du bonheur à parcourir ces espaces urbains, à me perdre dans les ruelles éclairées de néons, à contempler le ciel zébré de fils éléctriques, domaine des corbeaux, à prendre le train aérien bondé, à manger dans la rue des plats savoureux...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Forest Philippe, *La Beauté du contresens*, Nantes, Editions Cécile Defaut, 2012, 320 pages

En bref, j'aime cette ville et je m'y sens bien. Mieux qu'à Nantes, mieux qu'à Paris et mieux qu'à Séoul.
Il me semble que les mots de Lafcadio Hearn illustrent bien le rapport que j'entretiens avec Tôkyô : «C'est comme si au sortir d'une pression atmosphérique trop forte, on entrait dans un air clair et tranquille.»[1]
C'est ce sentiment de bien-être, mêlé à une fascination quasi-obsessionnelle pour cette ville qui me pousse à vouloir l'étudier, mais surtout à la parcourir en tous sens, à vouloir découvrir tous ses espaces, à pénétrer les sens cachés qu'elle renferme, à connaître son histoire et ses secrets... Mon but est d'arriver à me mettre au diapason de la ville

Pour cela, l'idée est de m'y introduire par un angle d'entrée spécifique : la pratique du parcours en skateboard. Ici, l'objet skate est en quelque sorte un outil permettant de concevoir une méthode d'accès à la ville. Le skateboard me passionne et occupe mes pensées tout autant que Tôkyô, depuis bientôt 10 ans. J'ai appris à connaître cet objet et les possibilités formidables qu'il offre. J'ai vu à quel point il pouvait donner à son utilisateur des connaissances et des ressentis différents d'une pratique classique de la ville. Lorsque je voyage quelque part, j'emmène toujours mon skateboard car je sais qu'il va me permettre de découvrir plus en profondeur les lieux, tout en générant des potentialités de rencontre avec les skateurs de ces mondes nouveaux. C'est là une manière de faciliter la rentrée dans une ville mais c'est surtout un formidable plaisir que de parcourir l'inconnu en glissant sur le sol : on est fluide, ouvert et alerte aux stimuli de l'environnement. J'ai toujours fait du skate lors de mes voyages à Tôkyô et, à chaque fois, j'ai découvert des lieux, des personnes, des concepts qui me seraient restés cachés s'il n'y avait ce petit interstice généré par le skateboard, permettant de traverser des barrières qui paraissaient infranchissables ou dont je n'avais parfois pas conscience.

Ainsi se posent les bases d'un sujet d'étude : le skateboard à Tôkyô.
Voila donc deux mots, deux concepts que l'on décide de rassembler.

1 Hearn Lafcadio, *Le Japon*, Paris, Mercure de France, Mille Pages, 1993, 976 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mais pourquoi faire ? En quoi est-ce intéressant, en quoi cela en vaut-il la peine ? Est ce qu'ici l'idée est simplement de faire une sorte de guide de voyage alternatif ?
Pas vraiment. En vérité de nombreuses questions sont soulevées par un tel projet. Déjà, on peut se demander comment se construit une telle fascination pour un monde qui n'est pas le mien ? Pourquoi une géographie et une culture telle que celle du Japon ont fait l'objet de l'interêt d'un jeune français ? Cela mérite et demande une certaine introspection personnelle, géographique et culturelle donc, pour comprendre la genèse et la continuité d'une telle pratique et d'un tel goût de l'altérité japonaise. Par ailleurs, on peut se demander simplement comment une pratique du skateboard se met elle en place dans un environnement différent ? Qu'est ce qu'un tel usage de la ville donne comme clefs de compréhension au pratiquant étranger ? Quel est le point de vue d'un étudiant en architecture sur cette ville qui n'a été que peu étudiée en cours, dont tout ou presque relève de l'inédit, d'expériences d'un nouveau type d'urbanités ? Comment traduire les représentations et les ressentis d'une ville ? Tellement de questions se posent.
Ce mémoire d'architecture va s'attacher à répondre à quelques unes de celles-ci, à travers la communication et le partage d'une expérience de l'altérité géographique, culturelle et urbaine, vécue de Mars à Mai 2019 au sein de la capitale japonaise. Ces interrogations seront donc ici rassemblées sous une seule, qui prend pour base de réflexion le parcours en skateboard au sein des urbanités tokyoïtes :

Comment se construit une pratique personnelle du parcours en skateboard à Tôkyô et quelles représentations particulières se dégagent de cette expérience ?

Cette question sera séparée en deux :

1 Comment se contruit une pratique personnelle du skateboard à Tôkyô ?

2 Quelles représentations particulières se dégagent d'une pratique personnelle du skateboard à Tôkyô ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'objectif de cette division est de proposer au lecteur un choix, celui de rentrer dans le travail par l'aboutissement du voyage ou par la construction de celui-ci. Il est possible de vouloir se faire une idée «brute» des représentations et théories issues du terrain, sans vouloir connaître l'histoire de la personne, tout comme l'inverse. On distingue donc une partie *Occidentale*, et une partie *Orientale* de l'ouvrage. La partie Occidentale répond à la question n°1 tandis que la partie Orientale répond à la question n°2. Ces deux parties, disposant chacune d'un sens de lecture, sont séparées physiquement par la forme même du mémoire, cependant, l'une ne va pas sans l'autre. Elles forment un tout.
Ce qui les réunit, ce sont les récits de parcours retranscrits ici, présents de part et d'autre. Ils représentent l'aboutissement de la partie Occidentale et la genèse de la partie Orientale.

Ici débute donc la partie Occidentale, qui s'attache à répondre à la première question. Le travail se penche d'abord sur mes géographies personnelles et la formation d'un goût pour le Japon, avant de s'intéresser aux mondes sur lesquels porte le mémoire, et de conclure cette partie par le récit de l'expérience de vie tokyoïte et des parcours effectués en skateboard.

Ce travail de recherche a techniquement commencé en Septembre 2018 pour s'achever en Janvier 2020, s'étendant sur une durée de presque un an et demi. Implicitement, cela a débuté bien avant, dès un premier voyage au Japon en 2014. Le travail s'est construit et étoffé au fil des ans pour aboutir à cet objet physique. Cela a été pour moi une expérience guidée par l'envie et le plaisir d'apprendre, par une passion formidable et par des découvertes qui ont changées ma manière de voir les choses et la vie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«L'auteur n'a jamais, en aucun sens, photographié le Japon. Ce serait plutôt le contraire : le Japon l'a étoilé d'éclairs multiples ; ou mieux encore : le Japon l'a mis en situation d'écriture. Cette situation est celle-là même où s'opère un certain ébranlement de la personne, un renversement des anciennes lectures, une secousse du sens, déchiré, extenué jusqu'à son vide insubstituable, sans que l'objet cesse jamais d'être signifiant, désirable. L'écriture est en somme, à sa manière un *satori* : *le* satori (l'événement Zen) est un séisme plus ou moins fort (nullement solennel) qui fait vasciller la connaissance, le sujet : il opère un vide de parole. Et c'est aussi un vide de parole que constitue l'écriture ; c'est de ce vide que partent les traits dont le Zen, dans l'exemption de tout sens, écrit les jardins, les gestes, les maisons, les bouquets, les visages, la violence.»

Roland Barthes, *L'empire des signes*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Informations de base

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conventions d'écriture

Avant d'entamer la lecture du présent ouvrage, il est important de se familiariser avec les conventions d'écriture appliquées. Elles sont mises en place afin de permettre une lecture plus aisée, grâce à des informations sur la prononciation phonétique et sur le fonctionnement global de l'ouvrage.

Anthroponymes

Les noms des personnes citées seront ici écrits selon l'usage japonais : le nom est suivi du prénom.
Par exemple, Tadao Ando est écrit : Ando Tadao.

Transcriptions japonais-français.

Tous les mots japonais cités seront écrits en italique, excepté les noms propres et les mots rentrés dans le langage français courant, sushi par exemple.
L'écriture en français des mots issus du japonais se base sur le système Hepburn, reposant sur une retranscription phonétique de la langue. En voici les caractéristiques principales :

-Les voyelles longues sont signifiées par l'accent circonflexe ; par exemple, *Tôkyô* se lira *Tookyoo*
-*u* correspond au son *ou*
-le *e* correspond à *é*, sauf devant la lettre *n* ou il se prononce *è*
-*g* correspond au son *gue*
-*s* correspond au son *ss*, *sushi* se lit donc *ssouchi*
-*ch* correspond au son *tch*, par exemple, le thé, *cha*, se prononce *tcha*
-La prononciation du *r* se rapproche de celle du *l*
-*h* est toujours aspiré
-*sh* se prononce comme *ch*
-*j* se prononce *dj*
-Toutes les voyelles se prononcent distinctement, il n'y a pas de diphtongue

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Autres

Les mots techniques ou particuliers faisant des apparitions fréquentes sont définis dans le lexique.
Les citations sont entre guillemets.
Les mots rares sont en italique, ils sont généralement expliqués dans le texte ou par une note de bas de page.
Le verbe skater est utilisé pour désigner la pratique du skateboard. Il se conjugue comme un verbe du premier groupe et se prononce \skɛ.t e\

Photographies

Les photographies et autres documents graphiques présentés dans ce travail de mémoire ne seront pas légendés sur la même page. Il sera possible de retrouver les légendes ainsi que les crédits de ces documents au centre de présent ouvrage, avec la bibliographie et le lexique. Ce choix s'explique par une volonté de donner aux représentations graphiques un espace qui leur est uniquement dédié. Ceci est pensé dans le but de renforcer leur pouvoir évocateur, tout en garantissant une liberté de placement totale dans la page. C'est également un moyen pour le lecteur ou la lectrice de projeter sa perception et ses interrogations personnelles sur le document, sans l'influence d'une information textuelle. Cependant, dans certains cas très particuliers, il sera possible de retrouver une photographie accompagnée d'un texte. Il s'agira alors de prendre la page comme un tout, qui ne saurait fonctionner si seule le texte ou le document iconographique était présenté.

Cartographie

Il est conseillé de lire ce travail en ayant la carte qui l'accompagne a portée de main, pour mieux se représenter la géographie du sujet d'étude.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La langue japonaise

Comme nous nous consacrons dans cet ouvrage à la ville de Tôkyô, située sur le territoire japonais, et que l'on peut raisonnablement considérer la connaissance d'une langue comme moyen d'intégration et de compréhension de phénomènes culturels, il est sans doute intéressant de nous pencher sur la langue nippone. Nous précisons ici qu'il n'est pas fait un rapprochement exclusif entre la langue et la culture, qui avancerait que l'identité culturelle correspondrait uniquement à la connaissance d'une langue. L'exemple des différences culturelles entre les pays hispanophones sud-américains et l'Espagne montre immédiatement les limites d'une telle théorie. Cependant, il est certain que des connaissances basiques d'une langue peuvent donner au moins certains indices culturels sur ses usagers, et sur la manière dont ils se représentent et communiquent dans le Monde. C'est dans cet esprit de découverte que nous allons introduire brièvement la langue japonaise.

De nos jours, la langue japonaise est la 13ème langue parlée au monde. Elle est la langue maternelle d'environ 128 millions de personnes (2018), et la seconde langue de seulement 130 000 (2018). Le japonais est une langue sinoxénique, ce qui signifie que nombre de ses mots ont une origine chinoise. Cela est dû à l'importation sur le territoire du système d'écriture chinois, durant le premier millénaire, introduisant de facto de nouveaux mots dans le langage courant. Cependant, le japonais n'est pas assimilé à la famille des langues chinoises, il s'agit d'une langue dite japonique. Ce qualificatif de langue japonique se rapporte au japonais ainsi qu'a tous les dialectes parlés dans l'archipel. Ces derniers sont extrêmement nombreux, notamment à cause du relief accidenté du territoire (composé à 80 % de montagnes), et de la fragmentation insulaire de l'archipel, qui forme des « barrières linguistiques ». Ces barrières rendirent difficiles les échanges entre les différents peuples du territoire, provoquant une telle diversité.
Aujourd'hui, la langue japonaise est la plus majoritairement parlée et la pratique de ces dialectes tend à disparaître. Les territoires des îles Ryûkyû (s'étendant entre le Kyûshû et Taiwan) restent des lieux où se parlent encore des langues locales, même si on note une diminution importante du nombre de locuteurs.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Outre ces spécificités, il est important de noter que le japonais comprend un nombre important de mots issus de langues européennes, en majorité de l'anglais. L'apparition de ces termes résulte de l'introduction sur le territoire de nouveaux objets ou concepts importés par les pratiquants de ces langues étrangères.

Système de transcription graphique

Les locuteurs japonais ont recours quotidiennement à 5 systèmes de représentation graphique différents pouvant tous prendre place dans une seule et même phrase. Nous retrouvons donc :

Les Kanji : Ces caractères sont des idéogrammes, ou plus précisément des logogrammes, issus du chinois et adoptés par les japonais au IVème siècle. Ils ne correspondent pas à un son, comme l'alphabet latin, mais à une idée, pouvant se prononcer de différentes manières. Ils se constituent d'un ensemble de traits, pouvant aller d'un seul à plus de 20. Le nombre de Kanji est incertain, plusieurs personnes le considèrent illimité, tandis que d'autres avancent qu'il s'élève à plus de 15 000. Dans l'usage courant, à peu près 2000 d'entre eux sont utilisés régulièrement par les locuteurs.

Les kana : Ce système d'écriture est exclusivement japonais, il fut développé au IXème siècle après la rupture des relations avec la Chine. Les japonais ont alors crées un système d'écriture plus adapté aux particularités grammaticales de leur langue. Les kana sont donc un système d'écriture syllabaire : chaque graphème correspondant au son d'une voyelle ou d'une combinaison voyelle-consonne. Les kana sont au nombre de 46 et s'écrivent de deux façons possibles : les Hiragana et les Katakana. Il est à noter que des accents ajoutés à ces caractères ainsi que des combinaisons, des allongements, et des pauses forment de nouveaux sons.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Hiragana : Les caractères hiragana sont issus d'une simplification des kanji, ils sont caractérisés par une forme simple, aux traits courbes (voir tableau ci-dessous). Ils sont principalement utilisés pour transcrire les mots issus du chinois dans la langue japonaise, ainsi que les particules grammaticales spécifiques.

Tableau des Hiragana :

あ a	い i	う u	え e	お o
か ka	き ki	く ku	け ke	こ ko
さ sa	し shi	す su	せ se	そ so
た ta	ち chi	つ tsu	て te	と to
な na	に ni	ぬ nu	ね ne	の no
は ha	ひ hi	ふ fu	へ he	ほ ho
ま ma	み mi	む mu	め me	も mo
や ya		ゆ yu		よ yo
ら ra	り ri	る ru	れ re	ろ ro
わ wa				を wo
				ん n

crédit : Julien Fontanier

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Katakana : Les caractères katakana sont également issus des kanji, ils n'en sont pas une simplification, mais une extraction d'une partie du logogramme. Ils sont caractérisés par une forme simple et anguleuse (voir tableau ci-dessous) et servent, dans l'usage courant, à traduire les onomatopées et les mots d'origine étrangère.

Tableau des Katakana :

ア A	イ I	ウ U	エ E	オ O
カ KA	キ KI	ク KU	ケ KE	コ KO
サ SA	シ SHI	ス SU	セ SE	ソ SO
タ TA	チ CHI	ツTSU	テ TE	ト TO
ナ NA	ニ NI	ヌ NU	ネ NE	ノ NO
ハ HA	ヒ HI	フ FU	ヘ HE	ホ HO
マ MA	ミ MI	ム MU	メ ME	モ MO
ヤ YA		ユ YU		ヨ YO
ラ RA	リ RI	ル RU	レ RE	ロ RO
ワ WA				ヲ WO
				ン N

crédit : Julien Fontanier

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Rômaji : Ces signes correspondent à l'alphabet latin et ont commencés à être utilisés pour transcrire en caractères latin les mots japonais. Ils sont peu utilisés par les locuteurs mais sont très utiles aux étrangers.

Arabiasûji : Ces caractères sont les chiffres arabes utilisés également en français.

Si l'on s'intéresse aux conséquences d'une telle combinaison de systèmes d'écritures, on comprend l'influence que la langue peut avoir sur l'individu. En premier lieu, il est intéressant de noter la différence fondamentale entre les kanji et les autres caractères utilisés. En effet les uns sont des dessins et traduisent une idée précise, un concept, tandis que les autres s'apparentent à des lettres, ils sont identifiés par un son distinct et composent des mots si on les assemble. Or, le cerveau humain, composé de deux hémisphères, n'analyse pas de la même manière ces deux systèmes d'écriture. L'hémisphère gauche du cerveau analyse plutôt les dessins tandis que la partie droite analyse les lettres. Cela induit que la lecture de texte active les deux hémisphères du cerveau en même temps, ce qui la rend beaucoup plus rapide et intuitive pour un locuteur japonais. Par ailleurs, cette différence de perception se retrouve dans l'écoute et l'analyse des sons : le cerveau gauche s'attache plutôt à l'analyse des «sons verbaux (plus exactement les consonnes), et (...) est chargé des opérations logiques, analytico déductives, tandis que le droit perçoit les sons non-verbaux (dont les voyelles) et traite du global, du spatial, du symbolique, de l'intuitivo-émotionnel». (Berque, 1982) Ainsi, suite à des expériences portées sur la perception des sons par des sujets japonais et occidentaux, les études de Tsunoda Tadanobu ont montrées que les sons de la nature et de l'environnement étaient analysés par des parties différentes du cerveau pour les japonais et les occidentaux. Cela induit donc un rapport à la nature et une conception de celle-ci foncièrement différente. Il a d'ailleurs été montré que ces différences ne sont pas innées, mais bien issues de l'influence de la langue sur le cerveau au cours du développement de l'Être.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Protocole de recherche

Le travail de ce mémoire d'architecture, consacré à la pratique du skateboard à Tôkyô s'appuie sur un protocole de recherche spécifique. La matière d'analyse est issue des différents parcours effectués lors de mon séjour de 2 mois à Tôkyô, de Mars à Mai 2019. L'objectif était de me rendre disponible à la ville, à ce qu'elle allait me renvoyer lors de ces sessions de skate dans l'espace urbain. Cette attention posée sur les environnements traversés me permettait de produire, le lendemain, un récit de la journée de la veille, après une légère sédimentation du souvenir. Je ne suis donc pas allé au Japon en ayant un protocole défini ou une liste de choses à faire, de lieux où aller et de personnes à rencontrer. La démarche se base sur l'ouvertue et la spontanéité.

Par ailleurs, j'emportais toujours avec moi du matériel de production d'image, à savoir un appareil photo argentique, ainsi qu'un téléphone portable, ce qui m'autorisait la prise de photos et de videos. Ces outils me permettaient de produire une représentation immédiate de ce qui attirait mon attention, fournissant ainsi une matière graphique exploitable. Rentré en France, j'ai pu mobiliser cette matière pour la coupler, dans un travail de recherche, à des documents graphiques et théoriques divers (films, livres de photos, livres, mémoires…). Alors, le travail d'écriture a débuté.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

SOMMAIRE

Introduction | 7

Informations | 17

Genèse personnelle d'une expérience de l'altérité à Tôkyô | 29

30 | Ego-géographie
54 | Une relation au Japon construite sur la durée

Skateboard et Japon | 67

68 | Le skateboard, pratique alternative du Monde
77 | Histoire, Géographie et Ecologies du Monde Urbain tokyoïte
86 | Pratique du skateboard à Tôkyô

Pratique d'une alter-urbanité | 93

94 | Expérience personnelle de la vie à Tôkyô
116 | Le parcours en skateboard à Tôkyô
124 | Notes d'errances

Conclusion | 143

Légende des photos, lexique et bibliographie | 146

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Genèse personnelle d'une experience de l'altérité à Tôkyô

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ego-géographie

Géographies personnelles

Au cours de ma vie, j'ai eu l'occasion d'habiter des géographies très différentes, pratiquées durant un temps assez important pour qu'elles aient une certaine influence. J'ai d'abord vécu deux ans dans la ville de Levallois-Perret, où je suis né. Je me souviens d'une fenêtre à travers laquelle j'apercevais quelques arbres, des toits gris, ainsi que l'immense masse métallique de la tour Eiffel qui se découpait au loin sur un ciel nuageux. Je me rappelle du petit parc où ma mère m'emmenait. C'est à peu près tout. Mes parents ont alors décidés de déménager en Bretagne, à Saint-Malo plus précisément, où nous avons habité quelques années. Nous vivions dans un pavillon d'un quartier résidentiel tranquille. Je me souviens de la moquette bleue de l'étage, de l'escalier, du carrelage du rez-de-chaussée, et du jardin légèrement en pente.

Ces deux premières géographies, qui ont été celles de mes toutes jeunes années ont sûrement eu une influence, sans que je le réalise. Elles se rapprochent par leur caractère urbain, mais s'éloignent par des échelles d'urbanité absolument dissemblables. La géographie dont je me rappelle le plus et qui, à mon sens, m'a le plus marqué, est celle qui suit. Après ce pavillon, mes parents ont décidé de faire construire une maison dans un petit village d'un peu plus de 1000 habitants, proche de St-Malo : Saint-Père-Marc-En-Poulet. J'y ai vécu jusqu'à mes 20 ans, soit environ 15 ans. Nous vivions dans une grande maison, avec un grand jardin, dans un grand lotissement, avec un grand bois à proximité. L'espace ne manquait pas. C'est cet environnement particulier qui m'a amené pendant de nombreuses années à parcourir les bois, forêts et champs environnants. Avec les autres enfants du quartier, nous fabriquions des arcs de noisetier, des flèches et des collets pour chasser les oiseaux et les biches qui peuplaient les sous-bois. Nous apprenions des techniques de construction, puis volions des couteaux dans les cuisines de nos parents pour les mener à bien. Alors, de nombreuses cabanes ont rapidement commencées à peupler les abords de la forêt.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Fabriquant des armes et de petites œuvres d'art, nous en faisions le commerce entre nous, grâce à une monnaie unique en écorce d'arbre. Nous partions pour de longues explorations à travers la campagne, tâchant de repérer des animaux, grimpant sur les arbres et les bottes de foin. Parfois, des bandes rivales, d'autres quartiers, nous défiaient. Alors c'était la guerre.

Cette enfance campagnarde m'a amenée à parcourir et à apprendre un territoire spécifique, découpé par une ligne d'horizon nette, coloré de vert, de marron, de jaune. Ce sont ces espaces de la ruralité, ces champs et ces forêts qui ont d'abord fait l'objet du plus grand interêt de ma part. J'avais pourtant la mer toute proche, à une dizaine de minutes de voiture seulement. A cette époque, elle ne m'intéressait pas, je m'en lassais très vite et préférait m'en retourner le plus vite possible aux mystères et aux aventures que renfermaient les sous-bois. C'est à peu près à cette période que mes grands-parents ont fait construire une maison de vacances près de Bagnères-de-Bigorre, dans les Hautes Pyrénées. C'est devenu notre lieu de vacances privilégié, où nous allions une à deux fois par an avec mes parents. Ce contact régulier avec une géographie très différente à généré une passion profonde de la montagne, des randonnées et des bivouacs en altitude. Mes moments préférés de l'année étaient toujours ceux passés au chalet. Je me sentais heureux près des cimes, j'aimais observer le Pic du Midi et le lever de soleil sur les Baronnies. Je trouvais là une nature grandiose et fascinante tandis que mon interêt pour les espaces maritimes allait toujours plus décroissant.

En grandissant, j'ai quitté les espaces naturels et les jeux d'enfants pour un repli au sein de la maison et des aventures du monde des livres. Cette période a duré quelques années jusqu'à ce qu'âgé de 13 ans, je découvre le skate, la liberté et les possibilités infinies qu'il offre. Cette ouverture sur le monde et, en particulier sur la ville a bouleversé ma vie. Ma connaissance des espaces urbains était alors très limitée, pourtant, je me rendais pratiquement tous les jours à St-Malo, où j'étais scolarisé, depuis l'école maternelle. Mes parents m'amenaient et venaient me chercher en voiture, de la porte de la maison aux portes de l'école, et inversement. Il ne s'agissait donc, la plupart du temps, que de traversées de ville, de brèves introductions en somme.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le skateboard m'a alors amené à me rendre souvent au skatepark de Saint-Malo. Il s'agissait là d'un point de départ, d'où partaient des explorations urbaines, d'abord proches puis de plus en plus éloignées. Pendant les années lycéennes, Nous écumions avec mes amis tous les quartiers de la ville, parcourant les rues à la recherche de spots. Mon lycée étant situé dans la vieille ville, j'étais amené à la traverser et à l'apprendre un peu plus chaque jour, à circuler sur les remparts, à manger face à la mer et ses superbes couleurs, caractéristiques de la Côte d'Emeraude. Ainsi, petit à petit, j'ai appris à aimer la mer, à discerner ses changements d'état, à profiter de ses lumières changeantes, à être fasciné par la puissance destructrice des tempêtes. Ce rapport quotidien à la mer l'a rendue très importante pour moi, de même que le littoral caractéristique des côtes bretonnes : les landes, les ajoncs, les rochers de granit, les chemins des douaniers… Cet environnement est aujourd'hui très cher à mes yeux et je sais qu'il continue de participer à ma construction en tant qu'être humain.

A 18 ans, une nouvelle géographie m'a accueillie : la métropole nantaise. Le changement a été brutal, du jour au lendemain, je quittais mon petit village, ses forêts, la vieille ville de Saint-Malo, la mer, et tout ce qui composait mon monde, pour m'installer dans un petit studio d'une résidence universitaire, située non loin de l'ENSA Nantes. La fenêtre s'ouvrait alors sur un paysage tout autre. La ligne d'horizon a été remplacée par la ligne informe et décharnée des toits des immeubles, des cheminées et des antennes découpant le ciel. J'étais cependant heureux de ce changement qui était un symbole de renouveau, d'une vie différente qui s'ouvrait à moi.

J'ai alors appris à parcourir cette ville, à pied, en vélo et en skateboard surtout. A l'école d'architecture, la familiarisation à beaucoup de nouvelles notions m'a amené à poser un regard neuf sur l'espace urbain. C'était cependant une géographie fermée pour moi, ne la quittant que pour rentrer au pays, une semaine sur deux, en covoiturage. N'ayant pas de voiture, ni de vélo, je restais confiné à l'intérieur du périphérique. Durant la deuxième année à l'ENSA Nantes, j'ai été arraché à la géographie qui m'avait construite. La maison de Saint-Père, qui en était le lien, a été vendue. Il a donc fallu partir vivre à Landerneau, près de Brest, dans l'ancienne maison de mon grand-père.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La géographie dans laquelle elle s'inscrivait était loin d'être inconnue puisque je m'y rendais fréquemment depuis mes plus jeunes années. J'étais habitué à la vieille ville, au pont de Rohan, aux reliefs des Monts d'Arrée, aux forêts d'un bleu-vert sombre, profondes et mystérieuses, au littoral battu par les vents du large… Je ne me suis cependant jamais identifié et inscrit pleinement dans cet environnement, en effet, le trajet pour s'y rendre étant beaucoup plus long depuis Nantes, je suis rentré moins souvent, m'identifiant plutôt à cette ville et à ses alentours, découverts petit à petit. Ayant désormais une voiture à disposition, il m'était possible d'explorer les alentours de la ville, de ne plus considérer cette géographie nantaise comme étant exclusivement urbaine.

En 2017, je suis descendu en voiture à travers la France et l'Espagne jusqu'à Valencia, dans l'objectif d'y passer une année d'échange Erasmus. Une nouvelle vie s'est mise en place, dans un nouvel appartement et dans une nouvelle ville, en bref, ma géographie a profondément changée de nouveau. Les terres humides et grasses du nord-ouest de la France ont fait place aux terres ocres, sèches et craquelées des alentours de Valencia. Tout comme les champs ont fait place aux rizières. J'ai pu accueillir à bras ouverts les montagnes environnantes, les champs de fruits et d'oliviers ainsi que les immeubles de briques. Il a été formidable de retrouver un rapport quotidien à la mer, même si elle était très différente de celle qui m'était familière. Je me languissais des côtes bretonnes devant cette étendue d'eau qui m'apparaissait alors comme trop calme et trop monotone. Il me manquait les côtes décharnées, grignotées par le ressac et le vent mordant des tempêtes. Tournant alors le regard vers l'intérieur du territoire de la péninsule ibérique, j'ai commencé à l'explorer en voiture. Nous partions à plusieurs, équipés de tout le nécessaire de camping pour parcourir de long en large la Communauté Valencienne. Ces escapades provoquaient la découverte d'espaces et de territoires nouveaux : des montagnes troglodytes, des champs brûlés par le soleil, des rivières et des fleuves à sec, des piscines naturelles… Un long voyage de deux semaines m'amena, avec des amis, à faire le tour de la péninsule, traversant l'Espagne en diagonale, ainsi que le Portugal et l'Andalousie, campant là où les lieux voulaient bien nous accueillir, explorant la diversité de cette géographie si particulière.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Cette année aura été source de découvertes et d'explorations inédites et fondatrices.

Cependant, il a fallu fermer la parenthèse et revenir. Revenir et retrouver la géographie familière de Nantes, de cet immeuble de l'île que je connaissais si bien. De septembre 2018 à Janvier 2019, cela n'a duré qu'un semestre. Une période centrée sur la préparation d'une future exploration géographique, un premier voyage sur le long terme, auquel se consacre ce travail de mémoire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
BIBLIOTHEQUE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D
DOCUMENT SOUMIS AU DR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS RÉSERVÉS, DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE NANTES
CENTRE DE DOCUMENTATION D'ARCHITECTURE

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTATION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALES SUPÉRIEURES D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTATION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTATION

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'envie de Voyage

Mon rapport avec le voyage est simplement motivé par l'envie d'apprendre, par la curiosité et la volonté d'avoir une experience de «l'autre», de la différence. Avant d'avoir 18 ans, j'ai eu la chance de voyager, pas très loin certes, mais régulièrement. Ces voyages vers le sud de la France ont provoqué une identification à la géographie des Hautes-Pyrénées, à force de les parcourir. Ils forment aujourd'hui ce que l'on pourrait appeler une « géographie en arrière-plan ». Ces séjours répétés ont été l'occasion d'effectuer des voyages dans le nord de l'Espagne, à Pamplona, Huesca, Zaragoza, San Sebastian ainsi que dans le désert des Bardenas Reales. Ce furent là mes premières expériences à l'étranger. J'ai également eu de nombreuses fois l'opportunité de découvrir les îles anglo-normandes, Jersey en particulier. Malgré la proximité géographique de l'île, c'était un énorme dépaysement. Cependant, cela ne suffisait pas. Lisant depuis longtemps de nombreuses histoires d'aventures, de voyages, d'épopées dantesques, l'envie me brûlait de partir explorer des espaces différents, les plus lointains possibles. C'est dans le contexte de cette envie latente qu'avec un ami, nous avons décidé de nous rendre au Japon, durant le mois d'août 2014, précédant l'entrée en école d'architecture. La formation et les conséquences de ce premier voyage seront abordés plus tard dans ce travail de mémoire.

En 2015, durant le mois d'aout là aussi, j'ai effectué le stage de chantier de première année en Indonésie, sur l'île de Bali. Le contexte était celui d'une mission que l'on pourrait qualifier d'humanitaire, dont l'objectif affiché était la rénovation d'une petite école de quartier ainsi que la construction d'une salle de danse pour les jeunes élèves. L'année suivante, En 2016, je suis retourné au Japon avec Guillaume, lui aussi étudiant à l'ENSA Nantes, pour un mois de voyage dans le pays. Ces expériences lointaines s'accompagnèrent d'autres voyages, plus proches, en Pologne et en Italie. C'est à cette période que, suite à un accident de voiture, j'ai commencé à développer une peur des transports. Cette peur était généralisée à tous les types de transports à moteur mais elle était

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

principalement concentrée sur l'avion. C'était une sensation nouvelle car, auparavant, les voyages aériens n'avaient jamais provoqués en moi un tel sentiment. Cette nouvelle situation a été vécue comme un handicap, qui me pèse toujours à l'heure où j'écris ces lignes.

En 2017 et 2018, vivre en Espagne a été l'occasion de découvrir les plaisirs du voyage en voiture, de parcourir un peu plus en profondeur les territoires, de vivre des aventures inédites, de sortir des grandes voies pour explorer les petits chemins... En parallèle, la lecture d'ouvrages traitant du sujet du voyage a accompagné cette année à l'étranger. Tout cela a donc contribué à développer une philosophie personnelle, une envie de voyage centrée sur le parcours, sur l'exploration de proche en proche, plutôt que sur une sorte de « téléportation aéronautique » qui amènerait au bout du monde en moins d'une journée. Cette nouvelle conception du voyage a été comme un baume, comme un pansement sur la plaie que l'accident de voiture avait laissé dans mon esprit, matérialisée par cette peur de l'avion. Finalement, ce n'est pas bien grave, il suffit de ne pas avoir recours à la voie des airs, ou peu. Il existe bien d'autres moyens de transports. Le train, le bus, le bateau, le vélo, le skate, la marche… Ce n'est pas cela qui manque.

Ce sont ces réflexions et les expériences précédentes qui ont fait germer en moi l'idée du voyage vers le Japon à la source de ce mémoire d'architecture. Avant de détailler ce même voyage, il me faut tenter de comprendre d'où provient une telle passion pour ce pays et comment elle s'est construite au fil des ans.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une relation au Japon construite sur la durée

Soft power

Depuis mes plus lointains souvenirs, la culture japonaise a été présente dans ma vie, même succinctement. De la même manière que pour beaucoup de françaises et français de ma génération, j'ai grandi avec les anime japonais diffusés à la télévision, avec les mangas, les reportages fréquents… Les périodes du collège et du lycée furent rythmées par la lecture de beaucoup de mangas. Ce sont des histoires, des mondes et des personnages qui m'ont énormément marqués, en offrant un aperçu de la culture et des paysages de ce pays lointain et mystérieux. Il s'agissait là d'une introduction à des architectures nouvelles, à des paysages montagneux, à des champs de riz et à des villes immenses. Presque tout, dans ces dessins enfermés dans de petites cases était inédit. J'ai donc pu me familiariser avec des pratiques culturelles, des modes de pensée très différents de l'occident, qui me fascinèrent. Ces références culturelles sont toujours très présentes aujourd'hui et elles font l'objet de toute ma reconnaissance pour l'introduction au Japon et à sa culture qu'elles ont facilitées.

Passeurs :

L'élément le plus important ayant suscité l'envie d'aller au Japon est exclusivement lié au contexte de la situation familiale. En effet, j'ai eu ce que l'on pourrait appeler des « passeurs », des personnes qui m'ont introduites directement à une culture et à leur environnement personnel. Il s'agit là de mon parrain Bruno, le meilleur ami de mon père, et de sa femme Mié. Ils ont été comme un long fil d'Ariane qui avançait à mon côté pendant des années, et que j'ai fini par saisir pour qu'il m'emmène au pays du soleil levant.

Bruno est parti vivre au Japon dans les années 90, alors tout jeune homme, pour enseigner le français à Nagasaki.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Il a principalement vécu dans la région du Kyûshû, où il a appris le japonais, vécu toutes sortes d'aventures, grimpé les volcans de l'île… C'est également là qu'il a rencontré la personne qui allait devenir sa femme : Mié, originaire de Kumamoto. Durant mes plus jeunes années, je me rappelle qu'ils venaient de temps en temps en France. C'était des moments qui me remplissaient de joie car ils étaient rares et précieux. Ils provoquaient le voyage par leur seule présence, par ce qu'ils amenaient de l'autre bout du monde avec eux, par leur manière d'être tout simplement. Je me souviens particulièrement d'un cadeau que Bruno m'avait ramené du Japon : une figurine de Goldorak, d'une quinzaine de centimètres de haut, brillante et différente en tous point de vue des jouets que l'on pouvait alors trouver en France. J'étais extrêmement heureux de ce cadeau, longtemps considéré comme une sorte de portail menant vers un lieu inconnu et mystérieux, comme un symbole de la diversité du monde. Au milieu des années 2000, Bruno et Mié sont venus vivre en France. Les occasions de les voir se sont donc multipliées, ce qui a accentué mon interêt naissant pour le Japon et ses différents mondes. Par exemble, Bruno, qui avait appris l'Aïkido là bas et atteint le grade de ceinture noire a fait pousser cette nouvelle passion en moi, ce qui m'a amené à le pratiquer durant mes 3 années de lycée. Je me souviens de repas japonais que nous mangions parfois chez eux, de la manière dont Mié se mouvait dans l'espace, de ses gestes empreints de délicatesse ainsi que des moments durant lesquels tous deux communiquaient en japonais, langue qui me facine depuis lors. Un évènement est également resté gravé dans ma mémoire : le tremblement de terre de mars 2011 et la catastrophe qui s'ensuivit à Fukushima. Je me rappelle me lever le matin et voir mon parrain fixer l'écran de la télévision, diffusant en boucle les images terribles de la centrale, du tsunami, de la destruction et du chaos qui s'ensuivit… Il appela en hâte ses amis et ses relations au Japon pour s'enquérir de leur sécurité. Ce fut un instant très fort, qui m'a fait réaliser qu'il avait une vie là bas qui l'attendait, des amis, de la famille et qu'il lui faudrait peut être y retourner un jour, dans ce pays aux côtes ravagées par les eaux, elles même polluées par cette explosion monstrueuse.

Touts ces moments ont été vécus comme une sorte d'acculturation, et se sont inscrits en mon être comme autant de connections avec le Japon.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La présence de Bruno et Mié dans ma vie, tantôt proche, tantôt lointaine, a été vécue comme une véritable expérience de l'altérité, comme une ouverture formidable sur le monde et comme une invitation à quitter mon confort, à traverser l'espace pour aller expérimenter physiquement ce qui m'habitait.

Premier voyage

Au courant de l'année 2014, Bruno et Mié sont retournés vivre au Japon, après presque 10 ans passés en France. J'étais triste de les voir ainsi partir, de les voir redevenir les êtres du lointain et de l'inconnu qu'ils étaient durant mes jeunes années. C'est à partir de leur départ que mon projet d'aller leur rendre visite là bas s'est construit. Je voulais faire un grand voyage, qui marquerait la fin de la vie à Saint-Malo et le début de la vie à Nantes. La fin d'un cycle en somme. A l'époque, il m'a paru évident que c'était là ou se lève le soleil que le voyage devait m'emmener. Nous sommes alors partis, avec mon ami de lycée Anthony, très intéressé également par la culture japonaise. Nous étions deux jeunes de 18 ans, partant seuls à l'autre bout du monde. Sans doute la présence de Bruno et Mié sur place nous a rassuré, nous a donné un endroit où aller, un objectif précis et un point d'ancrage.

A cette époque j'étais la seule personne de ma famille proche et le premier à les avoir rejoints au Japon, depuis que Bruno y habitait. Je me rappelle de mes premiers instants sur le sol nippon. Etant arrivé seul à l'aéroport de Narita, il me fallait traverser toute l'agglomération de Tôkyô pour rejoindre l'aéroport de Haneda, où l'avion d'Anthony atterrissait vers 23h. Pendant le trajet, j'ai pris conscience de mon désarroi devant l'inconnu, du total manque de repères. Mon regard s'égarait par la fenêtre du véhicule et se perdait dans l'océan de bâtiments composant cette ville immense et tentaculaire qui s'étendait à perte de vue. Un feu d'artifice illuminait le lointain d'une myriade de couleurs. Nous nous sommes alors retrouvés avec Anthony et l'aventure a pu commencer. Nous avons parcouru l'île de Honshû pendant un mois, nous perdant dans des visions hallucinées de rues grouillantes de monde, profitant de la sérénité des escalades de volcans dans les Alpes japonaises, découvrant la campagne et ses rizières innombrables, observant, émus aux

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

larmes et transis de froid le lever de soleil depuis le sommet du mont Fuji, écumant les temples de Kyoto sous une chaleur écrasante, écoutant le cri strident des grillons et observant les hérons pêcher, sur le bord de la rivière Kamo, allongés dans l'herbe… Toutes ces expériences formidables ont provoquées de puissants remous en moi même, je me sentais changer à chaque nouvelle montagne, chaque nouvelle ville, chaque nouveau temple. Trois jours furent très spéciaux : ceux que nous avons passé à Matsumoto, dans la maison que Bruno et Mié occupaient à l'époque. Ils nous ont accueilli chez eux avant que nous ne partions pour Kyoto. C'était une immersion dans la maison japonaise, enrichie par les nombreuses informations sur la culture du pays dont nous abreuvaient nos hôtes. J'étais particulièrement heureux de découvrir leur vie dans cet environnement, qui me faisait rêver depuis tout petit.

Avec le recul, je perçois ce premier voyage comme véritablement fondateur, de mon goût pour le Japon d'abord, mais également de la volonté d'apprendre et de découvrir toujours de nouvelles choses.

Un voyage pour mémoire

Après ce premier voyage au Japon, j'ai immédiatement su que je voulais consacrer mon mémoire d'architecture à un sujet lié à ce pays qui m'avait tant fasciné. Le deuxième voyage en 2016 a confirmé cette idée, tout en resserrant mon objet d'étude sur la ville de Tôkyô. Depuis le début de la licence d'architecture, je n'avais pas cessé de me documenter sur cette cité-monde, voulant comprendre son fonctionnement et en apprendre toujours plus sur elle. Je savais également que le sujet du skate dans cet environnement défini m'intéressait particulièrement.
Un projet se construisait petit à petit dans ma tête : retourner au Japon avec l'objectif de nourrir le mémoire d'architecture. L'année Valencienne m'ayant apportée une nouvelle conception du voyage, et, étant toujours peu à l'aise avec les transports, mon souhait était d'emprunter le moins possible l'avion, voire pas du tout. Cela s'est mêlé à un rêve qui m'accompagnait depuis plusieurs années déjà, sans que je ne parvienne à m'en saisir. Ce rêve, c'était celui de rallier la France au Japon,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

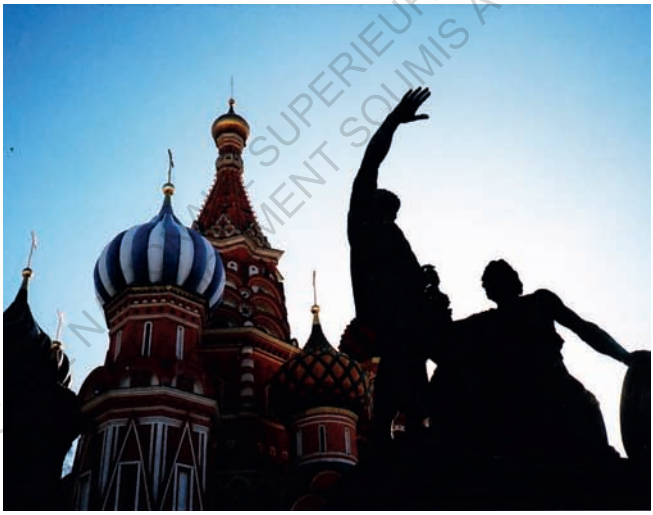
en traversant le continent eurasiatique grâce à la ligne de train transsibérienne.
Je ne sais pas vraiment d'où venait cette idée, mais elle était là.

J'ai donc décidé de faire une demande de césure à l'école, qui a été acceptée. Six mois de liberté s'étendaient devant moi. La préparation du voyage a donc commencée, petit à petit, ne sachant pas exactement combien de temps durerait le séjour au Japon, ni quelles seraient mes activités là-bas. Seule la volonté d'y aller et de faire du skate était présente. Je ne suis malheureusement pas parvenu à ne pas emprunter l'avion. Le bus pour rallier Moscou depuis la France coûtait trop cher, tandis que les bateaux ralliant Vladivostok à la côte occidentale du Japon n'était pas fonctionnels aux dates prévues. Heureusement, la plus grande partie de la traversée transcontinentale serait en train. J'aurai aimé emprunter le transsibérien, puis le transmongol et enfin le transmandchourien afin de rallier Beijing, mais, pris par le temps et (surtout) par les rendus de projet, le temps nécessaire aux demandes de visas m'a manqué.

Le voyage a donc débuté le 15 février, par un bus de nuit, de Paris à Prague. Il s'est poursuivi par un trajet en avion jusqu'à Moscou, d'où j'ai embarqué dans le transsibérien, pour un voyage de 7 jours et 8 nuits vers Vladivostok, à travers l'immensité russe. De là-bas, un avion m'a emporté à Tôkyô. Le 28 février, je posais le pied sur le sol japonais, après 13 jours de voyage. Après être resté quasiment jusqu'à l'expiration du visa de 3 mois au Japon, j'ai pris un bateau depuis Fukuoka, sur l'île de Kyûshû, pour atteindre les côtes de Corée du Sud et la ville de Busan. Deux mois ont passés, marqués par des expériences de volontariat à Jeonju et Jumunjin, avant un retour en France, le 24 juillet. Une traversée continentale inverse par le transsibérien aurait été fantastique, cependant, devant l'impossibilité d'obtenir un visa russe depuis l'étranger, j'ai été dans l'obligation de prendre l'avion.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
SCAU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUT DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA PROPRIETE D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT MIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Skateboard et Japon

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le skateboard, pratique alternative du Monde

Un skateboard, c'est d'abord un objet. Un objet dont la forme a certes évoluée avec le temps mais qui répond toujours au même principe : 1 planche, 2 essieux et 4 roues. Cela paraît en effet très simple, mais, si on observe une planche de skate et qu'on la compare avec d'autres, de subtiles nuances apparaissent. Tout d'abord, les planches ont des formes différentes, caractérisées par un *shape* particulier, par une taille spécifique, par l'oeuvre d'art qu'elle accueille sur son bois, par ses courbes plus ou moins affirmées… Une planche dispose le plus souvent d'un *nose* et d'un *tail,* soit un avant et un arrière. Les trucks (les essieux) sont également de taille, de masse et de forme différente, de même que les roues qui répondent à des classifications dépendant de leur diamètre et de leur dureté. Ce sont ces mêmes roues qui abritent les roulements à bille, répondant eux aussi à des classifications selon leur vitesse (*abec*).

Ainsi, les pratiquants de skateboard choisissent comment composer leur planche, en assemblant ces différents éléments. Par ailleurs, une planche se «forme» à son propriétaire, elle lui est fortement liée. C'est celui-ci qui choisira les réglages des trucks et qui par sa pratique, va influer sur la planche physiquement. Ainsi, le skateur connaît par coeur son jouet, il sait comment l'utiliser, est habitué à son équilibre spécifique, sait d'un coup d'oeil où est l'avant ou l'arrière... En bref, la relation entre un skateur et sa planche est forte, il la connaît et la considère souvent comme une extension de sa propre personne. Souvent, ces relations sont de courte durée et la planche s'abime ou casse très vite (quelques jours de pratique pour les skateurs les plus engagés, quelques mois pour les plus tranquilles).

Historique du skateboard

Afin de mieux comprendre d'où vient le skateboard et comment s'est construite sa pratique, jusqu'à aujourd'hui, nous allons brièvement revenir sur son historique. En premier lieu, il est important de noter que depuis sa création, le skateboard a fait l'objet d'une courbe de popularité fluctuante au fil des ans. Faisant un temps la une de tous les médias, il «meurt» quelques années après plus tard, puis réapparait à la

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

décennie suivante, approprié par la jeune génération qui y voit une sous-culture rebelle et passionnante. Ce phénomène a duré quelques années, avant que la pratique ne se stabilise dans les années 90. Il existe cependant toujours des périodes de « modes », durant lesquelles la pratique du skateboard est plus répandue, mais elles sont d'une échelle beaucoup plus anecdotique.

Ceci étant dit, revenons à la création propre du skateboard. On lui trouve plusieurs origines, mais les historiens spécialisés s'accordent sur une genèse californienne, issue de la culture du surf et de celles des caisses de bois (*scooters*) dans lesquelles les enfants des quartiers s'amusaient à descendre les collines bétonnées de la côte ouest des Etats-Unis. Les premières planches apparaissent dans les années 50 mais le véritable essor arrive au courant de la décennie suivante. Les premiers skaters utilisent leur planche pour se rendre au spot de surf, ou pour slalomer sur les trottoirs (*sidewalk surfing*, le surf de trottoir). La pratique prend un tournant dans les années 70 quand des précurseurs, sous le nom des *Z-boys* (team de la marque Zephyr), amènent une dimension verticale à la pratique. Leur objectif est de retrouver des sensations de glisse encore plus proches du surf en explorant la ville et sa périphérie à la recherche de formes le permettant. Ils commencent alors à pratiquer dans les installations de drainage (les *ditch*), dans les gros tuyaux en béton (les *full-pipes*) ou simplement dans les piscines vides au fond courbe des paisibles habitants de californie partis en vacances. Ces structures permettent de s'élever verticalement et ainsi, de défier la gravité tout autant que l'autorité. L'esprit rebelle du skateboard se développe durant ces années glorieuses.

Pendant la décennie suivante, le skateboard s'affirme en tant que tel. Il se dissocie des médias du surf et, ce faisant, des magazines spécialisés apparaissent, tels que Thrasher (1981) ou Transworld (1983). Ce dernier a d'ailleurs mis fin cette année à ses publications papier. Le mouvement gagne en ampleur et prend un caractère plus urbain. En effet, pratiquer dans les skateparks devient compliqué : il faut payer, mettre un casque, respecter les horaires d'ouverture et de fermeture… De plus le nombre d'infrastructures dédiées a grandement diminué vers la fin des années 70 aux Etats-Unis, à cause du prix des assurances dont les propriétaires devaient disposer

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

afin de se prémunir de poursuites en cas de blessures des pratiquants sur leur skatepark. Tous ces éléments ont amené les skateurs à se tourner vers ce qui était à leur disposition : la ville. La pratique se diversifie, on trouve alors plusieurs disciplines : la rampe, le slalom, le freestyle, le downhill et le street. C'est ce dernier qui va prendre son éssor et devenir la pratique majoritaire.

Dans l'émission «The Nine club», diffusée sur Youtube, la légende du skate Tommy Guerrero déclare «J'ai commencé à skater des skateparks à la fin des années 70, quand ils ont commencés à apparaître un peu partout dans région de la Baie et en Californie du Nord. On avait l'habitude d'aller au skatepark Winchester Campbell pour skater toute la journée. Mais ensuite, le skatepark est fermé n'est ce pas ? C'était l'année 80 ou 81, on avait grandi en skatant les rues, c'était notre premier truc, faire des descentes, et là le skatepark est fermé donc tu te dis : je ne vais pas arrêter de skater, j'adore ça, je vais descendre cette pente.[1] » C'est dans cette décennie des années 80 que le street se développe donc, les skateurs pratiquent dans la rue, en adaptant des figures de rampe à l'espace urbain. On pense notamment au fameux ollie, crée par Alan Gelfand sur les rampes et adapté par Rodney Mullen a un environnement horizontal. Il est maintenant possible de sauter des trottoirs, et d'effectuer de nombreuses figures dans la ville et sur son mobilier urbain. Cette époque voit également l'apparition des premières videos de skateboard, commanditées par les marques pour leur promotion. On retient principalement «The Bones Brigade video show», video légendaire de la marque Powell-Peralta. Au début des années 1990, le skate connaît un déclin important et redevient une pratique «souterraine», qui va renaître en parallèle de l'émergence de la culture rap. Le skate se développe sur la côte Est des Etats-Unis en amenant un style différent, plus créatif, rapide et compact, en réponse à l'urbanité particulière de ses villes (principalement New York et Philadelphie). La décennie voit également une recrudescence de videos de skate produites par les marques émergentes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 « I grew up skating skateparks in the late 70's, when they started to pop up in the bay area, in NorCal (…) we used to go to Winchester skatepark Campbell and skate all day (…) but then the skatepark is closed right ? It was 80, 81 and, you know, we grew up street skating, that was our first thing, bombing hills, and the park is closed and you're like oh well i am not gonna quit skating like i love this shit i am gonna go fucking fall down the hill »

La démocratisation du matériel video, avec des formats comme le *dv* ou le *mini dv* par exemple a joué un rôle important dans cette évolution. Ainsi, le skate s'est installé et affirmé pour ne plus faire face à de majeures récessions jusqu'à aujourd'hui. Les années 2000 ont confirmé cette influence importante à travers l'apparition de nombreuses compétitions retransmises à travers le monde (X games, Street League), la création de licences de jeux videos, la démocratisation des videos amateurs, partagées par internet…

De nos jours, arrivant à la fin d'une nouvelle décennie, durant laquelle j'ai pratiqué le skateboard, j'ai eu l'occasion de voir de mes yeux certaines évolutions. Elles sont principalement liées à la visibilité de la pratique qui s'est étendue (Instagram, Youtube), à la dématérialisation des formats DVD et papier, à des modes qui apparaissent et disparaissent très vite, à une évolution de l'architecture des skateparks… Tous ces changements sont nombreux et aujourd'hui, la pratique du skateboard est à mon sens plus diversifiée que jamais, tout en restant autant urbaine et contestataire que par le passé.

Ressentis :

La découverte du skateboard est pour moi une des meilleures choses qui me soit arrivée. Il m'est impossible de m'imaginer ne le pratiquant pas. Pour quelles raisons ? Tout d'abord, il me semble que la liberté que l'on ressent lorsque l'on fait du skate est un facteur primordial. Cette liberté est liée à bien des aspects, le premier étant pour moi directement connecté aux sens. En effet, la sensation de glisse me procure un sentiment de plénitude : j'aime sentir le vent contre mon corps lorsque je roule vite, lorsque la planche tournoie et que je replaque une figure sur le sol. J'ai le sentiment que plus rien d'autre n'existe, mon esprit se vide pour se consacrer totalement à l'expérience physique. Cette liberté est également, à mon sens, profondément connectée à l'esprit contestataire du skateboard. Les skateurs parcourent la ville comme ils l'entendent, s'appropriant des lieux qui sont normalement destinés à un tout autre usage. Ils escaladent les barrières, pénètrent dans des propriétés privées pour les skater… Il s'agit d'une liberté confèrée par une pratique transgressive de la ville. On a l'impression que l'on peut faire ce que l'on veut, que rien ne peux nous arrêter, qu'il suffit de monter sur la planche et de rouler

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

à toute vitesse si un problème survient avec une quelconque forme d'autorité. Ce sont d'ailleurs ces formes d'autorité qui sont nos «ennemis», qui nous entravent et nous privent de cette liberté chérie. Ainsi, même si le skateboard, c'est avant tout du plaisir, nos sessions sont souvent émaillées de ces interactions négatives, de ces conflits avec d'autres êtres humains. Policiers, gardiens de nuit, riverains excédés, passants… Ils ont plusieurs dénominatifs mais un point commun : ils n'aiment pas la manière par laquelle nous nous exprimons dans l'espace urbain. Bien sûr, ce n'est pas une situation manichéenne, il est vrai que le skateboard peut déranger : il est bruyant, il «détruit» la ville, effraye enfants, animaux, adultes et personnes âgées lorsque il déboule à toute vitesse derrière eux. Parfois, certains skateurs se comportent d'une manière peu recommandable et oublient le respect dû aux autres usagers de l'espace urbain autant qu'à eux même. Cependant, il arrive aussi d'avoir des interactions positives avec les personnes rencontrées durant une session : des personnes peuvent s'intéresser à ce que nous faisons, des skateurs peuvent aider une personne en difficulté... Il s'agit là de moments d'échange simples avec d'autres citoyens.

Outre cette liberté et ces interactions, le skateboard est aussi pour moi une manière, un angle d'accès à la ville tout a fait particulier. Cela fonctionne pour la ville pratiquée au quotidien d'abord. Le skateur découvre et apprend une ville avec son corps, il connaît la sensation du bitume qui lui écorche les chairs, il apprécie les claquements des pavés sous ses roues, tout comme le contact du béton lisse. Le corps du pratiquant est constamment attentif aux sensations physiques que lui envoie la ville. Il affiche un rapport décomplexé de son corps face à un espace urbain conventionné, écrit et normé. Il est ainsi fréquent de voir des skateurs affalés n'importe où par terre, assis à trainer sur le bitume, mangeant avec leurs mains sales. C'est un rapport au sol qui se construit par le choc, par la violence et la douleur, mais qui procure au pratiquant une relation privilégiée avec l'horizontalité urbaine. Il est possible d'ajouter à cela que de nombreuses connaissances utiles apparaissent à force de nombreux parcours en ville. Le skateur connaît les endroits où il peut se reposer pendant une session, les toilettes publiques, les horaires des magasins... Il sait qui sont les riverains peu tolérants, il connaît les sans-abri et les pratiquants des marges de

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

la ville. Ces connaissances proviennent de l'expérience, de la découverte sensorielle, à hauteur d'oeil et de sol, d'une exploration dictée par la ville elle-même et non par des connaissances théoriques issues des cartes, de vues de surplomb, lointaines et désincarnées.

Le skateboard n'offre pas seulement une connaissance des espaces du quotidien ou environnants, c'est également un moyen d'accès à des urbanités diverses du Monde. Les marques de skateboard disposent d'une *team*, c'est à dire d'une équipe de skateboarders sponsorisés par ladite marque, envoyés autour du monde pour voyager et ramener des photos et des clips vidéos grâce aux photographes et filmeurs qui embarquent avec eux pour l'aventure. C'est également le cas pour les skateurs ordinaires, qui prennent plaisir à communiquer leurs exploits au travers de ces médiums artistiques. Tout cela est partagé grâce aux livres, aux magazines, aux videos et aux photos…

Ce sont ces éléments iconographiques divers avec lesquels le skateur sera en contact. Ils vont forger sa culture skateboardistique. Comme il s'agit avant tout d'un art du mouvement et de l'esthétique, les skateurs sont sensibles aux images et à la vidéo. Il faut pouvoir se représenter la figure que le skateur a effectué. Or, cette figure est faite dans un environnement spécifique : sur un spot, situé dans un quartier, dans une ville, dans un pays, sur un continent. Ainsi, les vidéos et les photographies sont autant de fissures spatio-temporelles vers un lieu du monde, à un instant T. Le témoin de ces images développe donc une connaissance d'environnements qui lui sont alors inconnus, éloignés. Il sait que tel spot est situé dans tel quartier, il sait qu'un type de mobilier urbain est typique d'une ville spécifique, il peut reconnaître une région du monde par une architecture à laquelle il aura été introduit dans une autre video… Selon Julien Glauser, «il est possible de parler d'imaginaire partagé engageant un système de valeurs réuni dans un corpus visuel plus ou moins lâche de symboles. Les spots agissent comme emblèmes topologiques divisés en une typologie du sport que l'on retrouve dans toutes villes : escaliers, bancs, bacs à fleurs, trottoirs...»[1].

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Glauser Julien, *Tokyo-skate : Les paysages urbains du skateboard*, Gollion, Infolio, Archigraphy poche, 2016, 320 pages

L'auteur ajoute à cela que les skateurs «participent du même espace imaginaire, où les actions poétiques des uns touchent la sensibilité des autres». Ce sont autour de ces spots que se construisent des imaginaires et des mythologies communes aux skaters : certains spots étant considérés comme légendaires, les skaters ayant effectué une figure dessus le sont encore plus. Michel Lussault est cité par Julien Glauser, en relation avec cette notion «d'emblème spatial», qui se définit comme «une fraction repérable de l'espace, lui même identifiable en tant qu'entité signifiante (souvent comme dans le cas qui nous occupe un territoire stricto sensu) qui, par métonymie, représente et signifie cet espace et les valeurs qui lui sont attribuées[1] ».

Ainsi, ces espaces sont signifiants pour le pratiquant, ils servent à la construction identitaire au sein de cette communauté, à travers ces «imaginaires partagés».

Pour terminer cette saillie dans le monde du skateboard, il est important à mon sens de parler de la notion de «style». Elle concerne tout d'abord le style vestimentaire, puis le style en tant qu'esthétique de mouvement. Si l'on se penche en premier lieu sur la question de l'affirmation de soi à travers la manière de se vêtir, il est intéressant de constater que la communauté des skateurs est généralement représentée par un style particulier, et ce selon les époques. Par exemple, les années 90 ont vu l'hégémonie des habits amples, des chaussures larges, directement en lien avec le monde du hip hop. Au courant des années 2000, les vêtements se sont resserrés, en même temps que les chaussures s'affinaient. Enfin, les années 2010 ont fait la part belle à un nombre important de style différents, caractérisé par des chaussures toujours fines mais qui tendent à se ré-épaissir, des pantalons en jean coupés, des pantalons droits à ourlets… On note cependant depuis quelques années un retour des vêtements et des chaussures larges des années 90. En bref, ce qui fait sens ici, c'est que le skateur s'identifie, ou arbore tout du moins un style spécifique, selon son environnement et selon son époque.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1Lussault Michel, *L'Homme spatial, la construction sociale de l'espace humain,* Paris, Seuil, 2007, 400 pages

Cette manière de s'habiller se construit généralement autour d'une dimension de praticité, de confort. En effet, la personne désire des vêtements résistants, qui vont durer dans le temps et protéger le corps des chutes. Cependant, elle se construit également de plus en plus autour des notions de mode. De plus en plus, le skate et la mode s'imbriquent : Le skateshop Supreme, de New York est racheté par Louis Vuitton après être devenu une icône de la mode streetwear, tandis que de nombreux skaters deviennent mannequins pour des marques fameuses (Lucien Clarke, Ben Nordberg) où créent leur propre marque comme Blondey McCoy.

Cette «fashionisation» du skateboard dure depuis quelques années déjà, mise en valeur par les réseaux sociaux, notamment Instagram. Mark Gonzales, légende de la discipline déclare à ce sujet : «Tu fais des figures difficiles et tu as envie d'avoir l'air cool en les faisant. (…) (il s'agit d')être dans le bon style en faisant les bon tricks ».[1]

Outre ces considérations, on peut observer qu'il est souvent facile de reconnaître un skateur dans la rue. On le distingue grâce à plusieurs signes particuliers : les vêtements qu'il arbore, possiblement identifiés à une marque de skate, les traces d'usures sur les chaussures, les blessures sur les mains ou les poignets… Il s'agit encore une fois d'une représentation d'un imaginaire partagé. Ceci étant dit, il est important de noter que, l'humain étént un être pluriel, on ne peut pas généraliser ces observations à tous les skateurs. Certaines personnes ne répondent à aucun des codes définis plus haut et s'affirment différemment dans leur pratique.

Enfin, il est important de s'intéresser à la notion de style dans le sens d'une esthétique du mouvement, au sein de la pratique du skateboard. Pour les skateurs, la manière dont la figure est effectuée est très importante, tout comme l'est la difficulté ou l'originalité. Ce style se manifeste par l'élégance corporelle dont fait preuve le skateur, dans le mouvement de ses jambes, la position de ses bras, de ses épaules … Il existe ainsi une infinité de façons de faire une même figure. On regarde donc les représentations iconographiques en portant une attention très particulière au corps du pratiquant, autant qu'à la figure en elle même, à l'esthétique globale du plan, de l'angle de vue, mais aussi du spot en lui-même. Ce fameux style qui caractérise un skateur se

1 Gonzales Mark, *Abnormal communication* (video), Thrasher magazine, 2019

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

manifeste et s'identifie surtout par le visionnage de videos. Les observateurs observent ainsi la manière dont les pratiquants observés se meuvent dans l'espace, et peuvent instantanément reconnaître de quelle skateur il s'agit, simplement par son expression corporelle et sans voir son visage.

Ces informations sont importantes car elles sont des indicateurs sur la manière dont le skateur regarde et considère les autres pratiquants, ainsi que sur sa façon de se représenter à la communauté

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Histoire, Géographie et Ecologie du monde urbain tokyoïte

Le pays que nous appelons «Japon» en France est appelé «Nihon Koku» par les locuteurs japonais, cela s'écrit en Kanji «日本国», en Hiragana « にほんこく» et en Katakana, «ニホンコク». Il s'agit un territoire d'extrême-orient, situé le long de la côte Pacifique du continent asiatique. Le pays est un archipel de 3400 îles environ, s'étendant entre le 36° et le 38° parallèle. Il est voisin de la Russie au Nord-Nord-Ouest, des deux Corées à l'Ouest, de la Chine et de Taiwan au Sud-Ouest. Les 4 îles principales sont, du nord au sud : Hokkaidô, Honshû, Shikoku et Kyûshû. Le territoire a une superficie de 377 973 km^2 (nombre augmentant chaque année suite à la création de terrains gagnés sur la mer) et abrite 126 317 000 millions d'habitants en janvier 2019, ce qui donne une densité de 334 habitants par km^2.

La topographie du Japon est très particulière, en effet, le pays est principalement composé de montagnes et de polders. On trouve donc 61 % de montagnes, 12 % de collines, 11 % de plateaux/terrasses et 16 % de plaines. Ces espaces sont recouverts a 67 % de forêts, a 14 % par de l'agriculture et a 4,4 % par des espaces dits «humains» (résidentiels, commerciaux, industriels). Le pays est donc principalement une terre de montagnes recouverte de forêts. La plupart des pentes excédants 15° d'inclinaison, ces espaces sont difficilement habitables, (28 % seulement du territoire l'est). La population vit plutôt dans les plaines, où la culture du riz est dominante. Il résulte de tout cela un territoire dont 1/5 de sa superficie est considéré comme vierge de toute activité humaine. Cela donne une nouvelle compréhension de la densité moyenne de population donnée précedemment, qui est en réalité ressentie comme plus importante puisque la population est concentrée dans des espaces spécifiques.

Au Japon, les montagnes et les forêts sont le domaine des esprits des lieux, les *kami*, elles revêtent donc un caractère sacré, ce qui explique, en plus du dénivelé, leur manque d'appropriation de la part des japonais. Parmi ces montagnes, 7 % sont des volcans. Le pays en compte environ 200 parmi lesquels 110 sont actifs, dont le mont Fuji. Leur nombre important s'explique par la proximité du territoire avec « la ceinture de feu du Pacifique », un

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

alignement de volcan le long des côtes de l'océan, s'expliquant par une zone de subduction entre plusieurs plaques tectoniques. Le Japon est également sujet à des milliers de tremblements de terre chaque année, provoquant parfois des tsunami.
Au niveau météorologique, le pays a un climat chaud et humide, il fait face a une saison des pluies de juin à juillet, ainsi qu'à de nombreux typhons en Août, Septembre et Octobre. Ce contexte géographique, climatologique et topographique très particulier est à prendre en compte lorsque l'on s'intéresse à Tôkyô. En effet, ces éléments ont influencé la ville et son développement, provoquant des urbanités et des architectures uniques et spécifiques, depuis Edo jusqu'à nos jours.

Geo-histoire de Tôkyô.

Tôkyô est une ville relativement récente, un peu plus de 400 ans seulement. C'est également une ville qui, comme nous allons le voir a beaucoup évolué, entre catastrophes et renaissances, elle est morte puis ressuscitée de nombreuses fois, tel un phénix. La ville s'est déployée dans la plaine du Kantô, sur des polders et des marécages, faisant face à une grande baie. C'est à la fin du XVI ème siècle que Tokugawa Ieyasu décide d'établir son fief dans ce petit village de pêcheurs puis, devenu shogun en 1603, la capitale du pays. Edo est née. Cette naissance ne s'est pas déroulée sans accrocs. En effet, Il a fallu s'adapter à la topographie et à la géologie particulière du lieu, ce qui obligea à assécher les marais et à faire venir des pierres d'autres régions du Japon pour remblayer les côtes, construire des canaux régulateurs et des douves protectrices autour des murailles du château. Autour de celui-ci, la ville se construit en accord avec une société féodale fortement catégorisée et hiérarchisée. On retrouve en effet plusieurs castes, à savoir, par ordre croissant d'importance : Les Marchands, les Artisans, les Paysans, les Guerriers, les Seigneurs. Cette organisation sociale fragmentée se retrouve dans la géographie urbaine d'Edo, partagée entre la ville basse et la ville haute, qui se construisent en opposition. La Yamanote, la ville haute, se localise plutôt à l'ouest et au nord, sur les collines. Elle accueille de nombreux temples, de même que les résidences de la noblesse et des guerriers. Ces derniers, de condition inférieures

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

aux nobles, sont ségrégés dans une partie spécifique de cette ville haute. Le plan est organique, il consiste en de nombreuses propriétés juxtaposées, ne partageant aucun espace commun mais organisées directement en relation avec l'espace et la topographie.

Shitamachi, la ville basse, a été créée au sud et à l'est de la ville, elle accueille les «petites gens» : les classes populaires, les artisans et les commerçants. Elle s'est construite sur un plan en damier, antagoniste de la Yamanote. Ce plan se réalise au niveau des franges côtières, le long de la baie et sur des polders. Il est centré autour du *chô*, l'îlot carré qui en est la base. Celui-ci est défini par les croisements de rues principales et de rues secondaires formant des îlots de 60 *ken* de côté (1 *ken* = 1,818m) soit 109m. C'est dans ces *chô* que les parcelles des habitants s'insèrent, sur le pourtour des carrés, en s'étendant de 20 *ken* vers le centre. Cette organisation laisse un coeur d'îlot libre, occupé par des espaces communs, des potagers, des cabanes…

Outre cette particularité planaire, la ville basse est parsemée de canaux qui s'insèrent dans le quadrillage. Shitamachi est à l'époque comparée à Venise ou Amsterdam par les premiers visiteurs étrangers. Cette ville aquatique est alors fortement représentée par les artistes, qui dépeignent des espaces de canaux à l'activité intense, peuplés de travailleurs et de convoyeurs de marchandises qui les parcourent avec leurs bateaux de forme allongée. C'est dans cette ville que bat le coeur d'Edo, car elle concentre l'activité commerciale, l'artisanat et les arts du divertissement (théâtre,prostitution, musique) qui rassemblent les habitants.

Au delà de cette organisation ségrégée (ville haute/ville basse), il est important de noter qu'Edo s'est construite selon des principes de géomancie tellurique, issus du Taoïsme, s'orientant donc en fonction des points cardinaux (correspondant chacun à un des 5 éléments, le cinquième point cardinal étant le centre), de la course du soleil et de la lune, des éléments de topographie, proches ou lointains. L'idée est de parvenir à un équilibre entre le vent et l'eau. Pour cela, les règles conseillent d'avoir une montagne au nord, qui va protéger des vents, des collines à l'est et à l'ouest qui accomplissent une fonction de protection également. Enfin, le sud de la ville doit être plat, pour faire parvenir un maximum de lumière venue du

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

sud, tout en étant l'endroit par lequel s'écoulent les cours d'eau. On remarque qu'Edo répond à toutes ces règles

Une estampe d'Hokusai représente particulièrement bien ce qu'était la ville à l'époque d'Edo, intitulée «Le mont Fuji et le château d'Edo vus de nihonbashi» elle s'inscrit dans l'oeuvre des «trente-six vues du mont Fuji», éditée en 1834.

Le regard part de Nihonbashi (le pont du Japon), le coeur de la ville basse, et s'éloigne progressivement vers le lointain. On observe d'abord le pont en lui-même où fourmille l'activité humaine : les commerçants y vendent leur marchandises, les voyageurs s'en vont parcourir le Japon depuis ce point, origine de toutes les routes, les artisans se rendent à leur atelier… Un peu plus loin, les canaux sont bordés par les immenses entrepôts commerciaux, et leurs toits de tuiles noires. De nombreux bateaux y livrent leurs marchandises. Dans le lointain, on distingue le château d'Edo, demeure du shogun ainsi que des bâtiments qui sont probablement des demeures de vassaux. Ces constructions sont sur les hauteurs des collines, entourées de nuages, loin de l'agitation populaire de la ville basse. Enfin, à l'arrière-plan se dresse, majestueux, le Mont Fuji, achevant la composition de ce paysage si particulier à Edo.

Ainsi, la ville va traverser les siècles, s'étendant de manière anarchique, par l'annexion de villes et villages voisins et par la densification des coeurs d'îlots… Elle reste profondément hétérogène dans son organisation, reflétant la ségrégation sociale et politique à l'oeuvre. La ville sera détruite plusieurs fois, par les tremblements de terre provoquant d'immenses incendies, les tristement célèbres « fleurs d'Edo ». Elle renaîtra à chaque fois de ses cendres pour devenir Tôkyô au 19 ème siècle.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AUX DROITS D'AUTEUR

ARCHITECTURE DE NANTES

Histoire urbaine récente :

En 1853, le commodore Perry débarque dans la baie d'Edo, apportant avec lui une lettre du président américain Fillmore, enjoignant le pays de s'ouvrir au commerce et aux relations internationales. Il reviendra l'année suivante en menaçant d'utiliser la force de ses canonniers si le pays n'accède pas à la requête des Etats-Unis. Sous la menace, le *Bakufu* (le gouvernement shogunal) s'affaiblit grandement, ce qui va conduire au retour du pouvoir politique de l'empereur du Japon en 1868. C'est la Restauration de Meiji. Edo devient Tôkyô, la capitale de l'est. Alors, le pays subit de nombreux bouleversements dans les années qui suivent, Tôkyô en particulier. Le système féodal disparaît pour faire place à un système capitaliste, ouvert aux influences de l'Amérique du Nord. La ville va alors se munir d'outils de planification urbaine, le premier étant «l'ordonnance sur le développement urbain de Tôkyô» en 1888. On voit apparaître des constructions en brique, à l'occidentale, comme le quartier de Ginza ou la tour Ryoûnkaku, qui mettent à profit la capacité des japonais à l'emprunt, à la réplique (*mitate*). Julien Glauser écrit : «Tôkyô, en adoptant les images de l'occident, est devenue plus qu'une ville «classique», une ville changeante, une ville outil, une ville vitrine des nouvelles ambitions d'un pays».[1]

En 1923, le grand tremblement de terre du Kantô, suivi d'un tsunami et d'un incendie, mit fin à cette première ère de modernisation de la capitale, détruisant quasiment la ville entière. Paul Claudel, alors ambassadeur à Tôkyô déclare : «(...) la plus grande partie est nivelée, anéantie. Seuls subsistent les quartiers du Sud et de l'Ouest. Les quartiers des affaires (sauf les grands buildings américains), des plaisirs, de l'instruction, les faubourgs industriels, le port, l'Université, les bibliothèques, tout cela a disparu... Le Japon a supporté en une nuit des pertes matérielles plus fortes que celles de la Guerre Russo-Japonaise. [2]» Ces pertes s'élèvent à plus de 200 000 morts,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Glauser Julien, *Tokyo-skate : Les paysages urbains du skateboard*, Gollion, Infolio, Archigraphy poche, 2016, 320 pages

2 Claudel Paul, correspondance diplomatique Tokyo 1921-1927, Correspondance diplomatique du 20 septembre 1923, Paris, Gallimard, Les cahiers de la NRF, 1995, 432 pages

principale ment à cause de l'incendie, et à plus de 500 000 bâtiments détruits. Après la catastrophe, la ville a été reconstruite à la hâte. Face a l'urgence de la situation, les japonais ont accepté plus facilement l'influence importante des Etats-Unis, et de l'occident en général. Avant la fin des années 20, la ville se dote d'un métro, de nouvelles routes et tramways. La modernisation est extrêmement rapide. De nouveaux divertissements se développent en ville : des salles de bal, des cinémas, des magasins pour consommer… Ces lieux se rassemblent dans les quartiers que l'on appelle *sakariba*, généralement situés autour des gares, qui accueillent toute cette population nouvellement désireuse de loisirs.

La ville poursuit sa modernisation jusqu'à la seconde guerre mondiale, qui la voit presque entièrement détruite à nouveau, par les bombardements cette fois. Il faut reconstruire. Encore.
Avec l'aide des Etats-Unis, leur bourreau et nouvel allié, le Japon et Tôkyô commencent une reconstruction impressionnante par son efficacité et sa rapidité. A peine 20 ans plus tard, en 1964, la ville-phénix est prête à être la première ville d'Asie à accueillir les jeux olympiques. La transformation est impressionnante : la capitale s'est dotée de nombreuses autoroutes aériennes performantes, surplombant les nombreuses rivières qui la traversent, alors que des parkings prêts à accueillir toutes ces automobiles ont fleuri un peu partout. Parallèlement à cela, Tôkyô s'élève en se peuplant de tours, depuis que la réglementation obligeant une hauteur maximale a été révoquée.
Dans le même temps, un réseau de transport de plus en plus performant redessine l'urbain. Il repousse la banlieue de plus en plus loin des centres d'activité, conduisant à une organisation centre-périphérie que l'on peut comparer à celle des métropoles occidentales. Les habitants utilisent de plus en plus les transports, consomment autour des gares qui sont véritablement devenues les nouveaux lieux de concentration de l'activité humaine. Ainsi, la Tôkyô contemporaine est née, elle a continué son urbanisation galopante jusqu'à aujourd'hui, formant une «ville amibe», qui se renouvelle constamment sur elle-même, s'étendant toujours plus.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Aujourd'hui, la géographie de la ville a profondément changée. Peuplée d'environ 40 millions d'habitants, la plus grande ville du monde offre une continuité urbaine impressionnante, des rivages de la baie jusqu'aux montagnes sacrées. Elle est cependant toujours fortement localisée au niveau de la Shitamachi et de la Yamanote, à l'Est de l'aire urbaine, où elle est la plus urbanisée et la plus peuplée tandis que son extrémité ouest, vers la préfecture de Saitama, est plutôt rurale et peu peuplée.

Pour illustrer cette nouvelle ville, en comparaison avec l'Edo du passé, on peut se pencher sur un autre document iconographique, une photographie cette fois (modernité oblige). L'image est produite par le photographe Iseki Nobuo et représente le skateur Nakamura Kenji, effectuant une figure au dessus d'un poteau. Ici le regard part des collines de la ville haute, et non plus de Shitamachi, cependant, on observe toujours le Fuji se détachant dans le lointain. Eternel, il est cette figure immobile, symbole d'un proche passé, encore visible dans une ville dont l'apparence a profondément été bouleversée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

15%
東京案内
ホテル東

Pratique du skateboard à Tôkyô

Depuis les années 60 et son importation dans le pays, le skate a toujours été présent au Japon, suivant des cycles de popularité, comme ailleurs dans le monde. Les premiers skateparks apparaissent dans les années 70, et, au fil des ans, leur nombre s'étoffe dans la capitale, sans toutefois être important. Durant ces époques et jusqu'a aujourd'hui, les skateurs se réunissent dans les rues ou les espaces publics des parcs. Des cultures se construisent autour de spots qui deviennent célèbres. Des lieux tels que la place devant la gare d'Akihabara deviennent fédérateurs pour les pratiquants dans les années 90 : tous les skateurs de Tokyo s'y rassemblent. Julien Glauser écrit qu'avant sa destruction dans les années 2000, «ce lieu a vu naître le street tel qu'il s'est développé aujourd'hui.» (Glauser, 2016) A partir de cette destruction, les skateurs de Tokyo se sont dispersés, pratiquant surtout dans les rues, la nuit. Des cultures identitaires selon le quartier d'appartenance et la localisation de la pratique se sont développés, ainsi, la scène skate tokyoïte n'est plus unifiée par des lieux géographiques.

Depuis le courant des années 2000 jusqu'à aujourd'hui, le skate japonais n'a cessé de gagner en ampleur et en visibilité, au sein de son territoire comme à l'international. Cela s'explique par une plus grande facilité de diffusion des productions locales, par les plateformes de visionnage de video, les réseaux sociaux ou les magazines en ligne. Ces iconographies ont provoqué une grande popularité du skate japonais à l'international, les marques envoient maintenant régulièrement leurs teams skater dans l'archipel. Depuis plus de dix ans, de nombreux nouveaux skateparks ont ouvert leurs portes au Japon, ce qui a profité à une nouvelle génération de skateurs faisant désormais parti des plus connus et des plus doués au monde.

Pour un historique plus complet de la pratique japonaise du skateboard, il peut être intéressant de consulter l'ouvrage de Julien Glauser : « Tokyo-skate, les paysages urbains du skateboard ».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ecologie paysagère du skateboard à Tokyo

Le mot «écologie» provient des termes grecs οἶκος/oïkos et λόγος/logos, qui signifient respectivement "habitat" et "discours". Il s'agit donc de la "science de l'habitat", qui s'attache à l'étude des relations entre les habitants d'un milieu et ce dernier. Ici, nous nous intéresserons plus particulièrement à une écologie du paysage, c'est à dire à une analyse de leurs variations (d'échelle et de géographie). Ce sont les paysages Tokyoïtes qui vont être l'objet de la recherche, dans l'objectif de distinguer quelle est l'écologie d'un pratiquant de skateboard dans cette ville.

En premier lieu, il est important de disposer de quelques informations génériques sur la ville de Tôkyô. Au niveau météorologique, la ville vit sous un climat subtropical humide, caractérisé par des hivers doux, et des étés particulièrement chauds et humides. Au niveau des précipitations, la ville doit faire face à deux saisons des pluies, de juin à juillet et de septembre à octobre. La capitale subit également régulièrement plusieurs types de désastres naturels : des typhons, qui frappent la ville particulièrement en août et des tremblements de terre d'intensités variables, qui peuvent survenir à tout moment. Ces informations sont à prendre en compte dans la pratique du skateboard, la rendant compliquée à certaines périodes de l'année (l'été par exemple) et plus facile à d'autres (l'hiver, l'automne ou le printemps). Les précipitations relativement importantes amènent la recherche de lieux abrités, et la composition avec ces éléments.

Au niveau du relief, Tôkyô dispose de nombreuses collines, principalement à l'ouest de la ville, ainsi qu'au nord.

Dans un second temps, il convient de distinguer les différents milieux tokyoïtes et les paysages qui les caractérisent. Ces milieux se trouvent dans ou autour d'un espace fortement anthropisé, celui de l'aire urbaine la plus peuplée au monde. Il est possible d'engager le postulat que 3 milieux différents composent la ville de Tokyo : le bleu, le vert et le gris.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le milieu bleu correspond à l'espace de la baie de Tôkyô ainsi qu'aux voies d'eau parcourant la ville. Il faut également noter l'existence de l'archipel de Nanpô, composée de l'archipel d'Izu et de l'archipel d'Ogasawara, respectivement situées à 480 km et 800 km au sud de la capitale, dans l'océan Pacifique. Malgré leur éloignement, elles font partie de la préfecture de Tôkyô. La baie est un espace plutôt fermé, d'environ 20km par 70 km, progressivement grignoté par les polders, qui réduisent chaque année un peu plus la superficie aquatique, augmentant celle du Japon. Ces espaces sont fortement urbanisés, ils accueillent des quartiers résidentiels, comme de l'activité commerciale et industrielle. Les polders sont construits sur des montagnes de déchêts, entassés depuis le fond de la baie et entourés de murs de béton. Pour les voies d'eau, on distingue les canaux de Shitamachi des autres fleuves et rivières de la capitale. Ils sont les vestiges de la ville basse de Tôkyô, toujours présents même si nombre d'entre eux ont disparus. Les constructions récentes dans la baie créent également de nouveaux canaux, qui donnent une idée de ce que pouvait être la Shitamachi de l'époque d'Edo. Les autres voies d'eau parsemant la ville sont souvent cachées, comblées ou recouvertes par des routes. Les grandes rivières comme la Sumida, la Tama ou la rivière Edo, sont peu aménagées, mises en retrait de l'espace urbain.

En bref, à Tôkyô, les voies d'eau urbaines sont marginalisées. Elles le sont par l'urbanisme mais également par la pollution, qui est un grave problème auquel doivent faire face la municipalité et ses habitants. Tous ces milieux aquatiques sont souillés par des rejets d'usines, et ce depuis l'industrialisation massive de l'après guerre. D'après Augustin Berque : "Délaissés par les transports (désormais convertis à la voie de terre), défigurés par les voies ferrées, les routes et autoroutes qui les longent, les surplombent ou carrément les remplacent, ravagés par les nuisances de tous ordres, réduits à l'état de cloaques pestilentiels, la plupart des cours d'eau de Tôkyô devinrent dans les années soixante de tels objets d'horreur que la ville leur tourna littéralement le dos."[1]

1 Berque Augustin, Tokyo : Une société devant ses rivières, *Revue de géographie de Lyon*, Vol. n° 65, n°4, 1990, p.255 à 260

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La situation a depuis été améliorée, cependant, elle est toujours dramatique : les constructions sur le littoral ne se sont pas arrêtées, les quais à conteners fleurissent, l'aéroport d'Haneda est sorti des eaux au Sud de la ville... Les plages n'existent plus et les tokyoïtes oublient qu'ils vivent au bord de la mer. Il y a beaucoup de travail pour parvenir à filtrer les eaux et à les dépolluer pour redonner aux habitants le droit de profiter de cet espace littoral, comme de leurs rivières.

Le milieu vert correspond à tous les espaces verts de Tôkyô, des collines de la Yamanote aux montagnes protégeant la capitale, en passant par les rizières de la plaine du Kantô. La ville, si elle a l'image d'une métropole bétonnée à outrance, n'en reste pas moins piquetée d'espaces verts aménagés. On retrouve les grands parcs du palais imperial, de Yoyogi, de Shinjuku... Se situant principalement à l'Ouest et au Nord de la ville (Yamanote) ils en sont de véritables poumons verts. Outre ces espaces célèbres, on retrouve nombre de "pockets parks", disséminés dans l'espace urbain, qui sont de petits parcs minuscules de quelques dizaines de m2 seulement. Ils accueillent les riverains en cas de désastre, tout en fournissant un lieu participant à la sociabilité du quartier. Etant donné que la ville de Tôkyô s'est considérablement étendue au fil des ans, elle a atteint les montagnes d'Okutama qui la bordent à l'Ouest. Ainsi, la région métropolitaine dispose de deux parcs nationaux et est donc connectée à la nature sauvage directement par le train. Par ailleurs, les paysages du Nord et de l'Est de la ville, vers les préfectures de Chiba, Saitama et Ibaraki, déploient le vert des rizières sur de nombreux kilomètres carrés.

Le milieu gris correspond au réseau tentaculaire d'autoroutes et d'infrastructures ferroviaires qui s'étendent sur et sous la ville. Durant la grande frénésie constructive précédant les Jeux Olympiques de 1964, les autoroutes aériennes se sont superposées au réseau préexistant, ainsi qu'aux voies d'eau. L'objectif était de montrer au monde la puissance économique du Japon tout en facilitant le traffic des automobiles toujours plus nombreuses dans la ville. Aujourd'hui, elles occupent le ciel de Tôkyô, sur de multiples niveaux, cachant la lumière du soleil mais créant de nouveaux espaces sous leurs immenses structures de béton.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le réseau ferroviaire de Tôkyô est un des plus complexes au monde. Il lance ses rails dans la gigantesque termitière qu'est devenue la capitale, parcourant les galeries la traversant de part en part, descendant très profond, pour finalement remonter à la surface. En effet, si le réseau souterrain est particulièrement fourni, le réseau ferroviaire aérien est lui aussi très présent dans l'espace urbain. Il suffit de lever l'oeil pour voir un monorail passer au loin, à 40 m de haut, ou les trains verts de la ligne JR Yamanote qui circulent au dessus des têtes des passants. A la différence des autres milieux, celui des transports est exclusivement issu des humains, qui l'ont élaboré et construit. C'est donc un milieu dont ils sont les maîtres et sur lequel ils ont tous pouvoirs. C'est un milieu surveillé et contrôlé, dans lequel l'appropriation, l'escapisme, le repli et l'usage alternatif sont quasiment impossibles, même si des failles existent.

L'écologie de la pratique du skateboard s'exprime à travers ces trois milieux en même temps. Le skateur va, dans ses parcours dans la ville, alterner entre ces milieux différents, à travers son usage de l'espace urbain. On remarque que ces milieux sont tous créateurs d'interstices et de marges. Les espaces verts offrent en ville des espaces libres, où la pratique est tolérée par l'absence de riverains et de surveillance constante, ce qui autorise un usage différent par les skateurs. C'est cette même recherche de la dissimulation qui attire les pratiquants au bord des voies d'eau, et dans les espaces industriels de la baie. Par leur situation à la négation de l'urbain, ils permettent un usage alternatif. Enfin, les structures de transports aériennes génèrent des espaces, qui, malgré une très faible aménité, offrent des possibilités de pratique pour les skateurs qui s'approprient les dessous de ces infrastructures immenses, alors abrités des intempéries et de la surveillance, celle-ci étant dirigée plutôt vers le niveau supérieur de la ville. Les skateurs usent donc de ces milieux particuliers pour leur usage spécifique, mais également pour une utilisation classique des espaces générés dans la ville : ils prennent les transports, visitent les parcs, et se promènent le long des rivières. Ils ont donc deux niveaux de pratique de ces lieux.Par ailleurs, l'écologie du skateboard à Tôkyô se localise également dans un entre-trois plus large, qui est l'espace qui ne correspond à aucun de ces trois milieux. Il est l'espace majoritaire de la ville, le plus pratiqué et le lieu de résidence des citoyens.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

C'est dans cet espace partagé avec les autres habitants et qui se construit entre les 3 milieux cités plus haut que s'exprime majoritairement l'appropriation de la ville par les skateurs. Ils parcourent là un espace qui n'est pas celui des marges, mais au contraire celui du quotidien, il est donc le plus difficile à pratiquer. C'est le lieu de la constante vigilance, des conflits avec la sécurité, des actions interlopes et des stratagèmes ou tactiques mis en place par les skateurs.

Ainsi, la pratique du parcours en skateboard à Tôkyô est fortement influencée par la géographie de la ville et par les différents milieux qui la composent. L'écologie personnelle du skateur se construit donc dans l'acceptation de ces milieux, ou dans leur négation, tout comme elle se développe dans l'espace entre ces milieux. Elle est exclusive à cette ville et influe donc sur la manière dont les skateurs la pratiquent.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Pratique d'une alter-urbanité

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Expérience personnelle de la vie à Tôkyô

Lors de la préparation du voyage, la nécessité de trouver un moyen de subvenir à mes besoins au Japon s'est imposée. Les loyers étant très élevés, le système de Workaway, permettant à des personnes de proposer leur temps et leur capacité de travail en échange d'un logement, semblait être une excellente alternative. Ayant déjà fait plusieurs recherches, j'ai eu la chance d'obtenir un contact grâce à une amie de Nantes qui avait déjà effectuée une telle expérience à Tôkyô. Elle m'a alors permis de me rapprocher de son patron de l'époque. C'est ainsi que j'ai pu contacter Uchiki Yuta, propriétaire du « English cafe Mickey house », et trouver un travail de volontariat pour mon séjour à Tokyo.

La mise en relation n'a pas été des plus aisée. Nous nous sommes contactés par messages Facebook, outil grâce auquel il a été possible de proposer mes services en me présentant et en exposant mes motivations. Ce premier message est resté longtemps sans réponse. J'ai finalement appris que ma candidature avait été acceptée deux ou trois semaines après avoir envoyé le message, alors que je me trouvais au beau milieu des plaines russes. Cette nouvelle m'a soulagé car je n'avais pas d'autre option, ni travail, ni logement. Il était entendu que je devais initialement séjourner dans un des appartements du patron du café pendant 3 semaines, en payant un loyer. Au terme de ces 3 semaines, il était possible de débuter le travail en tant que volontaire, et d'ainsi occuper le logement gratuitement. La rencontre avec Yuta s'est déroulée le 4 mars à 13 h. Nous avions rendez vous au café «Mickey House», dans le quartier de Takadanobaba, où j'ai eu la surprise d'apprendre que je n'aurai pas besoin de payer de loyer, et que je pouvais commencer à travailler dès le lendemain.

Après des explications sur mon rôle au sein de la structure et son fonctionnement, il m'a emmené au logement des volontaires, situé à environ 15 minutes de marche, dans lequel j'ai pu m'installer.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Logement

Durant les deux mois passés à vivre à Takadanobaba, j'ai habité le même immeuble, en y occupant deux logements différents. Nous avons du «déménager » deux fois, pour le business locatif du patron du café. Les volontaires étaient logés à deux emplacements distincts. Une minorité d'entre nous vivions dans l'immeuble que j'occupais. L'autre partie des volontaires habitaient près du parc Toyama, dans une maison où ils s'entassaient à douze.

Les appartements qui étaient attribués étaient exigus (environ 20 m^2), et accueillaient trois ou quatre personnes. Nous disposions de lits superposés, d'une petite cuisine, d'une salle d'eau et d'un espace s'apparentant à un petit salon, autour d'une table. Lors de ces deux mois, certains volontaires partaient, remplacés par d'autres. Etant tous de nationalités différentes, les conversations en anglais étaient de mise. Durant le temps passé dans ces logements, j'ai habité avec :

-2 italiens
-2 américains
-1 allemand
-1 belge

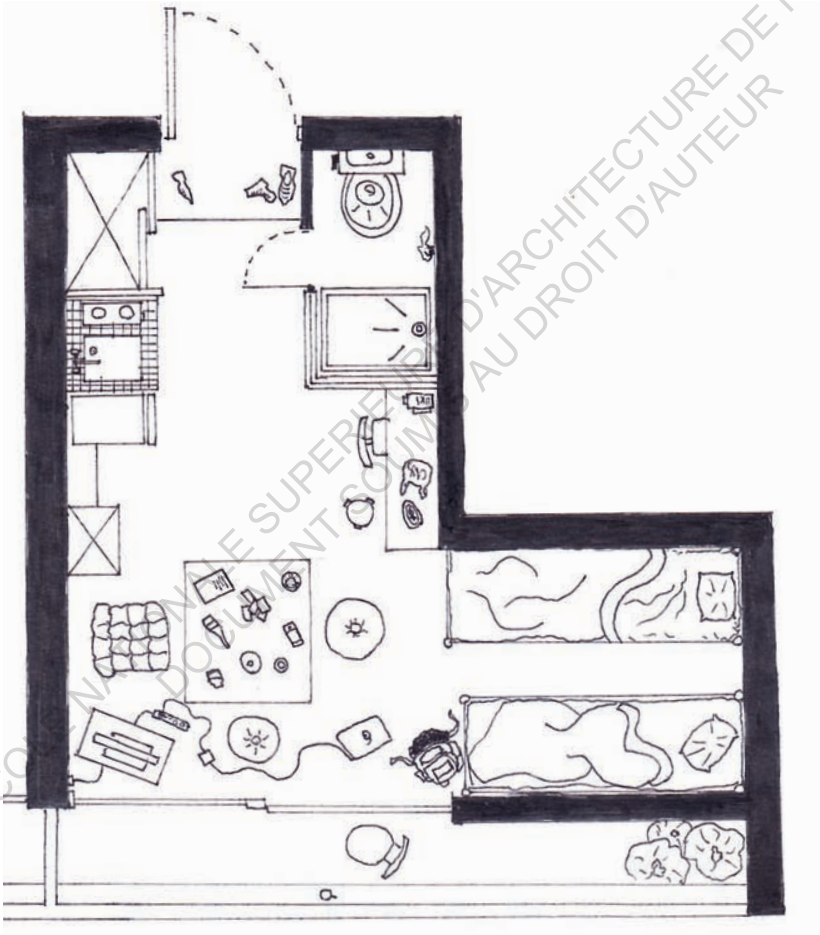
Cette cohabitation a duré une semaine pour certains, et deux mois pour d'autres. L'entente était généralement très bonne, ce qui était surprenant compte tenu du manque d'espace et de la promiscuité régnant dans notre espace de vie.

Les pages suivantes présentent deux plans figurant les appartements occupés lors de ce séjour à Tôkyô. Ils ont été effectués en se basant uniquement sur le souvenir, en octobre 2019, soit environ 6 mois après les avoir quittés. Le dessin est à la main afin de pouvoir ajouter plus facilement et immediatement des objets reliés directement aux usages qui était fait de l'espace.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Appartement n°1 :

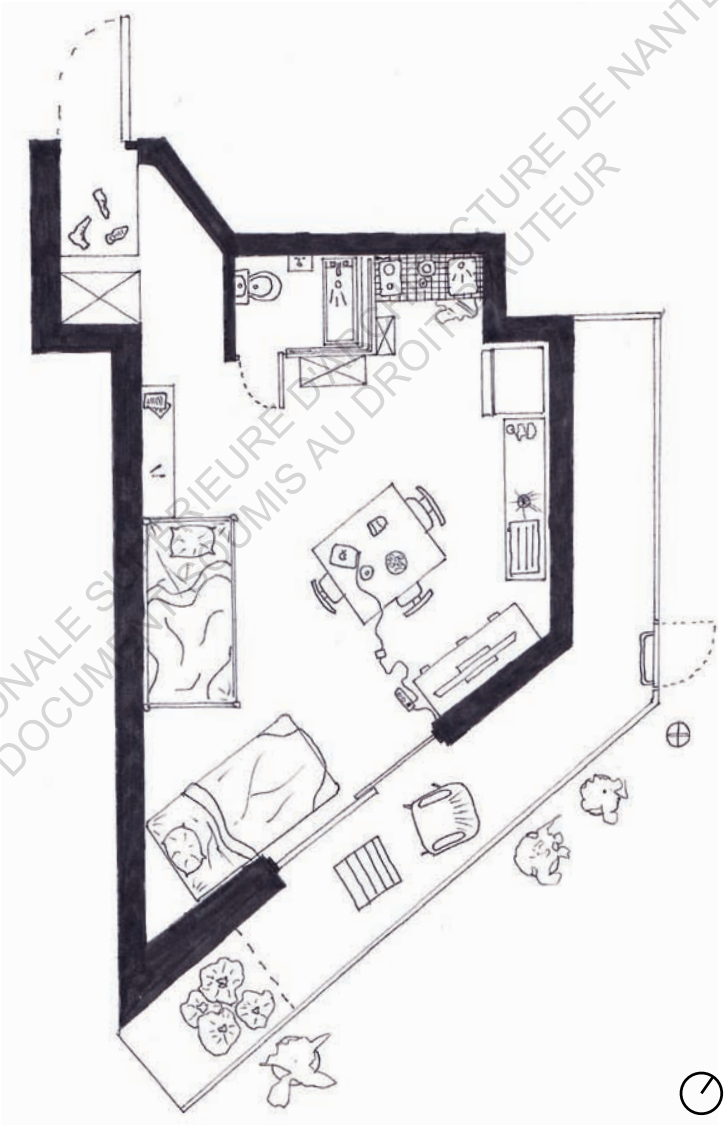
-4 personnes dormant dans des lits superposés
- Situé dans un demi-niveau, entre le RDC et le R-1
-Occupé pendant le mois de Mars



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Appartement n°2 :

-3 personnes dormant dans un lit superposé et un lit classique
- Situé dans un demi-niveau, entre le RDC et le R-1
-Occupé pendant le mois d'Avril



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Travail

Lors de ce séjour à Tôkyô, j'ai travaillé au «English cafe Mickey House», situé au 3ème étage d'un immeuble non loin de la station de Takadanobaba. Ce café d'un type spécial propose aux clients japonais de venir passer du temps à discuter avec des étrangers (les volontaires) dans la langue de leur choix, l'anglais étant cependant plébiscité par les clients. Ceux-ci s'acquittent d'un droit d'entrée de 2000 yens (environ 17 euros), et peuvent rester autant de temps qu'ils le souhaitent à discuter avec les «hôtes» étrangers. L'établissement est composé de deux salles, la plus grande étant destinée uniquement aux conversations en anglais, la seconde accueillant des tables de conversations, animées chacune par une personne parlant un langage different de celui de la table voisine. Français, Allemand, Chinois, russe et diverses autres langues se mêlaient ainsi dans un joyeux brouhaha.

Les clients sont de niveau très différents, ils peuvent être débutants, comme bilingues. Il faut donc essayer de composer avec les capacités de chacun et faire participer tout le monde à la conversation. La plupart du temps, la session de travail a lieu l'après-midi ou le soir, il faut discuter et animer une conversation avec un groupe de deux à une dizaine de clients japonais, pendant 3 à 5h, sans pause (cf fiche horaire ci-contre). Ces échanges sont parfois répétitifs, parfois passionnants. Généralement, c'est une formidable opportunité de rencontrer des locaux et d'en apprendre plus sur la culture japonaise, même si les clients de ce type de service correspondent la plupart du temps à une catégorie spécifique de personnes. Lors de mon deuxième mois au café, j'ai eu l'opportunité d'assurer la session de conversation en français du mardi soir, ainsi que le cours pour débutant du samedi après-midi. L'exercice du cours de français est tout à fait différent, ici il est question d'essayer de faire parler des gens qui n'ont souvent aucune notion de français. Il faut donc s'improviser professeur et essayer d'inculquer les bases de la langue aux interlocuteurs : les expressions usuelles, les couleurs, les nombres, la grammaire, la conjugaison. C'est un exercice difficile mais très formateur et agréable, car les «étudiants», de tous âges sont généralement motivés et enjoués.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Durant ces deux mois, je travaillais donc trois à cinq heures par jour, 5 jours par semaine. Cet emploi du temps garantissait beaucoup de temps libre, ce qui m'autorisait à skater relativement souvent. Les horaires convenaient parfaitement à mes projets : ne commençant jamais avant midi, il était aisé de skater la nuit jusqu'à des heures avancées, tout en étant apte à travailler le lendemain. C'était donc une situation idéale.

Fiche horaire m'ayant été remise par le patron du café le jour de mon arrivée :

Yoann

Mon	Tue	Wed	Thu	Fri	Sat	Sun
1–5	6–10	–	–	6–10	1–6	3–6

Casa KS102, 4-34-14, Takadanobaba, Shinjuku ku, Tokyo
東京都新宿区高田馬場4-34-14 Casa KS 102

House Wifi ID:mickeymobile Wifi pass:

Burnable trash: Wednesday & Saturday morning !!! Don't put cans, PET bottles, grass bottles i
(You can throw at the night of Tue & Fri. Put on the street.)
Cans, Pet bottles, glass bottles => put in a recycle box under the stairs.
Non-Burngable trash like metal or glass stuffs => 2nd and 4th Tuesday morning

【About cafe】

I want my cafe to have a good atmospher and make it more popular with foreigners. I hope you enjoy working here and if you meet with any foreign friends, please take them to my cafe and drink together :) I'll give you one drink for every night even you don't have a shift! If you have any idea, please tell me!

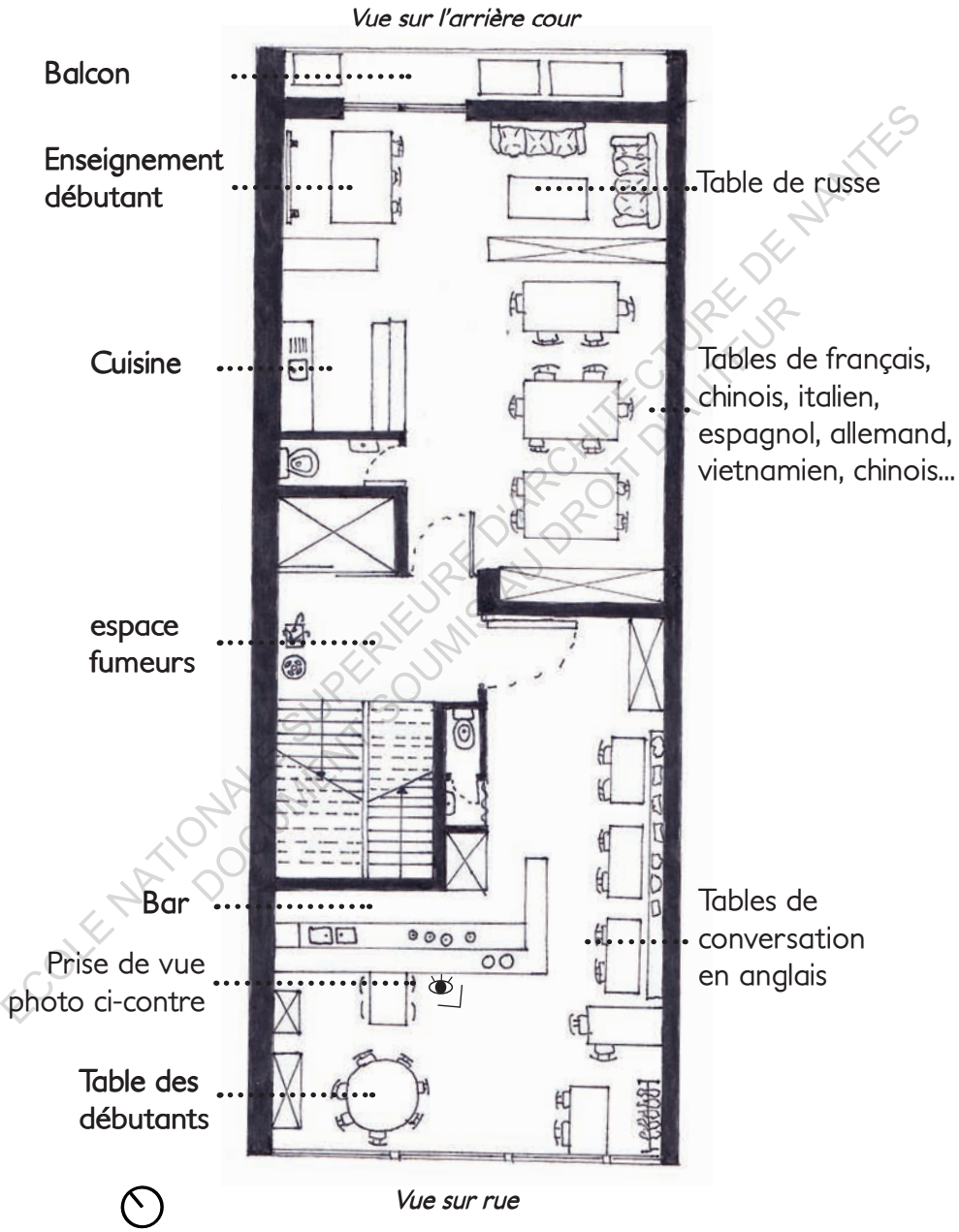
【Extra】

If you have any questions or trouble with anything, feel free to ask me. I have know lots of tips about Japanese lifestyle for foreigners. Ex). Where to find an English speaking doctor, sight seeing places, or how to get Japanese visa.

If you need a room after you have finished working at the cafe, there's a possiblity that you can stay in one of my share houses. The rent is,
Shared room: 35000yen～, Single room: 55000yen～ +elec/gas/water around 5000yen

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Plan du «English café Mickey House»



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE NANTES
DOCUMENTATEUR

Sensogéographie du quartier

Mon expérience à Tokyo était d'une grande diversité mais malgré tout centrée sur un environnement particulier, celui où se situaient mon logement ainsi que mon lieu de travail. C'est dans le quartier de Takadanobaba, considéré comme globalement jeune et étudiant qu'une pratique quotidienne de la ville s'est mise en place. Ce fut là l'occasion de développer une certaine sensibilité à ces lieux, à ce morceau de ville.

Ici, on peut penser ce qui pourrait être appelé une *sensogéographie*, une étude géographique d'un environnement particulier, basée sur une sensibilité sensorielle personnelle, sur les sentiments provoqués et le sens qui est donné à la ville par une pratique quotidienne du parcours. Ce concept peut être rapproché de celui de *psychogéographie*, développé par l'Internationale Situationniste, en particulier par Guy Debord. La psychogéographie est basée sur la théorie de la Dérive pour laquelle «une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent »[1]. De cette pratique, les «dériveurs» produisent des analyses, pouvant prendre la forme d'une carte psychogéographique traduisant graphiquement la matière tirée de leur parcours urbain. Cependant, cette étude sensogéographique s'intéresse plutôt à un parcours effectué quotidiennement, qui, à l'inverse de la dérive, est totalement motivé par la raison, par un cheminement défini et répété dans un intervalle de temps relativement étendu (2 mois). C'est d'ailleurs un parcours qui, s'il reste plus ou moins identique géographiquement, évolue psychologiquement et sensoriellement. Au début, comme il s'agit d'un parcours effectué dans un contexte de voyage, dans un environnement totalement étranger, il est pour moi source de curiosités diverses, qui servent de bases à des constructions de sens. Au fur et à mesure de l'avancée du temps, une acculturation progressive

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Debord Guy, «Théorie de la Dérive», *Les lèvres nues* n°9, Décembre 1956 et *Internationale situationniste* n°2, Décembre 1958

s'opère, des habitudes se développent, de même que des affects particuliers. Ainsi, ces phénomènes seront ici communiqués à travers des cartes et des récits, traduisant une pratique personnelle de quartier.

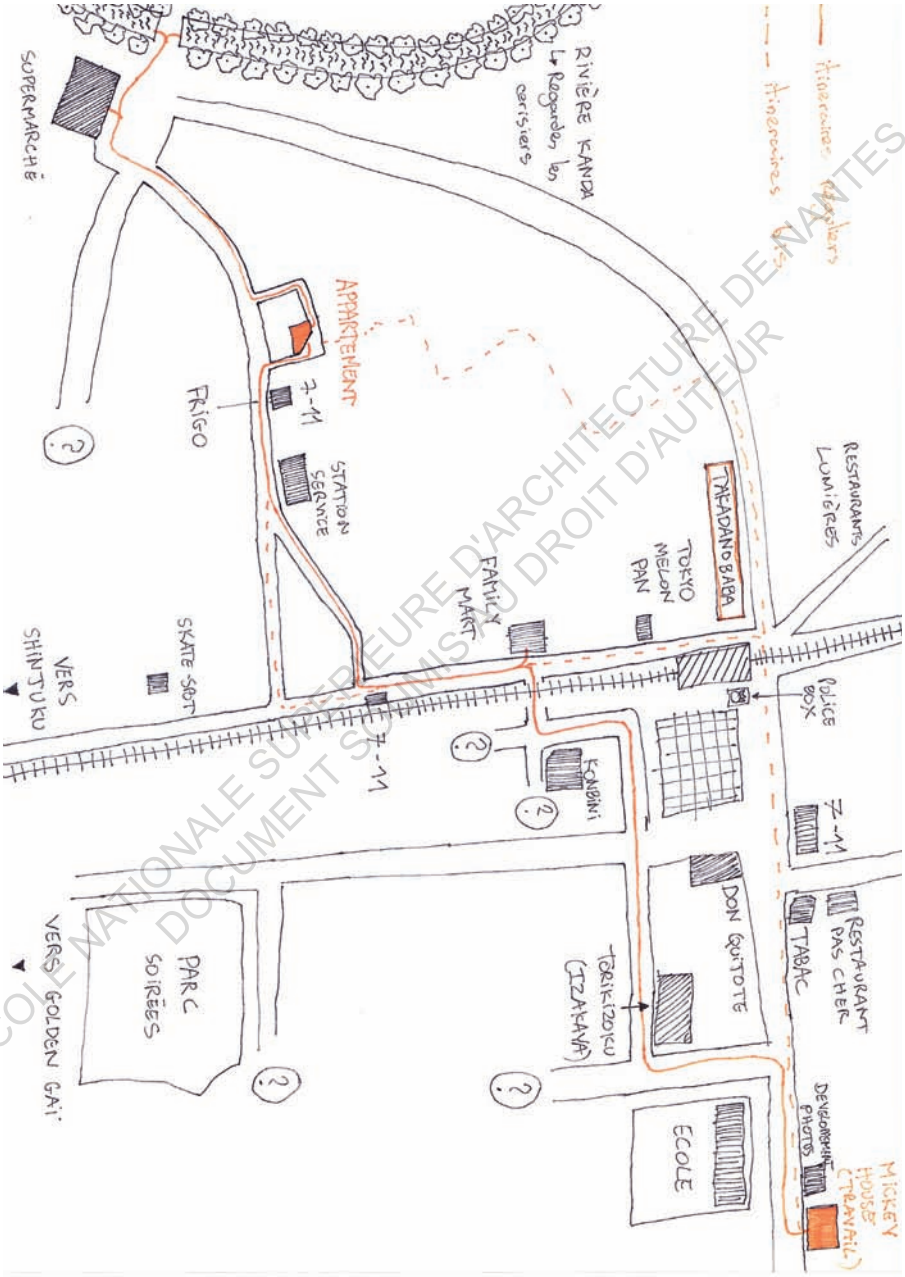
La première de ces cartes est une carte sensible, exclusivement issue du souvenir. L'objectif est de retranscrire ici les dimensions et l'aspect du quartier, d'un point de vue sensoriel. Cela permet de tracer sur cette carte les parcours effectués quotidiennement. Il a également été possible d'identifier les différents lieux ou bâtiments qui ont marqués mon souvenir parce qu'ils me procuraient des sensations positives ou négatives, parce qu'ils étaient simplement utiles où parce qu'ils étaient sujet d'appropriations. Cette carte dessinée à la main est à mettre en rapport avec une seconde, qui représente les dimensions réelles du quartier, d'une manière détachée de ces affects et ressentis personnels. La carte se contente de communiquer ce qui est, en signifiant les mêmes points d'intérêts et les mêmes parcours que la première carte, d'un point de vue objectif et mesuré.

Pour compléter ces représentations cartographiques, deux courts récits décrivent ci-après deux parcours relevant d'une pratique quotidienne du quartier. L'un d'eux relate le chemin vers le lieu de travail, alors que le soleil brille, tandis que l'autre évoque le retour à l'appartement, à la nuit tombée. Ces deux trajets seront représentés sur la seconde carte.

Enfin, une série de photos intervient après ces récits. Elle présente des prises de vues qui furent toutes effectuées au sein du quartier de Takadanobaba, la plupart du temps pendant les trajets menant du travail au domicile, de jour comme de nuit. Ces photographies permette d'ajouter la dimension visuelle aux évocations des mots

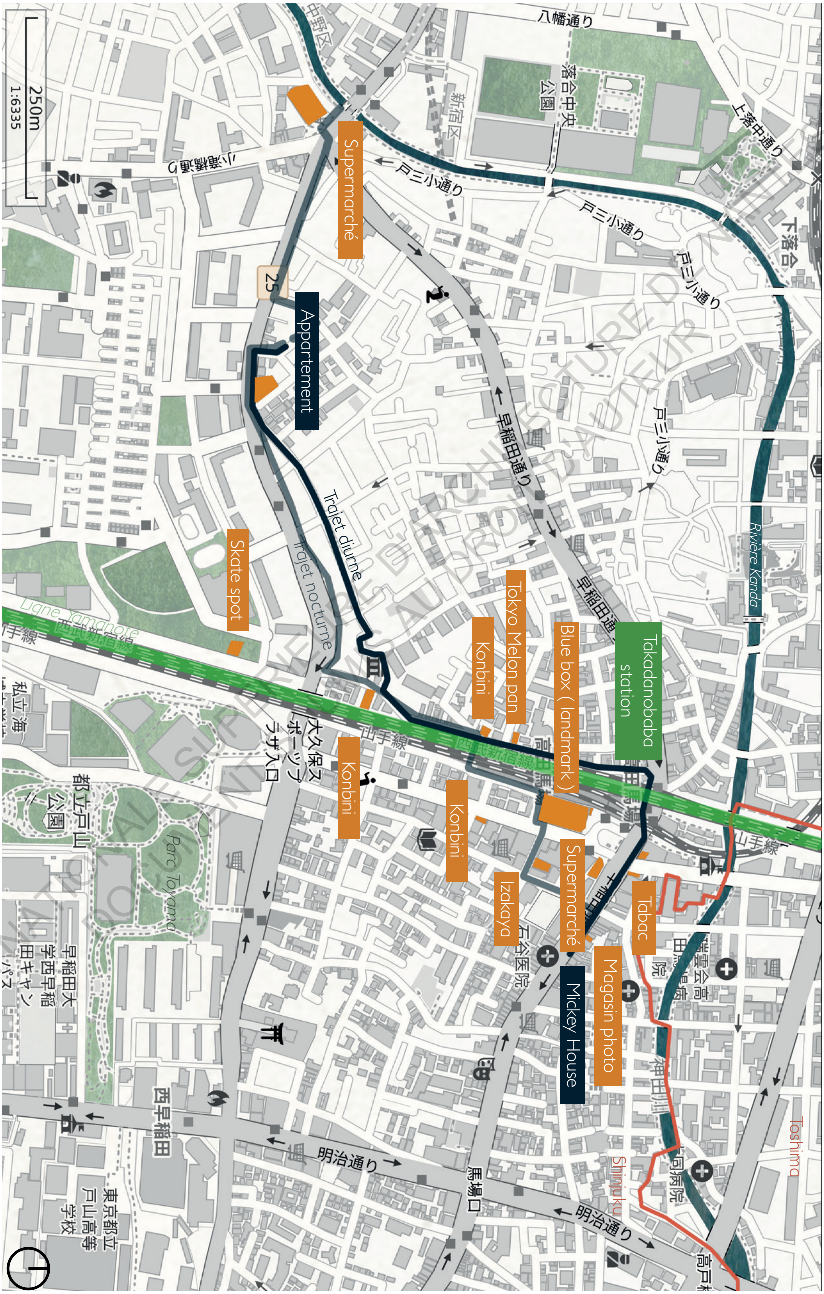
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Carte sensogéographique du quartier de Takadanobaba



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Cartographie objective du quartier de Takadanobaba



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récit d'un trajet de l'appartement au lieu de travail

12h45. A peine éveillé, je me suis préparé en toute hâte et ai salué mes compagnons de chambrée avant de sortir de l'appartement en emportant skate, carnet, crayon, appareil de photographie argentique et un petit atlas du monde. Il fait un temps radieux et je me réjouis de rouler dans les rues, cela achèvera de me réveiller. Avant de quitter ma rue, je m'arrête un instant devant le bâtiment faisant angle. La pièce du rez-de-chaussez est largement vitrée , ce qui laisse voir une trentaine de petites vieilles dames, chuchotant entre elles tandis qu'un homme d'une quarantaine d'années leur vante les mérites d'un quelconque produit ou essaie de les convaincre de faire quelque chose. Je reconnais certains visages familiers que j'ai l'habitude de voir lorsque, chaque jour, j'essaie de comprendre ce qui se passe ici, sans résultat.

Je continue mon chemin sur quelques dizaines de mètres avant de pénétrer dans le Seven-Eleven tout proche. N'ayant pas eu le temps de petit-déjeuner, il me faut manger sur la route. Mon repas sera composé d'une bouteille de thé glacé et de deux *onigiri* (sortes de sandwichs de riz). Moins d'une minute après être entré dans le konbini, je roule déjà à toute vitesse sur le trottoir, en sirotant le thé. Ayant bifurqué à gauche après la station service, une longue route droite m'emmène à travers un quartier résidentiel. La rue ne comporte pas de trottoirs, tout le monde marche directement sur le bitume, et les voitures sont loin d'être prioritaires. Le sol lisse est idéal pour rouler à toute vitesse en observant le ciel et en profitant de la tranquillité du quartier. On n'entend que très peu de bruit, pas une voiture ne passe, quelques personnes âgées s'occupent de leur jardin où se rendent au temple, de jeunes femmes se déplacent en vélo, leur tout jeune bébé bien installé sur le porte-bagages. Cette quiétude est malheureusement brisée car je fais beaucoup de bruit en roulant et en faisant racler mon *tail* sur le sol, ce qui ne manque pas d'effrayer les passants. En quelques minutes, me voila dans la rue qui longe les rails de la ligne Yamanote. Toujours sans trottoirs, la rue est cette fois-ci beaucoup plus fréquentée. Des personnes de tous âges se promènent, font leurs courses ou cherchent un restaurant pour le déjeuner. Ayant terminé le mien, il me faut jeter les déchets. Malheureusement, les poubelles publiques ne sont pas chose courante à Tokyo.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

On n'en découvre que dans les parcs, dans les konbini ou parfois à côté des distributeurs de boisson. Par chance, la rue dispose de cette rareté dans laquelle échouent les embarassants emballages plastique. Un peu plus loin, je me trouve devant le tunnel permettant à la fois de passer sous les rails et d'entrer dans la station. Ce tunnel fait face à un magasin de tabac devant lequel une douzaine de personnes se marchent sur les pieds dans la zone fumeur. J'hésite sur la voie à suivre, mais une douce et entêtante odeur se fraye un chemin jusqu'à mes narines, entre les exhalaisons désagréables de tabac. C'est une fragrance de pain chaud, de sucre et de viennoiserie : l'odeur caractéristique de l'établissement Tokyo Melon Pan, situé quelques dizaines de mètres plus loin dans la rue. Délaissant le tunnel, je m'élance vers mon dessert, toujours sous les regards des passants qui tantôt surpris, amusés ou excédés par mon skateboard, me dévisagent. Devant la petite échoppe, j'ai le plaisir de déguster pour quelques sous l'un de ces magnifiques petits pains dorés en forme de melon et perlés de sucre.

Le chemin continue en légère pente vers l'entrée principale de la station de Takadanobaba, j'en profite donc pour rouler à toute vitesse, frôlant les véhicules qui remontent la rue. La station est le théâtre de la frénésie habituelle du milieu de journée. Hommes et femmes pressés entrent et sortent de la bouche grouillante de la gare, se croisant à toute vitesse, sans jamais se heurter. La place attenante à la station est elle aussi fort peuplée : des gens mangent assis sur des bancs tandis que des groupes de lycéens et d'étudiants discutent bruyamment. Une belle animation règne, sous le regard tranquille des policiers dans leur *koban* (poste de police de quartier). Me voila presque arrivé, je m'engage sur le trottoir, séparé par des barrières de métal de la rue où circulent de nombreuses voitures. Il est impossible de rouler en skate ici car il y a trop de monde. Il faut donc se placer du côté gauche du trottoir et avancer en file indienne derrière les autres passants. Le groupe impose son rythme à l'individu. Pendant ce temps, la partie droite du trottoir est consacrée aux personnes venant de la direction opposée, ainsi, le risque de collision est quasiment inexistant. Il m'est très souvent arrivé de remarquer ce phénomène, dans les gares où tout autre endroit massivement fréquenté. Les japonais s'organisent automatiquement de cette manière,

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

sans qu'une quelconque indication ne les incite à procéder ainsi. N'ayant pas à me préoccuper de ce qui se passe devant moi, mon regard s'élève vers les hauteurs des immeubles bordant la rue, fouillant des yeux les dizaines d'enseignes colorées à la recherche du sigle du «Mickey House», que je finis par apercevoir. C'est une tactique pour connaître la distance qu'il reste à parcourir. Celle-ci est courte. Juste avant l'entrée de l'immeuble, je m'arrête au petit magasin de photographie pour y déposer une pellicule. Elle contient les photos prises en skatant avec mes amis, ainsi que celles de quelques explorations montagnardes dans la vallée d'Oku-tama. La vieille dame qui s'occupe du magasin me signale qu'il sera possible de venir les récupérer dès le lendemain. Plein de joie, je sors, fais quelques pas et pénètre finalement dans l'immeuble pour prendre l'ascenseur. Trois étages plus haut, celui-ci s'ouvre sur le palier et dévoile mes collègues volontaires en train de fumer sur les marches de l'escalier. J'ouvre la porte du café, salue Kaito qui tient le bar, dépose mon manteau près de la fenêtre puis me sers une tasse de café avant de m'installer à une table proche de la grande baie vitrée, déjà occupée par un homme d'une quarantaine d'années. Le «travail» commence. « Hello, I am Yoann. Nice to meet you ! »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récit d'un trajet du lieu de travail à l'appartement

18h. La session de conversation vient de s'achever. Je suis épuisé d'avoir dû parler pendant 5 heures. Les autres volontaires sont dans la même situation : hagards, le regard dans le vide. Tout le monde tente de rassembler son esprit éparpillé par une avalanche de visages et de noms différents, par une quantité énorme d'informations que les cerveaux peinent à hierarchiser. Il y a toujours une ou deux minutes de flottement comme celles-ci à la fin d'une session. Finalement, nous nous rassemblons autour d'une table pour profiter de la pinte de bière gratuite à laquelle nous avons droit chaque jour. L'énergie revient alors bien vite et la discussion va bon train. La bière terminée, nous décidons d'attendre que Kaito range le bar et ferme le café afin qu'il se joigne à nous pour aller manger et boire à l'*izakaya*, l'équivalent japonais du restaurant de tapas espagnol. Lorsque tout le monde est prêt, nous descendons l'escalier pour rejoindre le rez-de-chaussez et la rue.

Le petit groupe s'avance joyeusement vers la station, sous les néons des enseignes. A ce moment, les nuages se trouent, laissant échapper une légère pluie qui n'entame guère l'enthousiasme général. Un toit de parapluies se forme au dessus des passants, et la rue s'emplit de nouvelles formes et de nouvelles couleurs. Nous sommes tout proches du restaurant à présent, il suffit de traverser la rue, de remonter la légère pente qui longe l'école, vidée de ses jeunes étudiants, et de bifurquer à droite pour entrer dans la rue du Torikizoku, célèbre chaîne d'izakaya. Nous pénétrons donc dans l'établissement, duquel je ressortirais, quelques bières plus tard, après avoir pris congé de mes camarades qui prévoient de poursuivre la soirée au Golden Gai (quartier de bars à Shinjuku). Demain, je vais randonner en montagne, il faut donc être en forme. Les rues étant trempées, il est impossible de circuler en skate. Je tente d'ailleurs de protéger ce dernier de la pluie qui tombe encore en l'abritant entre les pans de mon anorak. Le trajet du retour est monotone, les gens marchent tête baissée, effacés sous leur parapluie, encore plus anonymes qu'à l'accoutumée. De simples corps sans visage qui vont et viennent. Après être passé derrière l'immense bâtiment «Blue Box», temple de la consommation servant de point de repère à tout le quartier, j' emprunte le tunnel glauque qui passe sous les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

rails. C'est l'occasion d'inaugurer une toute nouvelle pellicule en tentant de saisir quelque chose de ce lieu si particulier. Le chemin continue, dans les rues presque désertes, jusqu'à l'appartement, dans lequel j'abandonne skate et affaires de travail, embarquant à la place un parapluie qui traine dans le couloir commun. Il est nécessaire de faire quelques courses pour le dîner et pour le pique nique du lendemain. Leonhard, mon colocataire allemand avec qui la randonnée en montagne est prévue, m'accompagne. Nous descendons donc la rue vers le supermarché Inageya où nous achetons tout le nécessaire. En sortant, chargés de sacs plastiques remplis, nous allons observer les cerisiers illuminés bordant la rivière Kanda toute proche. C'est superbe. Il faut maintenant effectuer le chemin inverse et rentrer à l'appartement afin de préparer le dîner.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COMMUNAUTAIRE

ヤ

2F
SARAY Kebab
KOREAN STYLE
HOT DOG
ハットグ

Le parcours en skateboard à Tôkyô

Ce travail de mémoire étant centré sur une pratique personnelle du skateboard à Tôkyô, il semble important de se pencher sur la notion de parcours, en expliquant en quoi cela consiste dans le monde du skateboard, mais aussi en s'intéressant à ce concept à travers le prisme de la culture japonaise. Enfin , nous verrons quelles sont les conditions de la construction d'un parcours en skateboard dans la capitale nippone.

Les skateurs de rue peuvent se diviser en deux catégories : ceux qui ont une pratique de *plaza* et ceux qui effectuent des parcours. Le skate de *plaza* a lieu, comme son nom l'indique sur une place, sur une étendue relativement large, qui concentre généralement un certain nombre de skateurs qui se retrouvent dans cet espace et le pratiquent durant un certain temps, sans en quitter l'enceinte. Ils sont souvent attirés par des spots qualitatifs et un sol agréable. On peut citer des lieux célèbres comme la place de la République à Paris ou le MACBA à Barcelone, au sein desquels se sont développées des cultures de skate très fortes. La pratique est donc bien située dans l'espace public, mais elle n'induit pas de parcours dans la ville, en effet, tout ce dont les skateurs ont besoin est à leur portée, et la Sécurité ne vient pas ou rarement interrompre l'activité. Des conditions idéales donc. Le parcours en skateboard demande à l'inverse un engagement particulier de la part des protagonistes de la session. L'objectif est de circuler dans l'espace urbain pour pratiquer sur des formes de ville intéressantes du point de vue du skateur, ce mouvement étant entrecoupé par les arrêts sur les spots rencontrés lors du trajet. Ces arrêts peuvent durer seulement quelques minutes si la forme urbaine n'est pas très intéressante, ou si un riverain menace d'appeler la police. Parfois, le spot est particulièrement passionnant, et personne ne semble voir un inconvénient à la présence des skateurs. Alors, la session peut durer plusieurs heures sur un même lieu. Le parcours en skateboard est une pratique de la ville très spécifique, qui demande un apprentissage de celle-ci par l'expérience, par une analyse sensorielle directe du skateur et par des décisions prises en réponse aux stimuli émis par l'espace urbain. C'est une activité qui permet une perception de la ville différente, le pratiquant se déplace avec un regard orienté sur l'espace qui l'entoure et développe donc une connaissance de la ville qui ne relève pas des mêmes critères que les autres usagers.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Poétique de l'itinéraire au Japon

Au pays du soleil levant, les notions de parcours et d'itinéraire font partie intégrante de la culture. Historiquement, le pays ayant été longtemps fermé sur lui-même, peu d'explorations en partaient, les bateaux servant uniquement à la pêche et à quelques trajets commerciaux entre les îles de l'archipel. Cependant, la pratique du voyage à pied, en palanquin ou à cheval était très courante, particulièrement pendant l'époque d'Edo (1603-1868) qui a vu le pays se doter de 5 «routes majeures» (*Gokaido*), reliant la capitale Edo au reste du pays. Les routes étant très empruntées, elles étaient dotées de nombreux relais s'égrenant au fil du chemin, dans lesquels les voyageurs pouvaient prendre du repos, se procurer de la nourriture ou des vêtements. La plus importante de ces routes était la voie *Tôkaidô* reliant Edo à Kyoto, en longeant le littoral sur 500km. Les romans «la pierre et le sabre» et «la parfaite lumière» de Yoshikawa Eiji font la part belle aux descriptions de la vie sur les routes à l'époque et sont des sources intéressantes pour comprendre la conception du parcours et du déplacement durant l'ère d'Edo. Le voyage étant donc très commun pour les japonais de l'époque, des arts et des coutumes liés à cette pratique se sont développés.

C'est à partir du XIIIème siècle que la poétique de l'itinéraire s'est insufflée dans l'art. Ce siècle a vu la création d'un genre se basant sur des descriptions rhétoriques d'itinéraires, utilisant une prose poétique. Ce genre particulier se base sur le *michiyuki*, signifiant «parcours d'un chemin», et prendra le nom de *michiyuki-bun*, beaucoup plus tard, au début du XXème siècle. Il faut cependant bien distinguer les deux termes, le premier est le contenu, et le second est la forme par laquelle celui-ci est communiqué. Selon Jacqueline Pigeot[1], «les michiyuki-bun sont partie intégrante d'oeuvres narratives ou dramatiques dont ils ne constituent qu'un épisode relativement court (…) il s'agit en quelque sorte de «divertissements» au sens musical du terme ». Ce genre est très lié à la pratique de l'art théâtral au Japon, à travers les genres du *nô*, du *sekkyô* et du *jôruri*.

1 Pigeot Jacqueline,*Michiyuki-bun, poétique de l'itinéraire dans la litterature du Japon ancien*, Paris, Collège de France-IHEJ, Bibliothèque de l'institut, 1982, 412 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Jacqueline Pigeot ajoute à cela que le michiyuki-bun comporte des descriptions de lieux «tels que les perçoit le voyageur» et qu'il «est caractérisé par l'insertion de nombreux toponymes».

Ainsi, la pratique de l'itinéraire se développe et est retranscrite selon la perception propre du voyageur, au travers d'une représentation théâtrale, fortement localisée. Cela fait écho à la pratique du skate, fondée sur la justesse d'exécution de mouvements et sur leur esthétique dans un lieu particulier, en fonction de la perception du pratiquant. Il faut cependant faire attention à ne pas supposer une analogie parfaite entre la pratique de l'itinéraire en skateboard et le *michiyuki-bun*. En effet, les voyages décrits dans ces œuvres d'art sont fictionnels, et selon Jacqueline Pigeot, «nul n'a jamais songé à y recourir pour rapporter l'expérience d'un voyage personnel». Cependant, le lien entre le voyage et une forme d'art poétique de celui-ci est établi.

C'est ainsi que je conçois la pratique du skateboard dans la ville : une longue danse, qui peut durer des heures, faîte de pauses, de mouvements répétés à intervalles irréguliers, de heurts et de chutes…

Le cas tokyoÏte

A mon arrivée dans la capitale, l'idée que j'avais en tête était déjà d'effectuer des parcours en skate dans les rues de Tôkyô. La motivation était de découvrir ce monde urbain à travers le prisme du skateboard. Pour cela il fallait rencontrer des skaters, or, le moyen le plus sûr pour ce faire est bien sûr d'aller là où ils pratiquent. J'ai donc passé mes premiers jours dans la capitale à écumer ses skateparks. Alors, les échanges ont commencés de même que les premiers parcours en groupe. Cela a été grandement facilité par un outil : Instagram. Lors des rencontres éventuelles avec d'autres skateurs, C'était les contacts Instagram qui étaient échangés la plupart du temps, et, lorsque des sessions s'organisaient, c'était encore au moyen de cette application. Pour une meilleure compréhension de la genèse des parcours en skateboard effectués et de la sociabilisation entre skateurs, il peut être intéressant de se pencher sur cette application et sur

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

l'importance qu'elle a prise dans le monde culturel du skateboard.

Qu'est ce que c'est ?

L'application Instagram est un réseau social centré sur le partage de photos. Sa création a fait écho à la qualité grandissante des appareils de photographie des téléphones portables, ce qui permet maintenant de prendre de relativement bonnes photos à tout moment. Il manquait l'outil pour partager ces mêmes photos instantanément, alors Instagram est né.
L'application propose donc le partage de photos sur un compte personnel en permettant à l'utilisateur de référencer ces éléments avec des «hashtags», leur donnant une plus grande visibilité sur la plateforme. Il est également possible de poster des videos, pouvant durer jusqu'à 1 minute. Enfin, l'application permet d'envoyer des messages aux autres utilisateurs, comme tout autre service de messagerie classique. C'est donc un outil de partage et de communication. Il s'agit également d'un outil de promotion. Aujourd'hui, Instagram rassemble environ 1 milliard d'utilisateurs, un certain nombre d'entre eux (marques, restaurants, lieux touristiques…) l'utilisent à des fins publicitaires, en mettant en scène leurs produits sur leur propre compte Instagram, où en faisant appel à des «influenceurs».

Le skate à l'époque d'Instagram

L'application a bouleversé le monde du skate, parmi tant d'autres. De nos jours, les marques qui sponsorisent les skateurs professionnels demandent généralement à ces derniers d'avoir un compte et d'y publier régulièrement du contenu, en mentionnant la marque. Le format de la vidéo est cependant plébiscité actuellement, chaque jour, des milliers de clips de skateurs et de skateuses sont postés sur l'application, de partout dans le monde. Ils sont généralement appelés des «instaclips». Ces clips videos très courts ont presque remplacés l'utilisation de youtube pour beaucoup de très jeunes skateurs, qui avouent regarder du skate sur Instagram plutôt que sur Youtube. Le changement est brutal. Aujourd'hui, n'importe quel skateur peut poster une video et devenir «connu» sur l'application, lui donnant une chance de se faire repérer par des marques qui peut être le sponsoriseront.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le temps où les skateurs envoyaient les cassettes de leur *videopart* par la poste est bien révolu. Ce phénomène a vu l'apparition du terme de «skateur instagram» dans la communauté. Cette dénomination est plutôt négative, elle sous-entend que la personne ciblée est très impressionnante dans la manière dont elle se met en scène sur l'application, cependant, ses compétences réelles ne sont pas au même niveau. Instagram est également devenu le lieu de lancement des *trends* (modes) dans le monde du skate. Ces modes sont aussi rapides à apparaître qu'a disparaître, mais, au plus fort de leur influence, une quantité importante de posts répondent à ces codes. On a pu trouver la mode des pantalons militaires de différentes couleurs, celle de faire des figures en tenant une bouteille d'eau ou un t-shirt dans la main, celle de monter ses videos avec de la musique «trap» etc.

Ainsi, il est certain que le monde du skate n'est plus le même depuis qu'Instagram est apparu. Cependant, la tradition de filmer de longues videos, avec de vraies caméras reste présente, de même que le simple fait de s'amuser en skatant dans la rue sans forcément filmer.

Rapport personnel au parcours de skate à tokyo

Parcourant une ville m'étant peu connue, ma position en tant que pratiquant n'est pas la même qu'à Nantes, où même que dans une autre ville occidentale. Ces territoires me sont familiers, de même que leur codes, les relations entre les choses qui sous-tendent l'ensemble. A Tôkyô, c'est une pratique de la désorientation qui s'offre à moi. Les codes sont différents, la culture également, les modes de pensée, l'architecture, le paysage… Au Japon, il existe plusieurs mots pour désigner le voyage et sa pratique. On trouve notamment *ryokô* 旅行 et *tabi* 旅. On remarque déjà que *ryokô* est composé du kanji de *tabi*, qui signifie déjà «voyage», auquel on a ajouté le kanji 行 , signifiant « aller ». La différence majeure entre ces deux termes et que *ryokô* évoque plutôt un voyage d'agrément, des vacances en quelque sorte. A l'inverse, le kanji *tabi* se rapproche plus de l'idée d'une aventure, du voyage initiatique, grâce auquel l'esprit s'enrichit. Ma pratique du parcours en skateboard se rapproche plutôt, selon moi, du terme de tabi 旅, il s'agit d'en engagement particulier au territoire et à la ville, dans un objectif d'apprentissage et de découverte.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

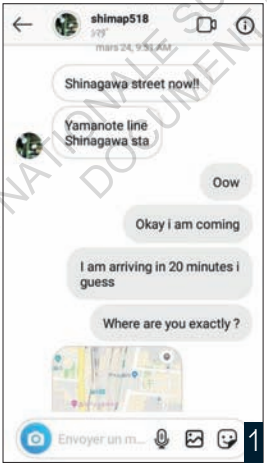
Organisation typique d'un parcours

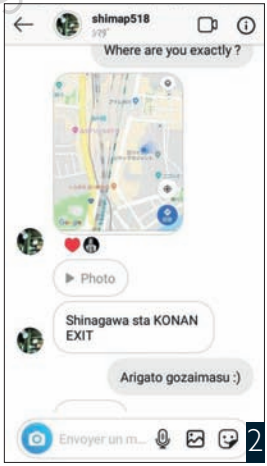
Les sessions de skate tokyoïtes étant tributaires des horaires de travail des uns et des autres, il fallait donc s'organiser à l'avance pour prévoir une soirée ou une journée complète. Cette organisation se faisait par messages Instagram : l'un d'entre nous proposait un lieu, une date et une heure et nous indiquions nos disponibilités. Nous nous retrouvions grâce aux photos partagées dans la conversation. La session commençait alors depuis le point de départ prévu, avant de partir à l'aventure dans la ville. Ces explorations urbaines se faisaient tantôt au hasard, tantôt en suivant un itinéraire plus ou moins précis, amenant à passer par des spots connus.

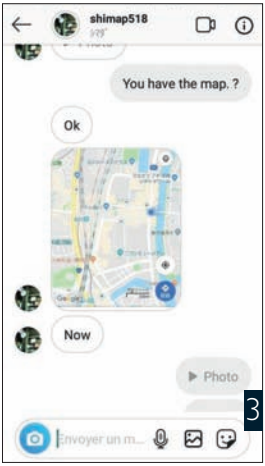
Les messages Instagram traduisent la genèse de ces parcours, de l'idée juqu'à sa concrétisation. En voici quelques exemples, qui sont à relier avec les récits de parcours présentés ensuite, ainsi qu'avec les représentations cartographiques de ces derniers. Il s'agit là de captures d'écran de conversations avec le skateur et filmeur Shôta Shimada, dit «Shimap».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

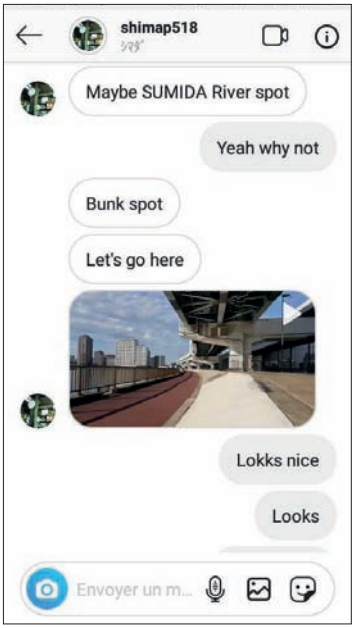
Parcours n°2 : Dimanche 24 Mars 2019





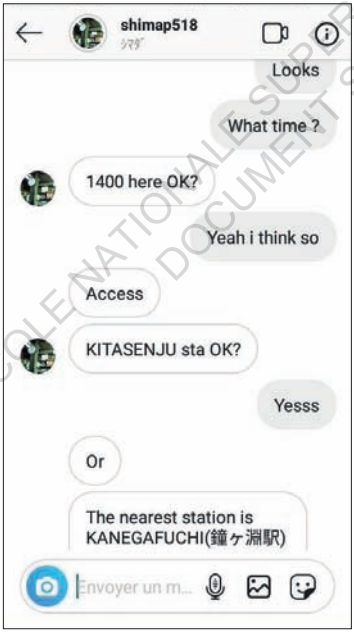


Parcours n°3 : Jeudi 12 Avril 2019

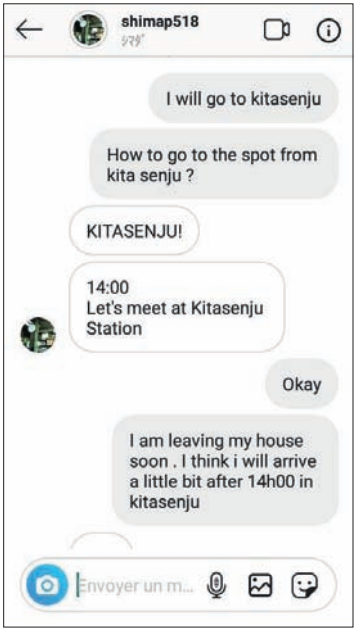


1

3



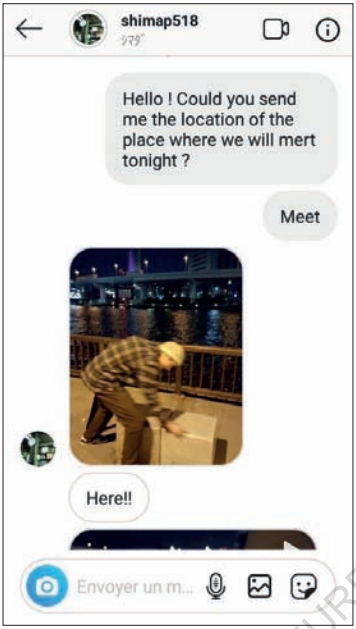
2



4

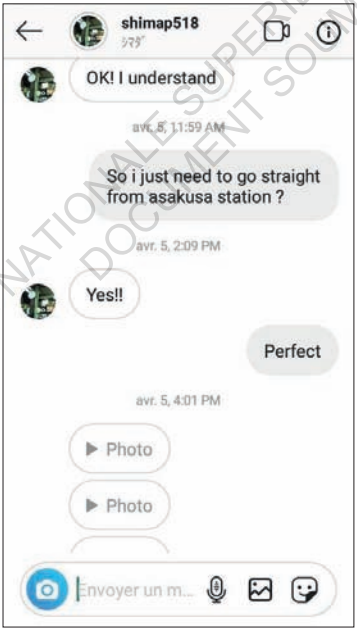
ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n°4 : Vendredi 05 Avril 2019

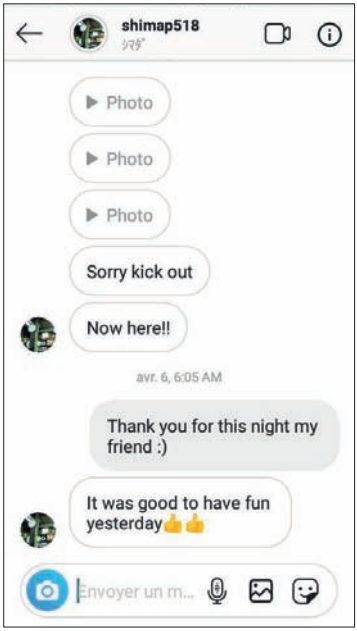


1

3



2



4

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Notes d'errances

Les récits qui suivent sont des notes de voyage, prises au cours des itinéraires en skateboard que j'ai effectués à Tôkyô, de Mars à Mai 2019. Ils sont à mettre en rapport avec leur représentations cartographiques, présentes sur la grande carte qui accompagne ce travail. Ces notes furent prises depuis une position de voyageur étranger, de pratiquant naïf de la ville. Cette mise en relation au monde pourrait peut-être se rapprocher de celle du flâneur du XIXème siècle, codifiée par Walter Benjamin dans son livre «Paris, capitale du XIXe siècle : Le Livre des passages»[1] ? Le flâneur se conçoit généralement comme une personne instruite, versée dans les arts littéraires et les sciences humaines, qui, par ses promenades urbaines, apporte un regard critique sur la ville. Il pratique un «vagabondage analytique», soutenu par de nombreuses connaissances théoriques apprises auparavant, qui lui permettent d'apporter un jugement. Ici, il ne s'agit pas exactement de ma position en tant que skateur à Tôkyô, qui relèverait plutôt de l'action intuitive et sensorielle dans la pratique de la ville. La posture peut peut être se rapprocher de celle d'un moine errant, comme Matsuo Bashô par exemple, l'haïkiste japonais le plus célèbre, qui durant sa vie a sillonné les routes, pour le plaisir de l'errance et de la découverte (tabi 旅). L'objectif est de simplement jouir de ce qui est, sans aucune volonté d'analyse. Un flâneur théorise depuis la matière qu'il extrait de ses observations alors que le skateur/vagabond agit directement sur la ville, à partir des stimuli captés. Ainsi la position oscille entre ces deux notions, tenant plutôt du moine errant lors des parcours en skate à Tôkyô, et se rapprochant plutôt du flâneur dans la théorisation de la pratique, faîte en aval des explorations urbaines.

Les parcours qui suivent décrivent mes errances urbaines, les personnes rencontrées, les tactiques mises en place, les repas partagés… Ils sont une trace de ces temps à Tôkyô, un état des lieux non exhaustif de la pratique du skateboard dans cette ville et la communication de ressentis personnels. Ils sont tout cela à la fois mais ils sont avant tout de merveilleux

1 Benjamin Walter, *Paris, capitale du XIXème siècle*, Paris, Allia, Petite collection, 2015, 64 pages.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n° 1 - A travers les rues désertes *Jeudi 14 mars*

Aujourd'hui, l'objectif est de rejoindre le skatepark récemment construit de Maihama, afin d'y retrouver Anthony et Jeff, deux skateurs californiens rencontrés le mardi précédent, au skatepark de Tamachi. Le trajet est plutôt long car le lieu est situé dans la baie de Tôkyô, à l'est de la ville, tout près de Disneyland. Dans le wagon, un skateur est assis sur une banquette. Il porte un pantalon gris Dickies très large et coupé à sa base, et est également affublé d'un gros sweatshirt gris clair FTC ainsi que d'une casquette. Lorsque le train arrive à la station, il descend également, je décide de le suivre afin de trouver le skatepark. Il se penche contre l'appareil de contrôle de sortie afin d'empêcher les portes de se fermer, n'ayant sans doute pas de ticket. Malheureusement, il pénètre dans un konbini, en sortant de la station. J'attends donc à l'extérieur et essaie de trouver des indications m'indiquant la direction à prendre, en vain. En sortant du magasin, il m'aborde et me demande si je cherche le skatepark, avant de proposer de m'y emmener. Son prénom est Shôta, il revient juste d'un voyage à San Francisco.

Nous arrivons au skatepark qu'il m'aurait été difficile de trouver seul ; il y a beaucoup de monde et même des skateurs américains, Anthony et Jeff sont d'ailleurs présents. Ayant un roulement cassé, j'emprunte des outils aux skateurs locaux et m'attèle à la réparation de mon matériel, qui s'avère plus difficile que prévu. J'en profite pour faire connaissance avec les pratiquants locaux, en échangeant nos contacts par Instagram. Le montage de la planche terminé, je commence à skater, alors que la nuit tombe doucement. Malheureusement, peu après, je me tords la cheville sur une figure, ce qui marque là la fin anticipée de la session. Je suis terriblement frustré et en colère contre moi même. Shôta me propose de l'accompagner pour manger en ville, ce que j'accepte avec plaisir. Durant le trajet nous faisons connaissance : il explique qu'il travaille à mi-temps dans un centre d'appel et qu'il réalise des videos de skate à Tôkyô, notamment dans la région de la baie. Dans les stations de train, il monte sur son skate et slalome entre les voyageurs, ce que en tant qu'étranger, je n'oserai jamais faire. Nous nous rendons à la station de Kanda pour trouver de quoi manger.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Comme je ne consomme pas de viande, nous éprouvons quelques difficultés à trouver un restaurant végétarien mais y parvenons tant bien que mal.
Après un arrêt bref à un konbini pour acheter des bières, nous partons rejoindre ses amis skateurs qui l'attendent à la station d'Ômori. Arrivés là-bas, je rencontre ses amis avec qui le courant passe bien. Ne pouvant pas skater à cause de ma cheville blessée, j'observe la session et les acrobaties des protagonistes qui slaloment entre les passants, les heurtent parfois avant de s'excuser platement. Après s'être produits une heure dans ce petit théâtre urbain sans être dérangés par la police, les skateurs décident d'aller à un plan incliné situé sous un passage couvert non loin de là. Je m'assois et les regarde s'amuser sur le spot durant un certain temps avant qu'un policier n'arrive seul en vélo et nous ordonne de quitter les lieux, avec le sourire cependant. Le policier parti, ils joignent leur mains et prononcent une sorte de «hourra» à la japonaise pour s'encourager à réussir leurs figures rapidement avant de partir. Cela durera environ une demi-heure avant qu'ils n'y parviennent .

Décidant alors de quitter les lieux pour aller dans l'appartement d'un des skateurs situé non loin de là, nous patinons de toutes nos forces (j'essaie de suivre le rythme malgré ma cheville), les rues sont illuminées par de nombreux néons mais elles sont désertes ; c'est un moment magnifique.
Après un court arrêt à un konbini pour acheter des bières, de l'eau et de quoi manger, nous arrivons finalement à la maison de notre compagnon ; l'entrée ressemble à une porte de placard. Il s'agit d'un appartement minuscule dans lequel nous nous entassons, sales et épuisés. Les murs sont recouverts de posters d'héroïnes d'*anime*, de photos de skate et d'une collection de casquettes. Nous discutons en fumant, buvant et en écoutant du reggae et du rap japonais. Après une paire d'heures, le moment est venu de partir si je veux pouvoir prendre le dernier train de minuit et rentrer à l'appartement. Deux skateurs m'accompagnent sur le trajet pour manger à un restaurant de ramen non loin de la station. Je réalise d'ailleurs avec surprise que c'est à cet endroit que j'ai passé ma première nuit à Tôkyô, en 2014. Ils m'invitent à la projection d'une video que Shôta a réalisée, qui aura lieu le 23 de ce mois.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE NANTES
DOCUMENTATION

Parcours n°2 - De collines en vallées *Dimanche 24 mars*

Aujourd'hui, vers 18h, le travail au café achevé, le projet est de rejoindre Shôta qui m'a prévenu par message Instagram qu'il allait skater aux alentours de la station de Shinagawa avec certains de ses amis. Une vingtaine de minutes de train plus tard, me voici sur les lieux. Shôta a envoyé des captures d'écran Google Maps de sa localisation, ainsi que des photos des alentours pour faciliter mon orientation. Malgré cela, je parcours le quartier sans les trouver pendant une vingtaine de minutes. Les salariés étant rentrés chez eux pour la plupart, les grands boulevards sont dépeuplés, de même que les immeubles. Les voitures quand à elles, sont quasiment absentes, il est donc possible de rouler au milieu de la route sans problème.

Finalement, le petit groupe apparait au détour d'une rue, alors qu'ils sont en train de skater des barres de metal et des bancs en marbre situés à l'entrée d'un grand immeuble de bureaux. Je rencontre Katsuya et Kazu. Nous commençons alors à skater tous ensemble, avec prudence pour ma part en raison de ma cheville blessée. A peine 5 minutes plus tard, un agent de sécurité en uniforme bleu surgit en courant et nous invective en japonais. Il faut partir et débuter notre errance dans le quartier, esperant découvrir des spots en nous déplaçant au hasard des rues, les sens en alerte. Nous découvrons une autre esplanade devant l'entrée d'un immeuble ; il y a des marches, des bancs en marbre, un bank. Beaucoup de possibilités créatives s'offrent à nous ici, cependant, des anti-skate sont placés un peu partout, ainsi que plusieurs panneaux signifiants que la pratique du skate est interdite en ces lieux. Peu après notre arrivée, un autre agent de sécurité, attiré par le bruit, arrive en courant et en hurlant. Il s'avère cependant sympathique et discute un temps avec mes compagnons. Nous finissons tout de même par quitter les lieux pour nous engager dans la traversée de la station de train de Shinagawa, slalomant entre les voyageurs pour déboucher de l'autre côté. Traverser les stations est apparemment un type de raccourci très utilisé dans la ville. De l'autre côté, la rivière Meguro se déploie, superbe, bordée de cerisiers dont les fleurs commencent à éclore. Le relief commence à s'intensifier et nous montons des rues à la pente très raide. Nous décidons d'explorer la colline à la recherche de spots que nous ne trouvons pas.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Cependant, les pentes sont formidables, et il est possible de les descendre à toute vitesse. Je profite de la liberté que je ressens de cette exploration et des sensations de la descente. Un konbini apparaît sur notre gauche, nous nous y approvisionons en bières et continuons de rouler au milieu des routes. Peu après, Shôta avise un immeuble en me disant « rest ». Nous pénétrons par l'entrée principale de l'immeuble dans un grand hall, plutôt luxueux, disposant de tables et d'assises très confortables. L'endroit nous accueille environ une heure, alors que nous buvons nos bières, discutant et partageant des références de vidéos de skate. Le contraste avec les salarymen tirés à quatre épingles qui rentrent chez eux en traversant le hall est saisissant.

En sortant, j'allume une cigarette, chose normalement interdite dans l'espace public. Les autres skateurs font de même. La nuit et le contexte immédiat paraissent octroyer ce droit qui nous est refusé en période diurne. Nous grimpons alors sur une plateforme et skatons des bancs de bois, situés dans un espace de pause pour les salariés, mi-intérieur, mi-extérieur. Durant une dizaine de minutes nous pouvons profiter du lieu et filmer. Hélas, un agent très en colère arrive, le visage rouge. Nous descendons les escaliers en courant tandis qu'il engage une poursuite. Arrivés au sol, nous sautons sur nos skate et le distançons rapidement. Non loin de là, une ruelle sombre abrite un quai de déchargement en métal, légèrement incliné. Voilà enfin un endroit où il est aisé de pratiquer sans se faire virer par la sécurité. Une vingtaine de minutes plus tard, notre exploration se poursuit par l'escalade d'une colline recouverte de maisons cossues. Le quartier de Shinagawa est apparemment habité par des classes confortables. Ici, pas de spots mais de belles descentes encore une fois. Arrivés à la station Gotanda, nous cherchons un restaurant pour nous accueillir. Shôta explique aux autres que je ne mange pas de viande, nous essayons donc de trouver un établissement qui propose des plats végétariens.. Nous jetons finalement notre dévolu sur une petite gargotte, située sous les rails du train, qui propose des plats de ramen sans viande. Après le repas, Katsuya et Kazu décident de rentrer chez eux car il est déjà 22h, Shôta me propose de l'accompagner dans un bar reggae du quartier de Shibuya.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une demi-heure plus tard, nous sommes devant le bar, mais malheureusement, celui-ci est fermé. Un arrêt est donc fait dans un Seven-Eleven afin d'acheter des bières avant de skater un spot de ledge célèbre au pied du Tower records, institution de la musique à Tokyo. Nous y restons un certain temps avant de rejoindre la station de Shibuya pour prendre le dernier train et rentrer chez nous, accompagnés des nombreux fêtards éméchés.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n°3 - Au bord de la rivière *Jeudi 4 avril*

Ce jour, une session est prévue à l'est de la ville. Katsuya, Shôta et moi-même avons rendez vous à la station de Kitasenju à 14h. Après 20 min d'attente sans voir aucun de mes amis, je décide de retourner dans les couloirs de la station afin de capter de la wifi. Il est en effet souvent difficile de se retrouver aux stations de train car elles sont très étendues et disposent donc de nombreuses sorties. Je découvre les messages Instagram contenant les photos que Shôta m'a envoyées, indiquant sa position. Ils se trouvent à un niveau supérieur, sur une plateforme haute, faisant office de circulation piétonne, devant la station. Après nous être rejoints, nous nous dirigeons vers le spot de skate des banks de la rivière Sumida. L'endroit est fameux et est souvent présent dans les vidéos de skate, j'ai donc hâte de le découvrir. Après avoir fait une pause à un konbini pour acheter une « morning beer » et de l'eau, nous continuons à pousser au milieu de la route, vers les berges de la Sumida.

Une quinzaine de minutes plus tard, nous y sommes. Des skateurs se trouvent déjà sur le spot et sont en train de filmer. Nous les dépassons et avisons non loin une partie du bank qui est visiblement waxée. C'est là que nous nous arrêtons. Un skateur est déjà présent : Daiki, un ami de Shôta. Après nous être installés, la session commence. La vue sur la rivière est magnifique et le spot roule bien, malgré quelques cracks. Ce n'est pas trop difficile à skater. Daiki s'échauffe avec quelques slides parfaitement exécutés, sur toute la longueur de la partie waxée. Chacun skate tranquillement, l'ambiance est sympathique. A un moment, Shôta prend sa camera et commence à filmer Daiki, qui a des lines et des figures en tête. Il est vraiment très fort. Nous restons là presque deux heures avant d'avancer un peu plus loin et de traverser une route, nous permettant de rejoindre les plans inclinés qui continuent de l'autre côté. Au dessus de nous passe une autoroute. Le spot comporte des banks mais aussi des ledges très glissants. Je me concentre sur une line et demande à Katsuya de me filmer tandis que Daiki et Shôta filment un autre enchaînement non loin. Nos figures sont effectuées alors que le soleil commence à décliner. Je leur montre à quel point ma planche roule mal et Daiki, très généreux, me donne un jeu de huit

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

roulements Bronson « abec » 7, ce qui est vraiment un très beau cadeau.

Nous décidons de partir. La session sur ce spot était particulièrement intéressante, j'ai pu profiter pour la première fois dans la rue d'un confort de pratique égal à celui des skateparks de la ville. Le lieu, isolé des centres d'activité est principalement utilisé par les cyclistes et les piétons qui ne font qu'y passer. Nous pouvons donc rester ici tranquillement sans risquer de déranger et donc de se faire éconduire par une éventuelle sécurité. Je remarque tout au long de notre parcours que de nombreuses personnes vivant dans la rue ont su tirer parti de cette situation urbaine particulière pour construire ici des abris de fortune en toile bleue.

Nous passons tout prêt d'un parc ou de nombreux cerisiers arborent leurs jolies fleurs fraîchement écloses. Nous décidons de nous y restaurer près avoir profité d'un konbini pour nous ravitailler en nourriture et en boissons. Après avoir beaucoup ri et regardé les fleurs, il est temps de repartir pour ce qu'ils appellent le « sketchy park ». Je suis impressionné car ils paraissent parfaitement connaître le dédale de rues que nous traversons à toute vitesse. Arrivés au « sketchy park », nous découvrons avec dépit qu'il est en train de fermer et qu'il est donc impossible d'y skater. Ce petit skatepark pour débutant est composé apparemment de modules déplaçables que l'on peut disposer sur un espace abrité, sous une autoroute aérienne. L'endroit est clôturé de hauts grillages. Nous nous enfonçons ensuite dans les petites rues d'Asakusa afin de retrouver le restaurant Mizuguchi pour y manger un bon repas traditionnel. Etant très fatigué de cette journée, je décide après le souper de prendre le train pour rentrer chez moi.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS RÉSERVÉS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n° 4 - Sous les fleurs des cerisiers *Vendredi 5 avril*

La journée est importante.
Je décide d'abord de me rendre au skateshop R-F, où Katsuya m'a conseillé d'aller la veille. N'en ayant jamais entendu parler, je cherche sa localisation et m'y rends sans difficultés grâce aux captures d'écran Google Maps. Le magasin est situé à 5 minutes de la station Toritsu Daigaku, dans un quartier universitaire. L'environnement est très agréable et tranquille : il y a beaucoup de cerisiers en fleur et très peu de voitures. Je trouve sans problème le magasin dans une petite rue résidentielle déserte et découvre avec surprise qu'il s'agit également d'une papeterie. L'espace intérieur est divisé en deux parties : celle de gauche est consacrée aux travaux manuels et aux fournitures scolaires, tandis que celle de droite vend des équipements de skate. Il s'agit d'une affaire familiale, le père, apparemment très âgé, s'occupe de la papeterie, tandis que deux hommes d'environ trente-cinq et cinquante ans s'occupent de la partie skateshop. Je réalise avec plaisir que les prix sont très raisonnables, et achète une planche *nude*, des chaussures Adidas *Busenitz* ainsi que des nouvelles roues sur lesquelles sont ajoutées les roulements que Daiki m'a offert la veille. Les commerçants, très aimables, posent le grip sur la planche et y fixent trucks et roues, en en profitant d'ailleurs pour refaire les filetages des pas de vis qui étaient très abimés. Je leur parle de Shôta, de Katsuya et de Daiki, qu'ils ont l'air de connaître. Ce dernier est apparemment sponsorisé par le magasin.

Je les paye et repars, fort heureux de mes acquisitions. Le soir, après le travail, vers 22h, je prends le train pour aller à Asakusa, où la rencontre avec les skateurs pour *Hanami* est prévue. Je m'arrête à un Seven-eleven pour acheter un pack de bières (excessivement cher) et explore les environs à la recherche de mes amis, n'ayant aucun moyen de les contacter. Heureusement, en parcourant le Sakura Park, des bruits de skate provenants de l'autre côté de la rivière parviennent à mes oreilles, je remarque les mouvements caractéristiques des skateurs et les rejoint donc en empruntant le pont. Ils sont quinze à vingt, Shôta, Daiki, Katsuya, Keita et Keishiro sont présents. Après m'être introduit aux autres, je leur propose mes bières, qui sont bien accueillies.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Il ont disposés beaucoup de nourriture et de boissons sur des nattes que Shôta a apporté. La session et la soirée battent leur plein. Le spot comprend un objet permettant de faire des *wallie*s et une aire de flat à la texture de pavés très agréable. Je rencontre le skateur pro Hiroki Muraoka, qui me propose de choisir entre plusieurs choses : des chaussures, un jogging, de la wax, des visseries… Tous ces objets proviennent de ses différents sponsors, il a décidé de les distribuer pour célébrer la fête. Je choisis le pantalon et le remercie chaleureusement. Nous skatons beaucoup et nous asseyons de temps en temps pour boire, manger, jouer aux cartes et discuter. Malheureusement, un policier surgit et nous signifie qu'il est interdit de skater, mais qu'il est possible de rester boire et manger. Nous restons donc assis tranquillement pendant un certain temps, durant lequel je propose à chacun d'écrire sur ma planche au moyen d'un Posca. Je rencontre également un skateur d'environ quarante ans, qui a vécu en France et qui parle très bien français. Un groupe de jeunes touristes russes s'arrête et reste un peu avec nous. L'un d'eux est apparemment un ancien skateur, il écrit sur ma planche : « skateboarding is not a crime ». Voilà un certain temps que nous nous tenons tranquilles, la session peut donc reprendre doucement. Tout le monde s'amuse mais le temps passe et il est déjà 2 heures du matin, chacun commence à rentrer chez soi. Nous nous attelons donc à ramasser tous nos déchets et roulons en groupe à travers Asakusa, en direction de la maison de Keita et Shôta qui m'hébergent ce soir. Nous faisons la route à plusieurs, certains en skate, d'autres en vélo.

Au fur et à mesure, la petite troupe se réduit de plus en plus jusqu'à ce que nous ne soyons plus que 3 devant la maison de mes camarades. Nous montons donc et je découvre le magnifique livre de photos « kawa » sur le skate, en relation avec la rivière, et, plus largement, la nature. Il est 4h du matin. Nous discutons un peu mais je m'endors rapidement sur un fûton dans la chambre de Shôta tandis que lui-même et Keita sont partis au *sentô* (les bains publics).

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENTATION ET DROIT D'AUTEUR

Parcours n°5 - Traversée du centre vide *Mercredi 17 avril*

Aujourd'hui, je retrouve Shôta à la sortie sud de gare de Kanda, de laquelle nous partons en skate vers un spot apparemment proche. Après avoir croisé Katsuya sur le chemin, se rendant sur le spot également, nous empruntons des passerelles, puis un ascenseur pour redescendre au niveau du sol. Le spot longe la rivière : il s'agit de blocs de marbre de différentes teintes qui glissent parfaitement. Daiki est déjà là et skate le spot. L'objectif est de le filmer en « street » aujourd'hui. Shôta monte sa nouvelle planche tandis que nous nous échauffons. Cela fait, il skate avec nous tandis que tout à coup, je l'entends crier : *majide* ? (sérieux?!) Il a perdu le contrôle de son skate et celui-ci s'est glissé à toute vitesse dans un interstice de la barrière qui sépare la rivière du spot. Sa planche toute neuve est définitivement perdue dans les flots. Shôta est en rage et décide de rentrer en train chez lui afin d'emprunter la planche de son colocataire. Pendant son absence, 3 jeunes hommes australiens arrivent sur le spot, équipés de skates. Il sont sympathiques et la discussion est rapidement engagée, l'un d'eux est en PVT (Permis Vacances Travail) à Tokyo, pour un an.

Plus tard, Shôta revient avec le skate de Keita et demande si je peux lui prêter ma planche car la sienne n'est pas idéale pour filmer. Je la lui confie donc et utilise à présent celle de Keita. Il est étrange d'utiliser ce skate auquel je ne suis pas habitué. Nous prenons finalement congé des australiens afin de nous consacrer à l'exploration du quartier. Après avoir vagabondé un certain temps, un spot parfait s'offre à nous, Daiki veut essayer dessus quelques tricks. Katsuya se place dans la rue afin d'empêcher les passants de traverser quand Daiki effectue la figure car, manquant de visibilité, il pourrait provoquer des accidents. Katsuya effectue une forme circulaire avec ses bras pour signifier que Daiki peut s'élancer. Lorsque c'est dangereux, il place ses bras en forme de croix. Daiki veut essayer un enchainement de trois figures. Pendant ce temps, j'essaye de trouver l'angle parfait pour une photographie qui mettrait en valeur le skateur et le bâtiment, d'une architecture inhabituelle. Malheureusement, un policier surgit en courant

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

vers nous, probablement alerté par le bruit. Il est plutôt sympathique mais prend tout de même les adresses et les noms des skateurs. Ils lui expliquent que je suis étranger donc il ne m'embête pas trop quand je dis que je n'ai aucun document d'identité sur moi. Cependant, il me signifie qu'il est obligatoire d'en avoir constamment un.

Nous continuons donc nos pérégrinations et sommes maintenant tout proches du Nippon Budokan et de son magnifique parc près duquel quelques spots sont interessants mais pas vraiment praticables de jour car trop exposés. Nous continuons d'explorer les rues et effectuons un downhill durant lequel Katsuya manque d'essuyer une grosse chute. Aucun nouveau spot ne sera trouvé après cela. Nous sommes fatigués et nous arrêtons donc à un konbini pour acheter des snacks. Etant à proximité d'une église je propose que nous allions voir à l'intérieur. C'est très étrange pour moi, il n'y a pas de grand espace vide et ouvert comme nous en avons l'habitude en Europe. Arrivés alors près de la station d'Itabachi, nous nous reposons sur un spot parfait avant de nous faire virer par la sécurité, alors que nous ne skations même pas. C'est alors le moment de se séparer et de rentrer vers nos logements respectifs par le train.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS RESERVES, SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce travail de recherche, d'introspection personnelle et géographique est pour moi fondateur. Il m'a permis, à une période qui signe la fin toute proche des études d'architecture, de comprendre, plus que de ressentir la passion de Tôkyô qui m'habite. J'avais bien sûr quelques idées sur sa substance auparavant, mais l'analyser et tenter de comprendre d'où vient un tel goût pour la capitale du Japon est une démarche utile, à l'échelle de ma vie. A cette période transitionnelle qui approche, il faudra donner une direction. Ce travail va certainement m'y aider.

J'ai découvert, grâce à ces mois de recherche mais aussi à un voyage à la montagne en Novembre dernier, l'importance primordiale qu'a la géographie dans laquelle je vis et me déplace au quotidien. Il a été nécessaire d'effectuer cette introspection pour comprendre l'influence des milieux, de mon enfance à aujourd'hui. Cela m'a fait réaliser à quel point ceux-ci sont signifiants dans mon développement en tant qu'humain, sans aller jusqu'à concevoir un déterminisme absolu. Au cours de ces derniers mois, j'ai passé beaucoup de temps à regarder des cartes, et à en concevoir. Cette activité a d'abord consolidé mon affection pour l'objet en lui-même, tout en me faisant réaliser le lien qu'il opére avec la géographie. Cela parait évident, mais, pour moi, auparavant, cela en était juste la représentation objective, je n'y voyais pas beaucoup plus. A présent, il me semble que, si je vis quelque part, il me faudra aimer la représentation du territoire qui m'entoure dans sa globalité, dans son esthétique de représentation cartographique. Cette esthétique n'est pas liée au graphisme mais bien à la traduction de la réalité par des lignes, des points, des applats... Si la carte ne me convient pas, il me sera difficile d'évoluer au sein de la géographie représentée.

Durant ce récent voyage à la montagne, j'ai réalisé la richesse géographique de cet environnement. Avec mon ami Jonas, nous ouvrions la carte pour y pointer un endroit, plus ou moins au hasard, dans le but de trouver, un chemin, un voyage à effectuer. C'était si facile, chaque point de la carte traduisait un relief, un point de vue, un paysage... Le retour à Nantes a été compliqué. Je me suis senti enfermé, dans une géographie qui, malgré la beauté de l'écologie de la Loire, est loin de me donner l'impression d'infini et la volonté «d'épuiser» le territoire, que je ressens fortement dans les espaces

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

montagneux. Bien sûr, comme l'a mis en avant l'introspection personnelle de ce travail de recherche, l'amour de la montagne était déjà en moi, depuis longtemps. Cependant, le lien n'avait pas été fait avec une affection pour la géographie vue du ciel, et sa représentation. Toutes ces considérations nouvelles me font réaliser que la géographie nantaise n'est déjà plus la mienne. Même si j'y suis toujours heureux, il va falloir en partir bientôt, vers une nouvelle qui me correspondra mieux.

Etant déjà passionné par le skateboard, travailler sur ce sujet pour le mémoire de master ne me préoccupait que peu. Je savais déjà que mon amour pour cette pratique était bien installé, quasiment immuable. Concernant l'objet d'étude japonais, et plus particulièrement tokyoïte, j'ai commencé la recherche avec une certaine appréhension. Je sentais en effet, depuis mon premier voyage au pays du soleil levant en 2014, un interêt croissant, se transformant peu à peu en passion. Cette passion, il était hors de question de la perdre, c'est pourquoi engager une recherche sur ce sujet était prendre un risque. J'étais préoccupé par l'idée que ce travail, très demandant en terme de temps et d'investissement, ne fasse disparaître cet interêt un peu irrationnel. Je ne voulais pas que le sujet m'obsède au point que je ne veuille plus en entendre parler, tout comme j'étais préoccupé par la peur de perdre la fascination naïve et épanouissante que j'avais pour le Japon et Tôkyô, en tentant de comprendre et d'analyser les choses. Heureusement, cela n'a pas été le cas. Au contraire, cette passion et cette fascination n'ont cessées de grandir et de s'affirmer tout au long du travail de recherche, particulièrement depuis mon retour en France et le début de l'ecriture. Le temps passé à Tôkyô cette année m'a fait comprendre que je pouvais y vivre, ce qui n'était pas certain du tout auparavant. En effet, parcourir une ville en tant que visiteur temporaire et s'y installer sont deux concepts très différents. Allais-je pouvoir m'adapter à la culture, à la langue, et à la géographie ? Ces questions m'habitaient avant mon départ. J'ai trouvé dans la capitale japonaise la réponse à celles-ci. Oui. C'est une affirmation sans nuance : je me sens bien à Tôkyô et au Japon, il me semble pouvoir vivre en harmonie avec de tels milieux.

Les nombreux parcours en skateboard effectués ont été une des clefs d'accès à la ville contribuant à fonder une telle relation.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ils m'ont permis de découvrir en profondeur l'espace urbain tokyoïte, la manière dont la ville vibre, dont elle se construit et se détruit, dont elle vit tout simplement. Bien sûr, simplement parcourir la capitale, au hasard des rues et par le biais du skateboard ne suffit pas à comprendre et à s'intégrer dans un tel espace. Cependant, ces situations de mouvement simplement guidées par les sens et la disponibilité aux stimuli urbains amènent une certaine porosité de la personne. J'ai ainsi été envahi d'une foule d'informations, que l'on pourrait appeler des «initiateurs», qui, sources d'interrogations, de surprise, de colère ou d'émerveillement, m'ont amené à vouloir en savoir plus, à vouloir comprendre. Il ne s'agissait cependant pas d'une dynamique constante, il est parfois des initiateurs que je n'ai pas suivis, dont j'ai simplement profité tels qu'ils me parvenaient, sans vouloir aller plus loin. C'est ainsi que mon histoire personnelle, mes géographies et mon parcours s'insufflent dans la pratique de Tôkyô, portant mon attention et mon interêt sur certains sujets plutôt que d'autres. Alors, une pratique individuelle de Tôkyô se contruit, j'y trouve *ma* ville, celle qui m'intéresse et me fascine, à travers mon prisme personnel.

Tout cela est source de beaucoup de nouvelles reflexions. Ce rapport nouveau à Tôkyô, développé par l'expérience, puis par la recherche, me permet d'ouvrir des chemins vers de nouveaux potentiels. Une telle expérience de la désorientation et de l'altérité géographique et culturelle va certainement être fondatrice dans le futur, elle l'est d'ailleurs déjà. Compte tenu de mes considérations sur la géographie nantaise et un départ prochain envisagé, il me semble bien que mes pas m'améneront bientôt de nouveau à Tôkyô. Pour combien de temps ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Légendes

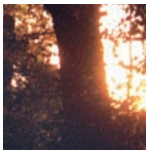
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Toits et ciel gris
Paris
Mars 2018

Fenêtre bretonne
St-Suliac
Automne 2015

Place de la République
Paris
Mars 2018

Chemin des douaniers
Douarnenez
Automne 2015



Lisière ensoleillée
Brocéliande
Automne 2015

Vieux bourg
Dinan
Automne 2015

Chaos rocheux
Huelgoat
Automne 2016

Géographie tricolore
Monts d'Arrées
Automne 2015

Montagnes ennuagées
Lac Bleu
Août 2018

L'Erdre et la ville
Nantes
Janvier 2016

Crêtes pyrenéennes
Août 2018

Ecole d'architecture
Nantes
Printemps 2016

Bruyère littorale
Guissény
Août 2019

Vue d'appartement
Nantes
Printemps 2016

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

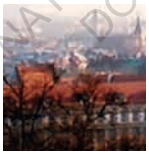
Jonas et Nicholas
Nantes
Janvier 2018

Playa Malvarosa
Valence, Espagne
Septembre 2017

Lac sous le château
Guadalest, Espagne
Septembre 2017

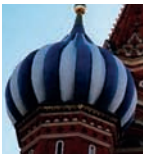
Soleil à travers les nuages
Albufera, Espagne
Printemps 2018

Un lac paisible
Albufera, Espagne
Printemps 2018



Eglises et toits rouges
Prague, République Tchèque
16 Février 2019

Pereulok Stoleshnikov
Moscou, Russie
18 Février 2019



Kitaï-gorod
Moscou, Russie
19 Février 2019

L'immensité
Sibérie, Russie
20-28 Février 2019

Bulbes et cubes
Vladivostok, Russie
28 Février 2019

La porte flottante
Miyajima, Japon
Mai 2019

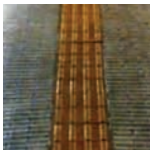
Le pavillon d'or
Kyoto, Japon
Mai 2019

Structures oniriques
Fukuoka, Japon
Mai 2019

Culture-Nature
Yanghwa-ro,Corée du Sud
Juin 2019

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La ville multicolore
Busan, Corée du Sud
Mai 2019



Sous les rails
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Le Typhon approche
Jumunjin, Corée du Sud
Juillet 2019

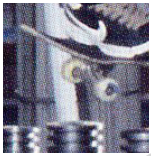
Scène de rue
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Supérette
Jumunjin, Corée du Sud
Juillet 2019

Takadanobaba Station
Tôkyô, Japon
Mars 2019

Le Mt FUji et le château d'Edo vus de Nihombashi
Zen Hokusai litsu hitsu
Trente-six vues du Mt Fuji
1834

Deux visages d'une ville
Tôkyô, Japon
Mars 2019



Backside Ollie
Nakamura Kenji
Tôkyô, Japon

Ollie
Tôkyô, Japon
Mars 2019

Mickey House
Fujimura Kaito
Tôkyô, Japon

Shôtengai
Tôkyô, Japon
Mars 2019

Cerisiers et immeubles
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Berges de la Sumida
Tôkyô, Japon
Avril 2019

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Daiki rate
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Daiki réussit
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Shimizu Keita et Shôta Shimada
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Sous les fleurs des cerisiers
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Crooked Grind raté
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Crooked Grind réussi
Tôkyô, Japon
Avril 2019

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lexique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lexique

Abec : Indice de vitesse du roulement à bille

Anti-skate : Dispositif mis en place afin d'empêcher l'usage du mobilier urbain en tant que support par les pratiquants de sports de glisse

Bank : Plan incliné, pouvant être de matériaux divers

Daimyo : Seigneur féodal, répondant à l'autorité du shogun

Downhill : Action de descendre une pente

Edo : Ancien nom de Tôkyô, durant l'ère du même nom (1603-1868)

Hanami : Action de regarder les fleurs

Ikebana : Art japonais de l'arrangement floral

Konbini : Petite supérette japonaise, ouverte 24h/24h

Ledge : Volume présentant une arête sur laquelle il est possible de faire glisser différentes parties du skateboard

Ligne Yamanote : Ligne circulaire donnant accès aux principaux centres de Tôkyô

Line : Enchaînement de figures à la suite

Nippon Budokan : Grande salle de Tôkyô, dédiée aux arts martiaux et aux concerts

Planche nude : Planche de skate au bois apparent, sans graphisme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Roulement : Partie de la roue composée de petites billes

Salarymen : Homme japonais, salarié d'une grande entreprise

Sécurité : Terme faisant référence aux figures d'autorités qui empêchent notre pratique du skateboard

Sentô : Etablissement de bains publics

Session : Intervalle de temps durant lequel les skateurs pratiquent

Shape : Forme de la planche de skate

Slider : Action de faire glisser une ou plusieurs parties en bois du skateboard

Spot : Lieu offrant des formes intéressantes pour la pratique du skateboard

Street : Type de skate qui se pratique dans l'espace public, hors des skateparks

Trick : Figure de skateboard

Trucks : Essieux permettant de relier la planche à ses roues

Videopart : Compilation des meilleurs figures d'un skateur, généralement accompagnée d'une musique

Wallie/wallride : Action de sauter en utilisant un mur, ou de rouler sur ce dernier

Waxer : Action d'étaler de la wax (une matière s'apparentant à de la cire) sur un élément afin de le rendre glissant

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lexique

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

Livres et articles

Barthes Roland, *L'empire des signes*, Paris, Seuil, Sciences humaines, Divers, Essais, 2007 (publication originale en 1970), 176 pages

Bashô Matsuo, *Haru no hi* (jour de printemps), 1686

Bassani Giorgio, *Le jardin des Finzi-Contini*, Gallimard, 1964

Benjamin Walter, *Paris, capitale du XIXème siècle*, Paris, Allia, Petite collection, 2015, 64 pages

Berque Augustin, *Du geste à la cité, Formes urbaines et lien social au Japon,* Gallimard, Paris, 1993, 264 pages

Berque Augustin, Tokyo : Une société devant ses rivières, *Revue de géographie de Lyon*, Vol. n° 65, n°4, 1990, p.255 à 260

Berque Augustin, *Vivre l'espace au Japon,* Presses universitaires de France, Espace et liberté, 1982, 222 pages

Candace West, Don H. Zimmerman, Traduction de l'anglais (américain) par Fabienne Malbois, Faire le genre, *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 28, Numéro 3, 2009, Pages 34-61

Claudel Paul, *correspondance diplomatique Tokyo 1921-1927*, Correspondance diplomatique du 20 septembre 1923, Paris, Gallimard, Les cahiers de la NRF, 1995, 432 pages

Guilbert Xavier, *Mangapolis : la ville japonaise dans le manga*, Le Lézard noir, 2012, 144 pages

De Graaf Rutger, Hooimeijer Fransje, *Urban water in Japan*, Crc press, 2008, 242 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ferrier Michaël, *Tokyo, petits portraits de l'aube*, Paris, Arléa, Arléa poche, 2010, 116 pages.

Ferrier Michaël, *Fukushima, récit d'un désastre*, Paris, Folio, 2013, 320 pages

Forest Philippe, *La Beauté du contresens*, Nantes, Editions Cécile Defaut, 2012, 320 pages

Hadamkitzy Wolfgang, Durmous Pierre, Michizuki Violaine, *Manuel et lexique des 2141 caractères officiels de l'écriture japonaise, suivi de caractères composés formant un vocabulaire de base de plus de 12 000 mots, 7ème édition revue et corrigée*, Librairie Maisonneuve, 2017, 424 pages

Hearn Lafcadio, *Le Japon*, Paris, Mercure de France, Mille Pages, 1993, 976 pages

Howard Becker, Lieux et places du Jazz, *Sociologies et sociétés*, Volume 34, Issue 2, p. 111-120

Katô Shuichi, *L'hybridité de la culture japonaise,* Tôkyô, Kodansha, 1956

Kitayama Koh, Tsukamoto Yoshiharu, Nishizawa Ryue, *Tokyo metabolizing*, Tokyo, Toto, 2010, 144 pages

Kiyoshi Inoshita, *Kôen to rumpen* (Les jardins et les clochards), 1932, Pages 68-71

Languillon-Aussel Raphaël, Le «skyline» de Tôkyô, entre constructions opportunistes et ordre caché, *Métro politiques,* Essais, 23/09/2015
Oguma Eiji, *Les origines du mythe de la nation homogène*, Tôkyô, Shinyôsha, 1995

Lao-Tseu, cité par Okakura «Tenshin» Kakuzo, *Le livre du thé*, Dijon, Rivages Poche, Petite bibliothèque, 2004, publication originale en 1906, 101 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'hénoret André, *Le clou qui dépasse : Récit du Japon d'en bas*, Paris, La découverte, 1997, 196 pages

Pigeot Jacqueline,*Michiyuki-bun, poétique de l'itinéraire dans la litterature du Japon ancien*, Paris, Collège de France-IHEJ, Bibliothèque de l'institut, 1982, 412 pages

Lussault Michel, *L'Homme spatial, la construction sociale de l'espace humain,* Paris, Seuil, 2007, 400 pages

Mizuko Ito, Daisuke Okabe, Réseaux intimes : contextualiser la relation des jeunes japonais à la messagerie mobile, *Réseaux*, N°5, 2005, Pages 15 à 43

Pons Philippe, *D'Edo à Tôkyô*, Paris, Gallimard, Mémoires et modernités, 1988

Sei Shônagon, *Notes de chevet*, Paris, Gallimard, Connaissance de l'orient, 1966, écrit au XIème siècle, 378 pages

Shohei Manabe, Ushijima l'usurier de l'ombre, France, Kana, Seinen, 2004-2019, Vol. 1 à 46

Shûichi Yoshida, *Park life*, Paris, Philippe Picquier poche, 2010, 128 pages

Smith Henry D., cité par Julien Glauser dans Tokyo-skate, Tokyo as an idea : an exploration of japanese urban thought until 1945, *Journal of japanese studies*, Seattle, Vol. 4(1), Pages 45-80

Steve Allen et Jack Kerouac, *Charlie Parker*, Poetry for the Beat Generation, 1959

Tames Richard, *Japon : Voyages dans l'histoire*, National geographic, Voyages dans l'histoire, 2012, 300 pages

Tanaka S., *Nihon no kôen (les jardins japonais)*, Tokyo, ed. Kashimashuppankai, 1974

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Tardits Manuel, *Tôkyô, portraits et fictions*, Le Gac presse, Blou, 2011, 320 pages

Vuille Marilène, Malbois Fabienne, Roux Patricia, Messant Françoise, Pannatier Gaël, Comprendre le genre pour mieux le défaire, *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 28, Numéro 3, 2009, Pages 4-15

Wako kenji, Sekiguchi Ryoko, Les SDF dans les jardins publics considérés comme espaces libres. Approche socio-historique de la vie quotidienne dans les parcs, *Les Annales de la recherche urbaine*, N°94, 2003. L'accueil dans la ville. pp. 139-146

Yabe Tsunehiko, Skateboarding places at public parks in Tokyo : a study on the Skateboarding Place, part 1, *Journal of architecture, planning and environmental engineering*, volume 74, janvier 2009, p.185-192

Yoshikawa Eiji, *La pierre et le sabre*, J'ai lu, 2000 (publication originale en 1935), 857 pages

Yoshikawa Eiji, *La parfaite lumière,* J'ai lu, 2000 (publication originale en 1935), 704 pages

Articles en ligne

Debord Guy, «Théorie de la Dérive», La revue des ressources, 2017,*Les lèvres nues* n°9, Décembre 1956 et *Internationale situationniste* n°2, Décembre 1958 https://www.larevuedesressources.org/theorie-de-la-derive,038.html

Duquesne Pierre, A Tokyo, l'interminable lutte des sans-abri du parc Nike, *l'Humanité*, Monde, 07/10/2014
https://www.humanite.fr/tokyo-linterminable-lutte-des-sans-abri-du-parc-nike-553819

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Katayama Lisa, citée dans l'article : Nike remplace les SDF par des skateurs, *Les observateurs*, Sans-Abris, Japon, 17/09/2008
https://observers.france24.com/fr/20080917-nike-remplace-sdf-skateurs-miyashita-japon-tokyo

Malovic Dorian, Au Japon, l'homme travaille et la femme s'occupe des enfants, *La croix*, 05/08/2018
https://www.la-croix.com/Journal/Au-Japon-lhomme-travaille-femme-soccupe-enfants-2018-08 -06-1100960025

Mihindou Maya, Virée dans le Tokyo libertaire, *Ballast*, 25 octobre 2017
https://www.revue-ballast.fr/viree-tokyo-libertaire/

Oudin Géraldine, Le peuple du train, *Eclectiques, la lettre de Freelance France Japon*, N°1, pages 54-59
https://issuu.com/freelance-france-japon/docs/eclectique-freelance-france-japon/40

Penn Michael, Battle over Shibuya park heats up as Tokyo Olympics loom, *The Japan Times*, Issues, The foreign element, 01/04/2015
https://www.japantimes.co.jp/community/2015/04/01/issues/battle-shibuya-park-heats-tokyo-olympics-loom/#.Xd6LJ5NKib9

Wajeman Lise, Habiter en oiseau : nouveaux territoires, nouveaux récits, France, *Médiapart*, France, 02/12/2019
https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/021219/habiter-en-oiseau-nouveaux-territoires-nouveaux-recits?utm_source=article_offert&utm_medium=email&utm_campaign=TRANSAC&utm_content=&utm_term=&xtor=EPR-1013-%5Barticle-offert%5D&M_BT=1817963141743

Y.Y., Exclusion : les SDF aux abonnés absents, *Zoom Japon*, Pauvres d'eux, N°73, 06/09/2017
http://zoomjapon.info/2017/09/doss/pauvres-deux/exclusion-les-sdf-aux-abonnes-absents/2/

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Eléments vidéographiques

OurPlanetTV, *#01 Miyashita Nike Park* - Tokyo/Shibuya, 19 avril 2010
https://www.youtube.com/watch?v=TftKq4OX4Y8&list=PLNKZr1469a-DreZOIWEf1llDf1P3wQxe9&index=11&t=0s

Carassus Sylvain, *Tokyo Blue*, France, Les films du tambour de soie, 2014, 72 minutes

Guélat Romain, *Japon : trains de vie*, Suisse, RTS, 2019, 52 minutes
https://www.youtube.com/watch?v=LTZBbMOrLKE

Faure Damien, *Espaces intercalaires*, France Ô, aaa production, 2015, 56 minutes

Torsten frank, *Abnormal communication : episode 1*, Etats-Unis, Thrasher magazine, 2019, 8 minutes
https://www.youtube.com/watch?v=okj6a1Z2nLY

Roberts Chris, Bagley Roger, *Tommy Guerrero : The Nine club with Chris Roberts - episode 97*, Etats-Unis, 2018, 2 h 14 minutes
https://www.youtube.com/watch?v=VM6Cc_hCual

Julien Olivier, *Tokyo phoenix : cataclysmes et renaissance*, France, Arte, 2016, 90 minutes
https://www.youtube.com/watch?v=NCyNdsI0GIY

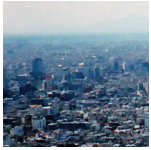
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

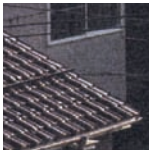
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



La ville pare-feu
Tôkyô, Japon
Mars 2019



Kawara
ph : Ishikawa

2017

Fuji-san
Fujiyoshida
Mai 2019

Kanda gawa
Takadanobaba
Avril 2019

Yorukawa
Tokyo
ph : Sekikawa
2017

Deshi
No comply flip
ph : Sekikawa
2017

Gare quelconque
Tôkyô
Avril 2019

Yunbo
Ishikawa
ph : sekikawa
2018

Shingo Ogura
Pole jam
ph : arakawa
2016

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La rue japonaise
Dessin au stylo et collage

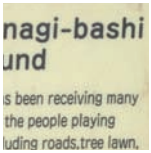
Nihonbashi
Frank Gualtieri
2007

Jam session
Valence, Espagne
Octobre 2017

Sky Brown
Mediawize
2019

Tôkyô 9h du matin
Nobumasa Takahashi
«Japanese graffiti»
2011

Cool runnings



Panneau de l'entrée du skatepark
Tamachi, Tôkyô, Japon
Mars 2019

Mono
Tachikawa
2011

Vers le skatepark 1
Tamachi, Tôkyô, Japon
Mars 2019

DJ Motive
ph : Sekikawa
2017

Vers le skatepark 2
Tamachi, Tôkyô, Japon
Mars 2019

Pockets parks
Takadanobaba, Tôkyô, Japon
Mai 2019

Le centre vide
Kyodo News
2019

The genesis of an urban village
Tsukamoto Yoshiharu
2010

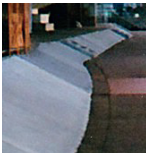
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ollie
Tôkyô, Japon
Mars 2019

Crooked Grind raté
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Shôtengai
Tôkyô, Japon
Mars 2019

Crooked Grind réussi
Tôkyô, Japon
Avril 2019



Berges de la Sumida
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Wallride et Skytree
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Daiki rate
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Spot de skate
Tôkyô, Japon
Mars 2019

Daiki réussit
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Traces de wallrides
Tôkyô, Japon
Mars 2019

Shimizu Keita et Shôta Shimada
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Plaies
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Sous les fleurs des cerisiers
Tôkyô, Japon
Avril 2019

Kameya
Dessin au stylo

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Légendes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

est une ville organisée selon un plan d'origine chinoise, ce qui rend ce phénomène moins présent. Tôkyô, elle, est faîte de ruelles, d'espaces cachés, de recoins.

«De la compléxité du parcours naît la profondeur de l'espace»
(Berque, 1982)

Cette conception de l'urbain a plusieurs origines. La première est militaire. En effet, le Japon féodal ne se préoccupait pas de construire des fortifications massives autour de ses villes et châteaux, préférant à cela une organisation de la ville faîte de ruelles, de détours et de cul-de-sacs. Cela provoquait une herméticité des villes tout aussi efficace à repousser et à désorienter les éventuels envahisseurs que la construction de murailles Par ailleurs, l'origine est également culturelle et liée à une perception de l'espace spécifique au Japon. Les décrochements, les asymétries et les décalages sont des générateurs de mouvement, ils initient un cheminement, une progression initiatique et kinésthésique, qui apporte un certain plaisir et ravissement pour la personne qui parcoure un tel espace. On retrouve cette conception a différents niveaux de la société, notamment dans les *ryokan*, ces auberges traditionnelles qui développent une sensation d'espace en multipliant les détours et les couloirs, là ou une auberge occidentale se base sur la symétrie et la progression horizontale.

Une telle conception spatiale se ressent lorsque l'on progresse à travers les ruelles tortueuses des quartiers résidentiels, lorque l'on s'enfonce de plus en plus dans l'intervalle labyrinthique des villages tokyoïtes, enchassés entre les grandes avenues, recueils de la spatialité japonaise la plus profonde.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En effet, «la domiciliation n'est soutenue par aucune abstraction ; hors le cadastre, elle n'est que pure contingence : bien plus factuelle que légale, elle cesse d'affirmer la conjonction d'une identité et d'une propriété.» (Barthes, 1970)

Observons ici l'écriture de mon adresse tokyoïte :

Casa KS 102, 4-34-14, Takadanobaba, Shinjuku-ku, Tokyo

L'appartement est donc le numéro 102, dans un immeuble du nom de Casa.
4 correspond au numéro de la section du quartier (Takadanobaba)
34 correspond au numéro de bloc (Banchô)
14 correspond au numéro du bâtiment (par ordre de construction)
Shinjuku-ku est le nom de l'arrondissement
Tokyo, le nom de la ville

On remarque donc que si l'on veut trouver un bâtiment, il faut être au fait d'informations topologiques mais également chronologiques. Cela montre que «cette ville ne peut être connue que par une activité de type ethnographique : il faut s'y orienter, non par le livre, l'adresse, mais par la marche, la vue, l'habitude, l'expérience ; toute découverte y est intense et fragile, elle ne pourra être retrouvée que par le souvenir de la trace qu'elle a laissée en nous : visiter un lieu pour la première fois, c'est de la sorte commencer à l'écrire : l'adresse n'étant pas écrite, il faut bien qu'elle fonde elle même sa propre écriture.» (Barthes, 1970)

Ainsi, le déplacement et l'orientation dans les rues de la capitale induit une importance toute particulière à l'expérience du parcours et du cheminement dans la découverte et l'appréhension première d'un lieu. Ces mêmes parcours sont indissociables de la notion de profondeur : *oku*. Ce terme se définit par un lieu situé profondément à l'intérieur des choses, loin de leur aspect externe (*kuchi : l'orée*), c'est l'arcane, le fond du coeur, ce qui est secret et difficile à connaitre. Les déplacements tokyoïtes sont explicitement liés à cette notion de cheminement et de profondeur. Ce n'est pas exclusif à toutes les villes japonaises, Kyoto par exemple,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

tend à disparaître de nos villes européennes où les cyclistes sont cantonnés dans l'espace restreint des pistes cyclables.

Le skate

Le skateboard tient à la fois de la marche et du vélo. Physiquement d'abord, la pratique implique une alternance entre l'action de rouler et celle de marcher. En effet, les roues du skate ne sont que peu tolérantes en terme de granulométrie du sol, ce qui implique souvent d'être freiné par celui-ci et donc de devoir marcher avec le skateboard à la main. Ainsi, le skate se situe dans cet entre-deux pratiques. Il est important de noter que le passage d'une situation de mouvement glissant à la marche peut s'effectuer très rapidement, ce qui implique une capacité de réaction et de changement de déplacement plus rapide que celle d'un cycliste. Cela donne la capacité au skateur, si il voit un espacement relatif dans une foule, de s'y glisser en roulant, pour quelques mètres seulement et le plaisir de la sensation procurée, avant de reprendre sa marche. La ville est ainsi parcourue en «tension», toujours dans des alternances entre les deux modes de déplacements que sont la glisse et la marche, dans des manières d'usage plus changeantes, ce qui induit des parcours saccadés, en dents de scie, là où la marche et le vélo sont plus fluides et uniformes dans leurs mouvements.

Pratique du mouvement en profondeur

A Tôkyô, on ne s'oriente pas au moyen d'un plan, on s'oriente par l'expérience. La ville est d'ailleurs conçue ainsi, les lieux sont construits en fonction des attributs topologiques immédiats ou des attributs paysagers, proches ou lointains. Par exemple, le Mont Fuji, situé à plus de 100 km de Tôkyô, a donné son nom à des lieux de la capitale desquels il est possible d'aperçevoir la montagne sacrée. On trouve son chemin dans la ville grâce à des points de repères, comme les parcs, les gares ou les grands magasins. Souvent, les habitants indiquent la manière de se rendre à un endroit par des petits plans, esquissés à la va-vite sur un bout de papier. Il est en effet inutile de disposer de l'adresse d'un lieu, étant donné que cette adresse ne se retrouve pas dans l'espace.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

26-Déplacement

Se mouvoir dans l'espace tokyoïte est une expérience sensorielle avant tout, centrée sur les stimuli du milieu, et sur la progression vers une certaine profondeur conceptuelle et spatiale : *oku*

Ecologies des transports physiques à Tôkyô

La marche

La marche est très pratiquée à Tôkyô, elle se déploie dans un espace régit par certains codes et marqué par des attributs physiques spécifiques. Il s'agit évidemment du type de déplacement le plus courant, on marche pour aller faire ses courses, pour rejoindre la station de train et la parcourir, on marche constamment, traversant différents milieux. Dans cette transition, l'espace physique change, modifiant les règles. On passe d'une marche totalement libre, dans une rue sans trottoirs, comme dans un village, à une pratique de l'artère, de la foule, sur des trottoirs séparés des automobiles, dans une pratique dirigée par des sens de déplacement précis. Physiquement, cette transition est ressentie par un changement de matérialité du sol, passant du bitume simple à des pavés striés, par une augmentation des dispositifs de signalisation pour aveugles, par une concentration et un resserrement de l'espace dans un intervalle spatial spécifique. Ainsi, la marche se concentre au fur et à mesure de la progression, de l'espace de la maison vers celui des centres.

Le vélo

A Tôkyô et au Japon en général, la bicyclette tient une place importante. On l'aperçoit partout et souvent, à toutes les échelles de la ville. Il n'est pas rare de voir des centaines de vélos alignés au sein d'espaces de stationnements immenses, dans des bâtiments ou à l'air libre. Cependant, la pratique du vélo reste encore assez sauvage dans la ville. Les cyclistes, n'ayant pas vraiment d'espace réservé, roulent sur la route comme sur les trottoirs, allant là où bon leur semble. Cette pratique est certes source d'accidents légers mais elle montre également un usage libre et transgressif de la ville qui

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU LEGAL DU AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR

25-Collage

Devant moi
Un panneau publicitaire
Des pots de fleurs
Un couple de petits vieux en Yukata
Une vieille boutique
De poterie
Sous les rails
Beaucoup de climatiseurs
Ronflants
Un skateur passe
Un homme en costume

Se décale

Un distributeur de boissons
Devant une vieille maison en bois
Derrière elle

Un immeuble dix fois plus grand
De verre
Et de béton
Entre eux, un peu d'air
Qui sépare
Et réunit

Un train surgit
La terre tremble
Et les fenêtres aussi
Derrière elle des visages
Et des baguettes
Soupe
Riz
Légumes
Tout en même temps

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

24-Chantier

Tôkyô est la ville-métamorphose par excellence. Telle le phénix, elle a déjà resurgi de ses cendres par deux fois. Les tokyoïtes construisent et déconstruisent vite, très vite. La ville est impermanente et un coup d'oeil ailleurs suffit à ne plus reconnaître les lieux. Une maison vit 26 ans à Tôkyô. Un commerce dure de 6 mois à 5 ans. La ville s'auto-alimente dans un renouvellement constant. Un bâtiment s'écroule, il est immédiatement remplacé. Tout cela n'est possible que grâce aux ouvriers qui travaillent à des heures tardives, dans des conditions difficiles, pour pavenir à ce résultat. J'ai de nombreux souvenirs de retours à mon appartement aux alentours de minuit, durant lesquels je voyais nombre de groupes d'ouvriers, s'affairant à la construction d'un bâtiment ou à l'amélioration d'une route. Au Japon, la condition sociale de l'ouvrier est loin d'être idyllique. Les syndicats ne sont que peu dynamiques et l'ouvrier doit toujours s'incliner devant les volontés de l'entreprise «paternaliste».

«L'Homme n'est pas fait pour le travail, le travail n'est pas le tout de l'Homme. Il y a la vie en société, la vie en famille, le droit à la vie culturelle et le droit aux loisirs. Un juste équilibre est sans cesse à poursuivre. Or cette idée est quasi inconnue au Japon où le travail semble être reconnu par tous comme la valeur suprême.»[1]

Dialogue entre André L'hénoret et son camarade de chantier Inari :

«-C'est trahir les copains que de se reposer et les laisser seuls faire des heures supplémentaires.
-Pas du tout, seuls en font ceux qui le veulent
-Mais alors, toi, tu ne penses donc jamais à la boîte ?
-Si, mais j'y pense comme un travailleur normal, huit heures consciencieusement accomplies me suffisent amplement.
-Ca alors, tu es vraiment un Européééen et tu ne comprendras jamais les japonais !» (L'hénoret, 1997)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 L'hénoret André, *Le clou qui dépasse : Récit du Japon d'en bas*, Paris, La découverte, 1997, 196 pages

Ces lieux si particuliers fonctionnent, selon Manuel Tardits, comme des «initiateurs urbains», qui se déploient depuis la gare dans les alentours. On trouve là une interpénétration et une porosité entre la gare et les fonctions commerciales du *sakariba*. Les gares accomplissent leur fonction première autant que celle d'être un centre commercial et de diriger les voyageurs vers les urbanités mercantiles des alentours. La gare sétend en d'inombrables galeries vers différents lieux du quartier, les sorties étant identifiées par le grand magasin auxquelles elles-mènent. Parfois, ces mêmes grandes entreprises paient une fortune tous les ans pour que la sortie porte le nom de leur enseigne. Tout ceci peut se concevoir comme une immense amibe commerciale, un collage fait de plusieurs éléments distincts, assemblés sans hierarchie, dans le but de rendre difficile le parcours du voyageur qui veut simplement utiliser le train comme un moyen de déplacement. Ici encore, les concepts et les destinations s'interpénètrent et les limites sont floutées

Lorsque l'on pratique Tôkyô, on oscille constamment, on passe d'un centre à un autre, d'échelle similaire ou différente. L'usage généralisé du train occulte la ville vécue dans l'intervalle des *sakariba*, au sein des *villages* de Tôkyô (cf billet n°17-Villages fortifiés). Géraldine Oudin déclare à ce propos : «J'ai vite réalisé que je ne connaissais la ville que dans ses grandes lignes, au sens propre comme au figuré. Comme la plupart des habitants de la mégalopole, je dépendais du train et du métro et n'avais pas la moindre idée de la façon dont ces lieux s'articulaient entre eux dans la réalité. Ma perception de l'espace reposait presque uniquement sur la carte des transports en commun, qui est loin de refléter la réalité géographique. Le quartier où je résidais et les lieux que je fréquentais existaient pour moi comme autant d'îlots émergeant ça et là dans un océan aux eaux opaques.»[1] C'est donc cet interstice qu'il est particulièrement intéressant de parcourir à Tôkyô, encore plus en skateboard. On y trouve une ambiance particulière, une liberté conférée par l'entre-deux et le silence. La ville vécue.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Oudin Géraldine, Le peuple du train, *Eclectiques, la lettre de Freelance France Japon*, N°1, pages 54-59

23-Sakariba

Les *Sakariba*, ou lieux prospères sont les véritables centres de Tôkyô. Dans ces endroits s'exprime ce qui pourrait ressembler le plus à l'animation et aux échanges d'une place publique européenne, sans en avoir la forme spécifique. Ces échanges sont centrés autour de la consommation de services et polarisent la vie urbaine. Généralement situées autour des gares, ces zones se sont développées à partir de la reconstruction de Tôkyô, faisant suite à la catastrophe du tremblement de terre de 1923. Ils incarnent l'acceptation par les tokyoïtes de la «vie moderne», ou *moden raifu*, symbolisée par les nouveaux modes d'agir et de penser en ville venus de l'occident. Cette nouvelle société donne aux loisirs une place importante. Ceux-ci se concentrent alors autour des zones de confluences que sont les gares récemment construites parsemant l'urbanité tokyoïte.

«En plus des bars et restaurants, des distractions d'un nouvel ordre, tels que les salles de bal, les cinémas, les grands magasins ou *depâto*... Ces nouveaux lieux d'amusement, avec leurs enseignes lumineuses, donnent à voir dès la fin des années 1920 la ville comme l'endroit où se vit cette nouvelle «vie ordinaire».[1]

Après 1945 et une seconde destruction de la ville, le pouvoir attractif des *sakariba* se concentre une nouvelle fois autour des gares, s'étendant à travers les réseaux ferroviaires et formant des bulles d'activités ajoutant encore à la difficulté de lecture de la ville. Avant d'aller plus loin, il convient de préciser que les *sakariba* ne se réfèrent pas exclusivement aux environs des gares, mais peuvent également désigner des lieux qui s'animent temporairement, tels que les temples qui accueillent les marchés ou les puces qui ont lieux une fois par semaine, comme celles de Shinagawa, qui, tous les dimanches accueillent les tokyoïtes désireux de faire de bonnes affaires en dégustant les plats traditionnels de la gargotte du coin. Ces situations restent néanmoins des exceptions et les *sakariba* majoritairement concentrés autour des gares du réseau ferroviaire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Smith Henry D., cité par Julien Glauser dans Tokyo-skate, Tokyso as an idea : an exploration of japanese urban thought until 1945, *Journal of japanese studies*, Seattle, Vol. 4(1), Pages 45-80

ECOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES DU NORD

Ce *troisième espace* ou *Daisan Kukan* est en quelque sorte un espace en mouvement, situé entre le lieu d'activité professionnelle, et l'habitat. Il s'agit de l'espace des transports par définition, dans lequel s'accomplissent des activités spécifiques, telles que la lecture, le jeu ou la communication avec le téléphone portable, le sommeil... C'est encore une fois un espace où le privé et le public s'entrelacent subtilement. L'appartition de cette notion particulière aux transports et plus spécifiquement au train trouve sa source dans les années 70, alors que la machine économique japonaise est bien lancée, la spéculation immobilière s'approprie de plus en plus d'espaces du centre-ville pour en faire des bureaux. En conséquence, le prix de la terre augmente, forçant les habitants à un exode massif vers les périphéries. Les déplacements pendulaires s'étendent dans le temps, permettant l'apparition et l'appropriation par les usagers de ce *Daisan kukan*. Un autre résultat de ce phénomène est la production d'une nouvelle ville, fortement ségrégée et genrée. En effet, le modèle familial, à cette époque centré sur la famille nucléaire, le travail pour le père, et l'entretien du foyer pour la mère, provoque une séparation forte entre les genres dans l'espace urbain tokyoïte. Les femmes occupent la maison, les banlieues et les espaces périphériques, tandis que les hommes occupent la journée les bureaux du centre-ville, et les bars des *sakariba* en début de soirée, avant de rentrer chez eux par le train.

Aujourd'hui, la situation a évoluée mais il est indéniable que ce genre de déplacements pendulaires est encore extrêmement fréquent, les prix de l'immobilier en ville étant particulièrement élevés. Le transport ferroviaire est donc encore parfaitement en cohérence avec le Tôkyô de 2020. Il va d'ailleurs devoir l'être encore plus, avec l'énorme afflux de visiteurs attendu pour les Jeux Olympiques. Une transformation de la ville va probablement s'opérer pendant cette période. En effet, les entreprises encourageant massivement leurs employés à pratiquer le télétravail pour désengorger les transports. Le mode d'utilisation de ceux-ci va donc être bouleversé, par un changement des habitudes, des horaires d'affluences ... Le troisième espace va disparaître un temps et les trains vont vivre différemment.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Même si je ne l'utilisais pas tous les jours mon rapport avec les rails était quotidien : en me rendant au travail, mon itinéraire longeait sur quelques centaines de mètres la ligne Yamanote. Je suis alors devenu familier avec le claquement spécifique du train sur les rails, autant qu'avec les annonces en japonais retentissant sur les quais. Le train à Tôkyô, c'est un monde fourmillant mais quasiment silencieux, chaque personne étant murée dans sa petite bulle. Personne ne parle dans le train, sinon quelques étrangers mal renseignés.

Chaque session avec mes camarades débutait obligatoirement par un trajet en train, à travers l'immensité urbaine, sous ou sur le sol. La session s'achevait par un trajet retour vers mon quartier de Takadanobaba. Ces moments étaient privilégiés et vécus comme agréables. Un temps où il m'était donné de lire en paix, sans influence extérieure. Un souvenir marquant me plait beaucoup : l'ouverture de mon exemplaire des «histoires extraordinaires» d'Edgar Poe, qui, dû à son ancienneté, dégageait une délicieuse odeur dans mon périmètre proche. J'aimais beaucoup observer les réactions des autres passagers qui, levant le nez de leur écran, cherchaient des yeux l'origine de l'exhalaison. Alors nos yeux se trouvaient et l'échange se concluait par un sourire bienveillant. Ce genre de petits évènements participent à la vie sociale du train, si typique et poétique à Tôkyô.

Un phénomène moins plaisant est celui du *Gaijin seat.* Ce terme bilingue signifie littéralement le *siège de l'étranger* et désigne un espace vide à côté d'une personne non japonaise, dans un wagon bondé, à l'heure de pointe. Ce genre de situation m'est déjà arrivé un certain nombre de fois, de même qu'à nombre d'autres étrangers. Certaines personnes interprètent cela comme du racisme, mais, même si cela peut être le cas, il s'agit plutôt à mon sens de timidité ou d'une peur de l'inconnu. Apparemment, beaucoup de citoyens japonais, maitrisant mal l'anglais, veulent se prémunir d'une situation embarassante au cours de laquelle un étranger leur poserait une question dans cette langue, qui les verrait dans l'incapacité de répondre. Ce phénomène reste tout de même très minoritaire.
Toutes ces interactions ont lieu dans l'espace du train, qui est très particulier dans la conception japonaise : il s'agit du *troisième espace.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

22-Trains

«Kiteki issei, Shinbashi o haya waga kisha wa hanaretari»

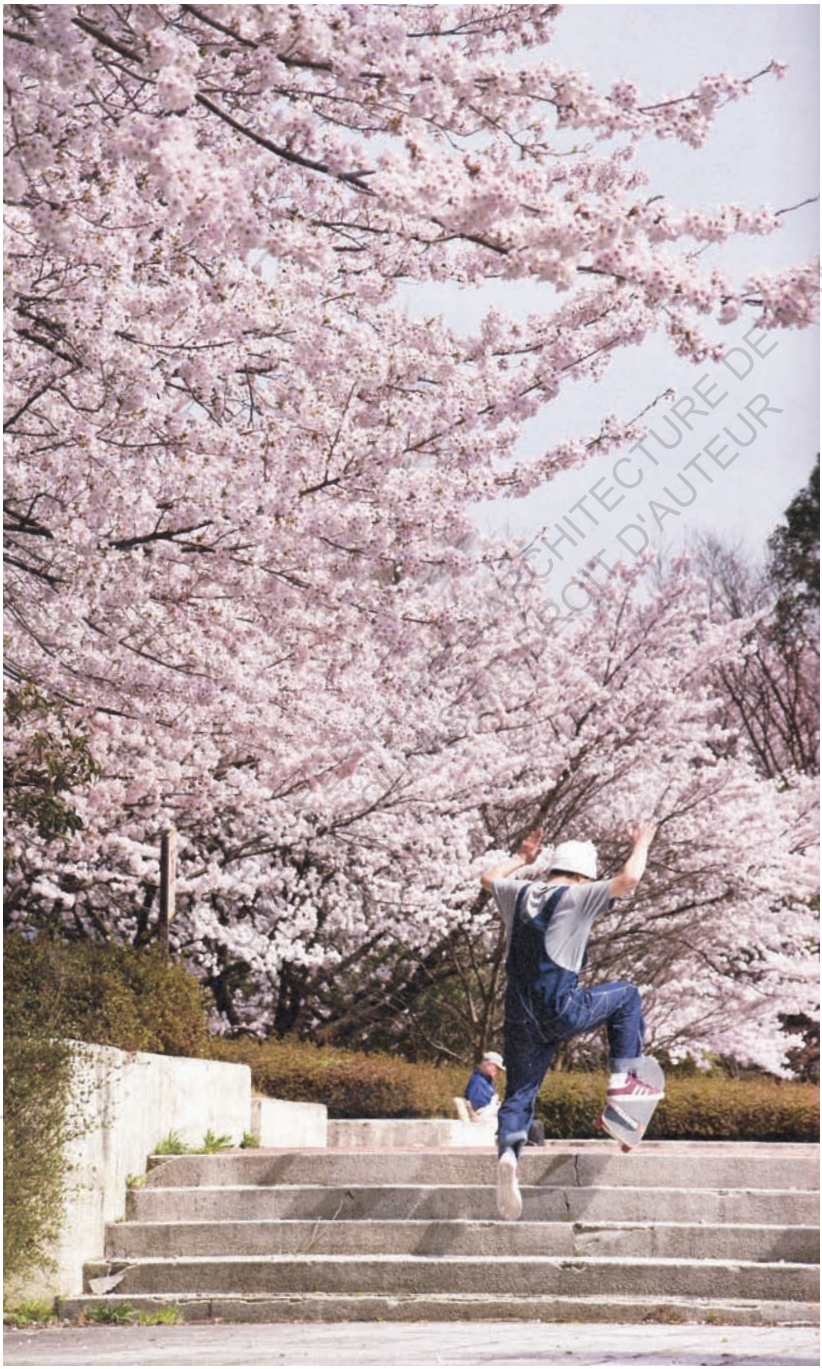
«Au coup de sifflet, notre train quitte rapidement Shimbashi»

Cette «Chanson du train» a été popularisée au 19ème siècle, alors que la première ligne de train ouvrait entre Shimbashi et Yokohama. Aujourd'hui elle reste toujours présente dans les mémoires, expression culturelle de l'importance du chemin de fer pour les japonais.

L'histoire du train est intimement liée à celle de la modernisation du Japon, depuis la restauration de Meiji (1868). L'étincelle a été provoquée par le commodore Perry qui, en exigeant l'ouverture du pays en 1853, leur a apporté en guise de présent un train mécanique miniature, qui a fasciné les japonais. Ainsi, après l'ouverture, de nombreuses lignes fleurissent partout dans l'archipel en parallèle de l'urbanisation galopante, provoquant une communication entre les régions jamais vue auparavant. Ces constructions sont confiées à des entreprises privées, pour certaines encore actives aujourd'hui, faute de moyens du gouvernement. Ces entreprises privées ne se contentaient pas de la création des infrastructures de transport, elles s'attachaient également à répondre aux besoins des voyageurs, en développant autour des gares des magasins et des centres commerciaux. Cela a participé à la transformation de celles-ci en centres de la vie urbaine : les *Sakariba* Les gares sont donc des points d'accroche à partir desquelles Tôkyô s'est construite, après ses deux destructions successives, en 1923 et 1945. L'exemple du réseau dense de ruelles d'Omoide Yokochô, près de la gare de Shinjuku (Billet n°3) illustre le rôle magnétique des gares dans l'urbanité tokyoïte. Elles sont des points de repères pour s'orienter dans cette ville à l'organisation viaire plutôt chaotique.

Le train est indissociable de ma pratique de Tôkyô. Malgré quelques trajets à pied pour me rendre au travail, à Shinjuku ou à Shibuya, l'option du train était toujours la plus facile et la plus pratique pour atteindre une destination.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR

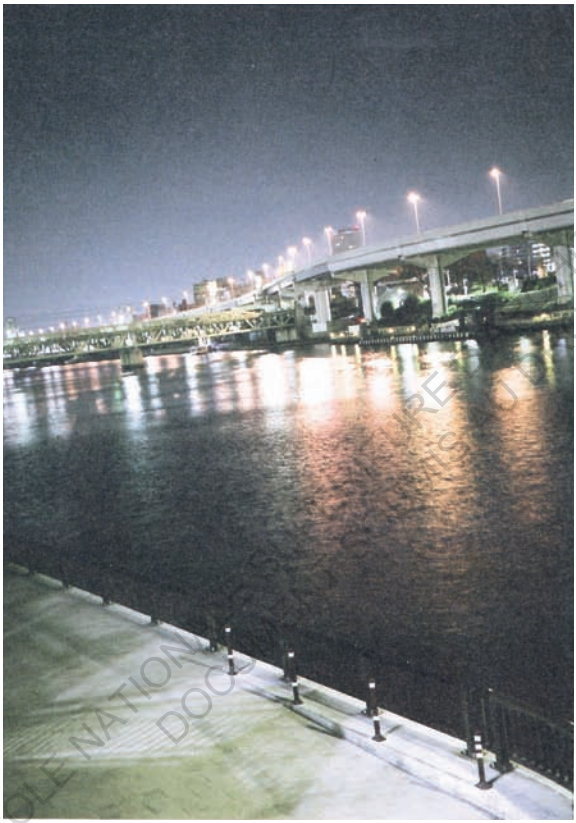
21-Hanami

«Au printemps, c'est l'aurore que je préfère. La cime des monts devient peu à peu distincte et s'éclaire faiblement. Des nuages violacés s'allongent en minces trainées. En été, c'est la nuit. J'admire, naturellement, le clair de lune ; mais j'aime aussi l'obscurité où volent en se croisant les lucioles. Même s'il pleut, la nuit d'été me charme. En automne, c'est le soir. Le soleil couchant darde ses brillants rayons et s'approche de la crête des montagnes. Alors les corbeaux s'en vont dormir, et en les voyant passer, par trois, par quatre, par deux, on se sent délicieusement triste. Et quand les longues files d'oies sauvages paraissent toutes petites ! C'est encore plus joli. Puis, après que le soleil a disparu, le bruit du vent et la musique des insectes ont une mélancolie qui me ravit. En hiver, j'aime le matin, de très bonne heure. Il n'est pas besoin de dire le charme de la neige ; mais je goûte également l'extrême pureté de la gelée blanche ou, tout simplement, un très grand froid ; bien vite, on allume le feu, on apporte le charbon de bois incandescent ; voilà qui convient à la saison.»[1]

A travers le concept du *mono no aware*, les japonais expriment leur sensibilité à l'impermanence. Celle-ci se retrouve particulièrement dans le cycle des saisons, sur la végétation, parant celle-ci de blanc et de rose, de bleu et de vert, d'ocre et de rouge, puis de blanc. Ces sentiments se manifestent spécialement en avril, alors que les fleurs de cerisiers éclosent, décorant la ville de millions de pétales pour deux petites semaines, symbole suprême de l'éphémérité. Les tokyoïtes étendent pendant cette période leurs bâches bleues et leurs nappes dans les parcs ou sur les berges des rivières, afin de célébrer *Hanami*, littéralement, l'action de regarder les fleurs. La ville est en effervescence, avant et pendant la douce présence de ces fleurs dans le champ visuel. C'est l'occasion d'évènements sociaux intenses, renforçant les liens autour d'un bon moment, comme j'ai eu l'occasion de le vivre lors du parcours n°4. Lorsque les pétales sont emportées par le vent, la mélancolie gagne les tokyoïtes.

1 Sei Shônagon, *Notes de chevet*, Paris, Gallimard, Connaissance de l'orient, 1966, écrit au XIème siècle, 378 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR

Ainsi, la plupart des rivières de la Yamanote sont enfermées entre de hautes parois de bétons, censées contrôler le débit et prévenir des risques de crue. Les berges ont disparues de ces rivières, dont la visibilité est parfois encore plus réduite lorsque d'immenses autoroutes les cachent entièrement. Ce type d'infrastructures autoroutières a commencé à recouvrir nombre de cours d'eau dans les années 60, à cause du manque de place pour de tels projets dans l'espace urbain. Il fallait alors se préparer à faire face à la démocratisation de l'automobile, autant qu'à l'afflux de visiteurs prévu pour les Jeux Olympiques de 1964.

«La modernisation du Japon, après la réstauration de Meiji, subvertit le rapport de la société aux rivières et canaux urbains : naguère moteur et expression d'une brillante civilisation, ce rapport en vint peu à peu à cristalliser les aspects les plus négatifs de la modernité nippone. Délaissés par les transports (désormais convertis à la voie de terre), défigurés par les voies ferrées, les routes et autoroutes qui les longent, les surplombent ou carrément les remplacent, ravagés par les nuisances de tous ordres...» (Berque, 1990)

On est bien loin du haïku de Bashô, plein de sensibilité et de poésie à l'égard des eaux.

Heureusement, nos jours voient un espoir pour une pratique de la ville alternative et libre, au niveau des espaces des berges de la ville basse. Bordées par de hautes digues qui «les séparent de la ville et coupent court à toute théatralisation urbaine» (Tardits, 2011), elles forment des marges de ville pratiquées et appropriés en tant qu'espaces libres par les habitants. En raison de leur manque d'aménagement, elles sont le lieu des activités de loisirs : pique-nique, sports divers, promenades... Elles sont également, par leur marginalité, des espaces peu surveillés, aptes donc à accueillir des pratiques alternatives, telles que le skateboard. Le parcours n° 3 illustre un itinéraire le long des berges de la Sumida gawa, sur quelques kilomètres, marqué par une liberté jamais ressentie ailleurs dans l'espace urbain. Il y a la comme une réminiscence de la vieille Edo, aux berges bondées, où se concentrait la vie urbaine. Le paradigme s'est inversé mais nous, skateurs, comme d'autres pratiquants des marges (SDF par exemple), y trouvons toujours notre compte, à l'abri des regards.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

20-Eaux urbaines

Furu-ike ya kawazu tobikomu mizu no oto[1]

Vieil étang -
Une grenouille saute
Le son de l'eau

Edo, l'ancienne Tôkyô était une ville profondément liée à l'eau. Parcourue de canaux au niveau de la *Shitamachi*, la ville basse, elle était comparée à Venise par les premiers visiteurs européens. Aujourd'hui, il est bien difficile de considérer la capitale nippone comme tel. Les espaces aquatiques apparaissent comme une écologie en négation de l'urbain : les deux entités co-existent ensemble mais ne sont pas unies.

En premier lieu, il convient de distinguer les cours d'eau de la ville basse (Shitamachi) de ceux de la ville haute (Yamanote). Les rivières de cette dernière, telle que la Kanda gawa par exemple, sont principalement des rivières de petites taille, peu larges et tranquilles. On trouve un grand nombre d'entre elles, qui serpentent entre le bâti. A l'inverse, les cours d'eau de la Shitamachi sont grands et larges, tels que la Sumida gawa ou l'arakawa. Ces fleuves d'importance se déversent dans la baie de Tôkyô et, selon Augustin Berque : «leur violence et leur irrégularité -propres au relief et au climat du Japon- faisant peser sur la ville basse le risque d'inondations meurtrières, ils ont été au cours de l'histoire l'objet d'énormes travaux d'aménagement.»[2] En tête de ces travaux, on trouve l'aménagement de nombreuses digues et barrières sensées protéger la ville basse des risques de crues et d'inondations. Ce risque est issu du pompage déraisonné des nappes phréatiques pour l'approvisionnement en eau potable qui à causé un abaissement du niveau du sol en dessous de celui de la mer. Aujourd'hui, ces deux écologies de rivières spécifiques sont marquées par les différents aménagements subis au fil des ans, les transformant en espace «a-urbains, non paysagés, aménagés si peu.» (Tardits, 2011)

1 Bashô Matsuo, *Haru no hi* (jour de printemps), 1686

2 Berque Augustin, Tokyo : Une société devant ses rivières, *Revue de géographie de Lyon*, Vol. n° 65, n°4, 1990, p.255 à 260

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

heures interlopes, celles de la nuit, entre le premier et le dernier train souvent. Les skateurs se doivent de connaître les horaires auxquelles il est possible pour eux de pratiquer sans problème, particulièrement à Tôkyô, où la sécurité est omniprésente. Il faut être au fait du moment durant lequel les gardiens seront en pause, du temps qu'il reste avant le passage de la prochaine voiture de police, de l'heure de fermeture du parking... En bref, cela relève d'un apprantissage du «temps», du rythme d'une ville et de ses constituants, à des échelles multiples. Enfin, cet intervalle est conceptuel, il est signifiant dans le cas de ma situation à Tôkyô. Là bas, je suis un étranger, mais pas totalement un touriste, j'ai un appartement, des habitudes, un quartier et un travail, mais je sais que cette parenthèse est vouée à être éphémère. Je suis un étranger au sein d'un groupe de skateurs, dans lequel je me rapproche d'eux par le skateboard tout en restant très éloigné culturellement. Je ne fais donc pas totalement partie du groupe, tout en y prenant part. Je suis un piéton, mais je deviens un skater dès lors que mes pieds se posent sur la planche, où est la réalité du Moi ? Elle n'existe pas vraiment et se construit plutôt dans un entre-deux changeant et signifiant, dans lequel se construit l'être, particulièrement dans le cas d'une pratique de l'altérité territoriale et culturelle, où la définition de soi même est plus subtile, comme une oscillation.

Ainsi, à Tôkyô, le skateboard d'abord, mais également toutes mes actions sont à considérer comme une pratique du *Ma*, de ce concept spatial, temporel et conceptuel au sein duquel j'ai évolué durant ce séjour de quelques mois au Japon.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'exemple qui à mon sens illustre le mieux cette considération, dans l'espace urbain japonais est l'espacement obligatoire d'au moins 50 cm entre tous les bâtiments de la ville, afin de prévenir la propagation des incendies. C'est ce vide, séparant les édifices, qui les relie en même temps, apportant une cohérence à l'ensemble, tout en offrant une diversité esthétique et spatiale. L'interstice accroche les regards (Cf Citation de Philippe Pons dans le billet n°16). Cet espacement caractéristique se conçoit également dans la charpente de l'architecture traditionnelle, qui laisse de fins espacements entre les pièces afin de conférer une certaine souplesse à la construction, en cas de tremblements de terre.

Ainsi, le *Ma* est un concept chargé de sens, il est l'intervalle dans un rythme musical qui permet à la mélodie de prendre sa pleine mesure. Ce vide, si on le reporte à la notion d'urbain, est un espace libre, signifiant, sur lequel on peut agir. Cependant, pour aboutir à la conception du *Ma*, ce vide doit s'accompagner «d'un décalage (lequel chargerait sémantiquement ce vide, non seulement du contenu qu'une stricte régularité laisserait y escompter, mais aussi d'une infinité de possibles puisque le vide n'impose rien).» (Berque, 1982)

C'est dans ce *Ma*, en tant qu'espace libre, que le parcours en skateboard au Japon s'insère. Cette activité étant foncièrement spatiale et liée au lieu dans lequel elle s'exerce, c'est implicitement une pratique du *Ma* qui se conçoit alors. Ici, la notion se rapproche du concept de marge, d'entre deux et d'espace transitionnel. Les berges des rivières de la ville basse de Tôkyô (Shitamachi) sont un bon exemple. Ces lieux ne sont ni vraiment intégrés dans l'urbain, ni véritablement en dehors, ils sont dans l'intervalle donc, ils relient autant qu'ils séparent. Par leur existence, ils produisent un espace libre, dans lequel les skateurs peuvent s'exprimer, au même titre que d'autres pratiques plus ou moins transgressives, en décalage avec la «vie normale». Outre cet exemple spécifique et localisé, le *Ma* est présent partout dans la ville , il est le lieu ou s'exprime le skateboard spatialement, à différentes échelles. Par ailleurs, les skateurs s'insèrent également dans le *Ma* temporel. En effet, la situation urbaine et sociétale de Tôkyô oblige souvent les sessions de skateboard à se placer dans un intervalle de temps spécifique, celui des

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

19-Interstice

«Ce n'est que dans le vide, (...) que réside ce qui est vraiment essentiel. On trouvera, par exemple, la réalité d'une chambre dans l'espace libre clos par le toit et les murs eux-mêmes. L'utilité d'une cruche réside dans le vide où l'on peut mettre l'eau, non dans la forme de la cruche ou la matière dont elle est faîte. Le vide est tout puissant parce qu'il peut tout contenir. Dans le vide seul le mouvement devient possible. Celui qui pourrait faire de soi-même un vide où les autres pourraient librement pénétrer deviendrait maître de toutes les situations. Le tout peut toujours dominer la partie.»[1]

«Où est l'espace est l'être»[2]

Depuis l'exposition qui lui a été consacrée à Paris en 1978, le *Ma* est perçu comme la manière de penser l'espace par les japonais, mais également comme un concept qu'il est impossible pour nous occidentaux, de comprendre ou d'appréhender depuis notre arrière plan culturel. L'important est en tout cas, à défaut de le comprendre pleinement, d'en tirer quelques clés de compréhension intéressantes pour la ville de Tôkyô. Le caractère *Ma* donc, visible sur la page ci-contre, peut se lire de plusieurs manières différentes : *Kan, Ken, Aida* ou *Ma*. La lecture la plus usitée de ce Kanji est *Aida*, cependant, nous c onserverons la lecture *Ma*, car plus représentatrice de ce sens premier relatif à une conception spécifique de l'espace. Ce caractère, donc, se rapporte à la notion d'espace-temps, conçu comme un tout. La définition exacte est l'intervalle spatial, temporel et conceptuel... Il s'agit là de la définition qui nous intéresse, cependant, le signe peut également signifier la pièce dans une maison, une unité de mesure traditionnelle, un temps de silence dans la diction, un mouillage de bâteau... Les significations sont donc multiples. Le *Ma* est, comme le vide de la cruche dont parle Lao-Tseu, un interstice entre deux parois, il s'agit à la fois de ce qui les relie tout en étant ce qui les sépare.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Lao-Tseu, cité par Okakura «Tenshin» Kakuzo, *Le livre du thé,* Dijon, Rivages Poche, Petite bibliothèque, 2004, publication originale en 1906, 101 pages

2 Nietzsche, cité par Berque Augustin, *Vivre l'espace au Japon,* Presses universitaires de France, Espace et liberté, 1982, 222 pages

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

18-Fuji-san

Montagne Fuji
Après les brumes de la
ville, elle est là

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les rues sont de ces villages sont en majorité étroites (voir billet n°5- Une rue tokyoïte), ne dépassant que rarement les 4m de large. Cela provoque une très faible circulation automobile, rendant possible une pratique piétonne de cette trame urbaine labyrinthique. C'est là que se situe l'espace public japonais. En effet, à Tôkyô, il n'existe pas de place à proprement parler, en tout cas dans le sens que nous, occidentaux, entendons. La ville ne consiste qu'en une succession de lignes qui se croisent, ne menant généralement à rien, dans un plan de ville aux antipodes de la ville européenne. On trouve bien dans l'espace urbain quelques places, mais elles sont soit immenses et vides, comme le parvis de la gare de Tôkyô ou la place faisant face au Palais impérial, soit moins officielles et de taille moyenne, servant uniquement de lieux de passage ou de rendez-vous. Ce n'est donc pas l'espace du partage, des rencontres et du «rester-là» caractéristique des places européennes.

«Le regard saute d'une forme à une autre, se heurte sans cesse à un élément inattendu. Il se repose sur une façade de bois, s'écorche sur du béton, flâne sur le feuillage de l'arbuste d'un jardinet, s'aveugle sur le bariolage d'une enseigne, se heurte à la verticalité d'un immeuble plus haut que les autres, s'insinue dans une faille entre deux maisons où joue le soleil... Bref, le regard n'est jamais en repos, il est sans cesse sollicité par une profusion de formes, de signes enregistrés inconsciemment qui donnent de la rue une impression plus légère, parce que plus diversifiée que celle se dégageant d'une artère occidentale.»[1]

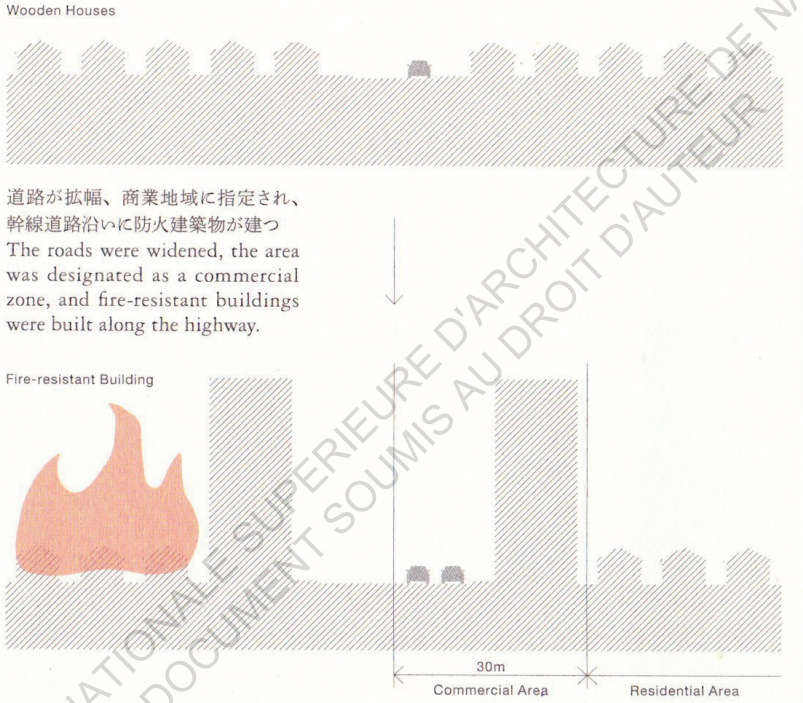
Cet espace est au contraire celui de la rue, de la ruelle arriere, la *Rôji*. Ces voies sont fluides, en constante transformation (la durée de vie moyenne d'une maison japonaise est de 26 ans (Tsukamoto, 2010)), tranquilles, pleines de vie et d'échanges. Les voisins se rencontrent, partagent une partie de jeu de *Go,* font du jardinage, se retrouvent pour aller au *sentô...* En bref, c'est dans ces villages urbains, épousant et s'adaptant à la topographie, que les japonais pratiquent un espace public divers, en renouvellement constant sur lui-même. Un espace du trait, de la rue et du chemin, en opposition de l'espace public du cercle et de la place typique de l'occident.

1 Pons Philippe, *D'Edo à Tôkyô*, Paris, Gallimard, Mémoires et modernités, 1988

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS RÉSERVÉS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS RÉSERVÉS AU DROIT D'AUTEUR



アーバンヴィレッジの生成の過程
The Genesis of an Urban Village

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

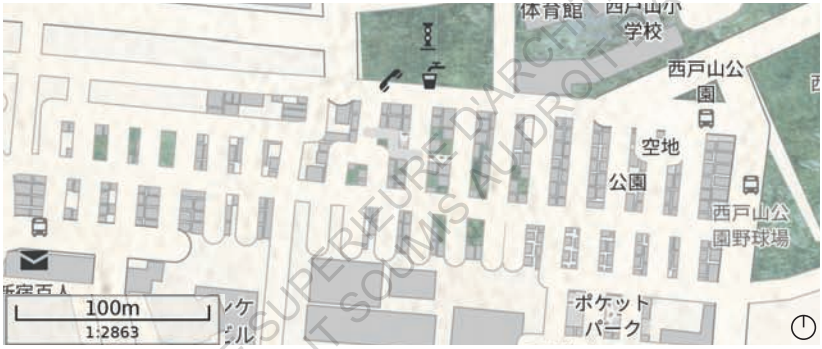
17-Villages fortifiés

«Depuis longtemps Tôkyô est de cellules et de villages. (...) Une ville pointilliste où le sens de la communauté et de l'identité existe seulement à la petite échelle : la maison, havre de la cellule familiale ou des petits ensembles d'immeubles autarciques. Tôkyô sera donc des microcosmes.» (Tardits, 2011)

Lorsque je me déplaçais à Tôkyô en skateboard ou à pied, mes itinéraires traversaient tour à tour des espaces denses, en terme de bruit, de passage, de stimuli visuels, et des espaces plus calmes, voir inertes et déserts. Se déplacer de proche en proche à Tôkyô, sans prendre les transports en commun, c'est faire l'expérience d'une respiration urbaine : on s'emplit de multiples informations, avant de les relâcher quelques centaines de mètres plus loin. L'exemple du parcours n°5 illustre bien ce propos. Le trajet alterne entre des zones densément peuplées telles que les gares et les grands boulevards, pour ensuite se replier dans les quartiers résidentiels formant ces intersices urbains de grande échelle. On peut considérer ces entre-deux comme de véritables *villages urbains fortifiés.* Enchâssés entre des grands boulevards de 30 m de largeur et d'au moins 10 étages de hauteur, ces *villages* sont ainsi des sortes d'oasis urbaines, dans lesquelles règne une atmosphère tranquille. Ces grands boulevards ont été pensés comme des fortifications afin de servir d'immenses pare-feu, pour éviter un désatre si une catastrophe venait à se produire. En effet, ces quartiers étaient auparavant majoritairement composés de maisons en bois, ce qui fait que «en cas de tremblement de terre de magnitude 8 ou plus, de tels espaces seraient entièrement brûlés et dévastés en moins de 24h»[1] . La volonté de prévenir une telle destruction a donc conduit les autorités à concevoir ce «réseau principal de réduction des désastres» (Tsukamoto, 2010).
La pratique de ces espaces urbains s'apparente à celle d'un village ; les parcelles sont étroites, ce qui donne une densité importante d'habitations, comme un village méditerranée dont les maisons seraient toutes différentes, dans un manque global d'unité architecturale Un immense collage urbain.

1 Kitayama Koh, Tsukamoto Yoshiharu, Nishizawa Ryue, *Tokyo metabolizing*, Tokyo, Toto, 2010, 144 pages

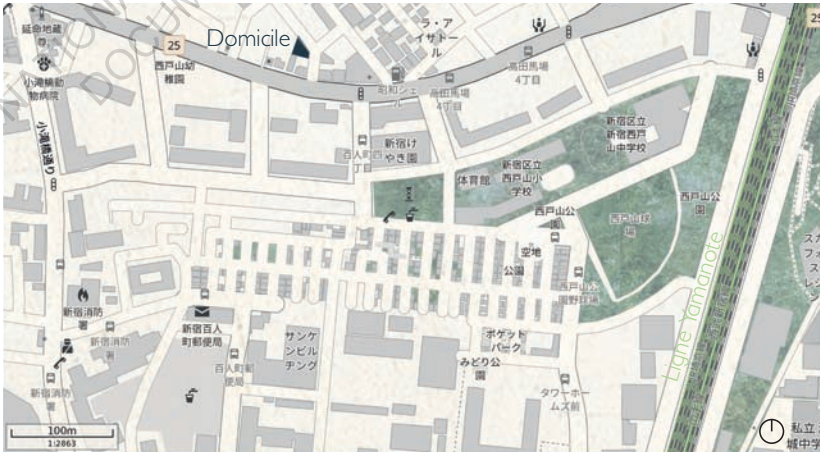
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE MARNE-LA-VALLÉE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

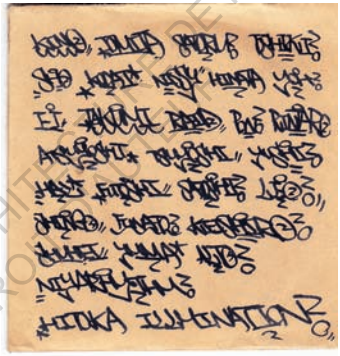
16-Parcs de poche

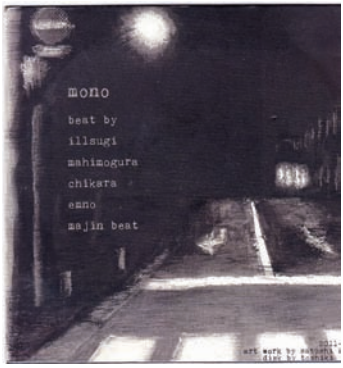
Au cours des parcours en skateboard, il est fréquent de s'arrêter dans un konbini pour acheter de quoi se restaurer. Dans ce cas, il est plaisant de consommer ces achats dans un lieu calme et arboré. Les *pockets parks* remplissent merveilleusement cette fonction et nous accueillent souvent durant nos sessions. Ces parcs minuscules, de quelques dizaines de m² ont progressivement remplis d'inombrables «dents creuses» de la ville. Ils ont été conçu afin d'être des refuges pour les habitants du quartier en cas de catastrophe majeure, mais aussi pour des raisons plus joyeuses. Manuel Tardits expose le fait que «à Tôkyô, on s'offre des espaces, ou plutôt l'espace sous la forme de vacuités, de plis, de couches, d'interstices entre les constructions, de poches de nature (...) disséminés et dissimulés dans l'espace urbain.» (Tardits, 2011) Ainsi, ces pockets parks sont «offerts» aux habitants des quartiers. Equipés d'un réservoir d'eau, de jeux pour enfants ou d'équipements de sport, ils agissent comme des liens de renfort de la communauté. Par ailleurs, ils permettent, selon le concept typiquement japonais du *shakkei*, ou *emprunt de paysage*, de faire rentrer les paysages dans les maisons des alentours, rendant ainsi possible la contemplation du cycle des saisons et de l'éphémérité du monde. Les cartes et photographies ci-dessous et ci-contre illustrent un exemple de l'organisation de ces pockets parks dans l'espace urbain, situé tout proche de mon logement, dans le quartier de Takadanobaba.



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE PARIS-VAL DE SEINE
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTATION AUDIOVISUELLE

A travers mon expérience personnelle, j'ai pu rencontrer certains skateurs tokyoïtes qui m'ont parfois offert de tels objets. Par exemple, Takashima Keishiro a tenu à ce que je quitte son appartement avec deux DVD de ses projets de vidéos personnels en poche. Ces pratiques renforcent une cohésion de scène locale à travers le partage et la diffusion de ces productions artistiques.

Ainsi, quasiment une fois par mois, voire plus, un event est programmé, pour la sortie d'une vidéo, d'un album... Les skateurs se retrouvent alors dans un lieu, qui a été généralement communiqué par Instagram. Mon ami Shôta Shimada me tenait régulièrement au fait de ces évènements, car les informations sur leur tenue, entièrement en japonais, m'étaient hermétiques. J'ai ainsi eu l'occasion de me rendre à plusieurs events, généralement dans des bars ou skateshop de l'ouest de la ville, dans les quartiers de Shibuya ou Shinjuku. Une soirée en particulier a retenue mon attention : la sortie de la soundtrack de la video Tone, *Color communications*. J'ai pu y rencontrer plusieurs skateurs professionnels, comme Laurence Keefe ou Shinpei Ueno, ce qui m'a fait réaliser cette compacité de la scène tokyoïte, et les relations étroites entre les individus liés au monde du skate dans la ville.

Outre ces situations spécifiques de diffusion, il est fréquent de se rendre dans un bar ou un club après la session, à une heure avancée. Ce type d'établissements pullule à Tôkyô, à toutes les hauteurs de la ville, cachés dans des ruelles ou des quartiers obscurs. Mes camarades skateurs avaient une grande connaissance de ces endroits et de leurs localisations diverses, ce qui conduisait généralement à un renfort des liens sociaux entre eux et moi, un étranger, dans un contexte hors-skate. J'ai pu remarquer le goût prononcé pour les bars diffusant de la musique reggae ou hip-hop. Cette préférence était d'ailleurs largement affirmée par le style vestimentaire et la manière de vivre de ces jeunes hommes tokyoïtes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

15-Events

Ma première impression, après avoir pu skater quelque temps au Japon, est la compacité de la *scène skate*[1], par rapport à Nantes, et même à différentes villes européennes. Si l'on se rapporte à la taille de la ville, il n'y a pas beaucoup de skateurs à Tôkyô. Ainsi, ils sont nombreux à se connaître entre eux, se documentent sur les micro-scènes de chaque quartier, ou part de ville, en regardant les vidéos , en lisant les magazines locaux, ou grâce à Instagram. Il n'est pas rare de croiser des skateurs par hasard, déjà rencontrés à un skatepark ou un spot situé à l'autre extremité de la ville. Ainsi, la scène peut être qualifiée de compacte, car elle se soude et se construit autour d'une pratique, indépendamment de notions de compétences. Cette sociabilité particulière, s'affirme à travers les sessions partagées, comme par exemple le parcours n°4, durant lequel j'ai pu rencontrer un skateur professionnel et de nombreux autres pratiquants jamais vus auparavant. Elle se développe également avec les moments où la scène se réunit en dehors de la pratique physique du skateboard : *les events*.

Ce mot anglais, traduisible par «évenement», est utilisé tel quel par les skateurs japonais pour désigner une soirée, généralement dans un club ou un bar, pendant laquelle de nombreuses personnes vont se réunir autour d'un projet lié au monde du skateboard. Il s'agit le plus souvent d'une vidéo, ou de prestations de DJ spécialisés dans les musiques de videos de skate. Au Japon, compte tenu de la sévère politique concernant les droits d'auteurs, les vidéastes de skate sont souvent en contact direct avec les producteurs de musique, qui vont réaliser une *soundtrack* uniquement pour ce projet de vidéo. Cette situation cause également une persistance du support physique (DVD, CD rom) pour le partage de projets artistiques vidéographiques ou musicaux. Compte tenu de cet état de fait, les skateurs s'approprient ce médium et diffusent leurs productions à travers celui-ci. Malgré notre époque dématérialisée, ces documents précieux circulent encore beaucoup de la main à la main, sont offerts, puis copiés et repartagés. Certaines vidéos sont par exmple introuvables sur internet, comme la légendaire *Overground Broadcasting,* de Morita Takahiro.

1 Ce terme confère à l'ensemble des activités liées au skate dans une ville ou un territoire. Cela comprend les relations entre praticiens et la production artistique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

les sociabilités du skate induisent une ségrégation genrée» (Glauser, 2015).

La sous-culture du skate féminin japonais se manifeste donc par une présence sur des blogs et certains magazines ou fanzines, dans une esthétique DIY et revendicatrice. Depuis l'époque du terrain de Glauser (2008), le temps a passé et la situation est meilleure, il est d'ailleurs possible de voir de jeunes japonaises briller sur la scène internationale, comme la skateuse professionnelle Aori Nishimura, ou la très douée Sky Brown, qui possède les nationalités britanniques et japonaises. Malheureusement la pratique féminine reste cependant concentrée dans les lieux dédiés, alors que la rue et le street sont toujours les marqueurs d'une appropriation de l'espace majoritairement masculine.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Skateuses

Après avoir été introduits à la situation des femmes dans l'archipel, penchons nous plus particulièrement sur le cas de la pratique féminine du skateboard. A Tôkyô, je n'ai que très rarement vu de skateuses, parfois dans les skateparks, mais jamais en street. Cette situation paraît similaire à celle de la France, même si de plus en plus de pratiquantes apparaissent. Quelle est l'origine de ce fait ? Quels sont les facteurs qui amènent à une telle disparité et à la considération actuelle du skate comme une expression de la masculinité ?

Julien Glauser définit le skateboard comme «une activitée fortement genrée et dominée par de jeunes hommes qui développent un habitus spécifique. (...) Cette pratique s'attache à la notion de limites, dépassées dans la rue à travers la réappropriation de lieux ouverts au public. De plus, les corps sont exposés aux dangers liés au skateboard dans un milieu libre de contrôle, où le jeu avec le risque agit comme marqueur de compétence. Dans ce sens, l'identité des skateurs qui investissent la rue implique, pour les auteurs, le développement de l'individualisme, la valorisation de la douleur et une forme de rébellion sociale qui tend à exclure la présence féminine.» (Glauser, 2015)

Ces conceptions, qui sont un constat, ne suffisent pas à expliquer la faible quantité de pratiquantes. Il faut également comprendre que le skateboard est lié à tout un imaginaire et à une communication par les médias mettant la plupart du temps en avant des jeunes hommes, rendant plus difficile la représentation que les femmes peuvent se faire d'elles-mêmes, pratiquant le skateboard. Cependant, cette situation tend à changer, notamment en occident, où de nouvelles figures féminines tendent à s'imposer comme leaders, pour les skateurs de toute identité de genre, Leticia Bufoni ou Nora Vasconcellos par exemple. Cependant, au Japon, la pratique reste majoritairement ségrégative et genrée, cela étant dû au manque de représentation des skateuses dans les médias, ce qui s'ajoute à une pratique de l'urbanité ou du loisir qui se fait généralement entre personnes du même genre, même si, ici encore, cela tend à diminuer. La conséquence est que «la pratique féminine existe pour ainsi dire en parallèle de la masculine, preuve que

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ainsi, l'intégration de la femme japonaise dans le monde du travail au Japon est extrêmement complexe et source de débats, ceux-ci visant majoritairement à faire avancer les choses positivement, vers plus d'égalité. Le chemin sera long.

D'un point de vue sociétal, plus large, la place des femmes dans la société est très particulière. Lors de mes parcours à Tôkyô, qu'ils soient dans mon quartier ou nimporte où dans la ville, j'ai été marqué par l'importance présence des femmes dans l'espace public, en période diurne, alors que je ne voyais que peu d'hommes. Celles-ci se promenaient, avec ou sans enfants, pratiquaient des activités de loisirs ou de shopping. Cette observation est le reflet du système d'organisation patriarcal décrit plus tôt, mais également celui de concepts plus sournois :

«La culture japonaise urbaine de l'après-guerre a connu une succession de sous-cultures jeunes très visibles mais passagères, souvent menées par des jeunes femmes. Dans leur étude sur les femmes japonaises et la consommation, Liza Skov et Brian Moeran décrivent de quelle manière la place centrale qu'occupent les jeunes femmes dans l'imagerie des médias et la culture de consommation est proportionnelle à la faiblesse de leur position sur le marché du travail. La consommation et la mode, en particulier dans les cultures de rue des jeunes, sont une arène culturelle unique où les jeunes japonaises ont pris le dessus, en partie du fait de leur statut social marginal. Le consumérisme féminin représente une échappatoire au rhytme écrasant du travail salarié.»[1]

Ainsi, au sein de la société commerciale et capitaliste, des mécanismes sont mis en place afin de les inciter à la dépense. Cela se traduit dans la pratique de la ville par des réductions pour les femmes dans les établissements culturels ou de restauration, par des salons de beauté ou de coiffure extrêmement présents dans la ville... Tout cela contribue à renforcer le sentiment d'un statut de femme-objet pour la femme japonaise, qui freine son indépendance et son émancipation.

1 Mizuko Ito, Daisuke Okabe, Réseaux intimes : contextualiser la relation des jeunes japonais à la messagerie mobile, *Réseaux*, N°5, 2005, Pages 15 à 43

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

du Code Civil de Meji en 1898 qui, se basant sur l'introduction du nouveau système de *Ie*[1], instaure une soumission de la femme à un sytème patriarcal, symbolisé par le père, chef de famille.

En 1946, la nouvelle constitution, imposée par l'occupant américain, instaure l'égalité des droits, alors que les femmes viennent d'obtenir le droit de vote l'année précédente. Au cours du 20ème siècle, les conditions des femmes et leur possibilités d'accès au travail se sont améliorées mais restent néanmoins inégales aujoud'hui. Cela est matérialisé par l'importance du concept de *Ie*, toujours présent dans la société, et par un conservatisme du schéma de l'homme qui travaille et ramène l'argent à la maison, celle-ci étant gérée par la femme.

En 1994, André L'hénoret, prêtre-ouvrier émigré au Japon, décrit les femmes qu'il observe à l'usine:

«Il s'agit là d'une caractéristique générale du travail des femmes au Japon : les jeunes filles sont acceptées comme titulaires jusqu'à leur mariage. Une fois mariées, elles se doivent de rester à la maison pour éduquer les enfants et elles recommencent à travailler vers 45 ans pour faire face aux frais considérables des études de leurs enfants. Elles ne trouvent alors que des emplois subalternes dans de petites compagnies de service.»[2]

Au Japon, d'après ce que me disaient les femmes et hommes avec qui je discutais lors de mon travail au café Mickey House, les femmes doivent généralement choisir entre une carrière professionnelle émancipatrice ou la vie familiale. Il est souvent impossible de se consacrer aux deux activités, dans l'état actuel de la société nippone. Ainsi, les femmes sont extrêmement peu représentées sur le marché du travail, ont des salaires moins élevés et plus de difficultés à évoluer dans l'entreprise, sans parler du harcèlement et des agressions sexuelles dans le cadre professionnel.

1 Terme désignant la maison et par extension, la famille. Le concept est lié à une unité familiale, au delà de la mort, un culte des ancêtres et un concept prépondérant de reconnaissance sociale se traduisant par l'impératif de ne pas faire de fautes qui rejailliraient sur la famille.

2 L'hénoret André, *Le clou qui dépasse*, Paris, La Découverte, 1997, 196 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Selon l'éthymologie graphique de ces kanjis issus du *Kanji to kana*[1] , le caractère représentant l'homme (*Otoko*) est composé de l'alliance du kanji repprésentant une rizière, et de celui figurant la force musculaire. Ainsi, l'homme est représenté comme le garant de la force physique, celui qui travaille aux champs et ramène le pain à la maison. A l'inverse, le kanji le plus commun pour désigner la femme (*Onna*), figure une personne en posture de soumission, à genoux, les mains croisées devant elle. De nombreux dérivés de ce kanji existent, désignant l'epouse ou la femme au foyer. Ils se composent du kanji de *onna*, accompagné du kanji *shû*, figurant un plumeau. Par ailleurs, une autre appellation désignant la femme, *okusan* est issue du kanji *oku*, qui figure la partie la plus privée de la maison, le fond, l'élément caché au public. Enfin, la manière de parler en elle-même est différente si le locuteur est une femme ou un homme. Ainsi, une femme adoptera l'utilisation de pronoms et particules spécifiques, produisant une langue d'un registre plus élevé, des formes interrogatives récurrentes, des formes adoucies dans l'expression ainsi que des titres honorifiques. A l'inverse, les hommes s'exprimeront de manière plus directe, avec un registre de langue moins élevé, moins de formes interrogatives et des pronoms différents.

Ainsi, l'organisation et la ségrégation de genre se matérialise de manière plutôt flagrante dans la langue elle même, traduisant des considérations et des modes de pensée ancrés.

Au cours de l'histoire, le statut de la femme a cependant beaucoup évolué. En premier lieu, il faut noter que le pays a de nombreuses fois été gouverné par des impératrices, la dernière régnant de 1762 à 1771. Le missionnaire portugais Luis Frois en décrivant le Japon du XVIème siècle, parle de femmes pouvant librement se marier et divorcer, avoir des relations sexuelles et pratiquer l'avortement... C'est après la restauration de Meiji que le statut et les droits de la femme japonaise commencent à décliner, principalement à cause

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Wolfgang Hadamkitzy, Pierre Durmous, Violaine Michizuki, *Manuel et lexique des 2141 caractères officiels de l'écriture japonaise, suivi de caractères composés formant un vocabulaire de base de plus de 12 000 mots, 7ème édition revue et corrigée*, Librairie Maisonneuve, 2017, 424 pages

Intéressons nous à quelques chiffres :[1]

- 66% des femmes japonaises travaillent, selon le Forum économique mondial. Parmi ellles, 3.7% occupent un poste de management (privé) ou de haut fonctionnaire (public).

- 57.7% des femmes japonaises ont un «emploi non permanent» et peu rémunéré.

- 30% des femmes ayant des enfants travaillent (50% dans les pays de l'OCDE)

- Il y a deux femmes sur 20 ministres dans le gouvernement de Shinzo Abe (il y en avait 7 dans son gouvernement en 2014).

- 47 députés, sur un total de 465, sont des femmes (224 sur 577 en France)

Avant de nous pencher plus précisément sur ces inégalités, il est important de considérer la langue et l'histoire japonaise comme des sources aidant à comprendre la situation. En premier lieu, il est possible de considérer la langue japonaise comme sexiste, dans sa forme et sa signification, ce qui est générateur d'une première inégalité, devant le langage. Cette inégalité se manifeste d'abord dans les kanjis définissant l'hommee et la femme.

1 Dorian Malovic, Au Japon, l'homme travaille et la femme s'occupe des enfants, *La croix*, 05/08/2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

14-Le Skateboard au Japon, pratique genrée et ségrégante

Une société inégalitaire

En 2019, le Japon se place 121 ème sur 153 pays au niveau de l'égalité des sexes[1]. Après ce constat peu glorieux et avant d'aller plus loin, il convient de préciser quelques points.
Ce billet va s'intéresser aux «femmes» et aux «hommes» dans l'espace territorial et social japonais. Ces deux catégories étudiées se rapportent ici aux personnes se définissants comme «femmes» ou «hommes», sans parler de leur sexe biologique. L'étude se porte donc sur des individus qui ont une «pratique genrée» de la société, ainsi, les personnes non-binaires ne sont pas concernées, malgré leur signifiance. On considère qu'une «pratique genrée» de la société serait «une activité qui consiste à gérer les (inter)actions en fonction des conceptions normatives des attitudes et des activités appropriées à la catégorie de sexe à laquelle on appartient. Cette distinction analytique nous permet de comprendre que le genre en tant qu'accomplissement, le *faire du genre*, sert à démontrer à tout moment, pour chaque personne, son appartenance à une catégorie de sexe ; et à renforcer le principe de catégorisation lui-même»[2]

«Le genre est un accomplissement routinier, méthodique et récurrent, (...) (il est) une dynamique de l'ordre social.»[3]

Revenons donc à présent sur le chiffre édifiant par lequel débutait ce billet. Le Japon serait apparemment un pays ou l'égalité «Hommes-Femmes» est loin d'être visible et appliquée dans la société. Là-bas, la ségrégation hierarchique entre des deux catégories de personnes serait donc bien ancrée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Rapport du Forum économique mondial, publié le 17 décembre 2019. Ce rapport est à appréhender avec prudence, compte tenu du manque d'inclusivité apparent de l'étude, et le biais d'une considération fondée sur le sexe biologique du panel plutôt qu'une étude portée sur l'identité de genre.

2 Marilène Vuille, Fabienne Malbois, Patricia Roux, Françoise Messant, Gaël Pannatier, Comprendre le genre pour mieux le défaire, *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 28, Numéro 3, 2009, Pages 4-15

3 Candace West, Don H. Zimmerman, Traduction de l'anglais (américain) par Fabienne Malbois, Faire le genre, *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 28, Numéro 3, 2009, Pages 34-61

Ces espaces de la modernité illustrent l'extension du domaine privé dans le domaine publique, typique de la vie urbaine japonaise. Compte tenu du manque de place dans beaucoup de logements, les habitants n'ont pas l'espace nécessaire pour stocker des aliments en quantité, ils effectuent donc les courses quasiment au jour le jour. Seuls des produits de base tels que le *miso*[1] ou le riz sont constamment disponibles dans l'habitat, achetés en gros. Ainsi, le konbini est le frigo ou le placard des tokyoïtes, constamment accessible, souvent à moins de 100 m de leur porte. On retrouve des extensions et des interpénétrations de l'espace public/privé dans de nombreux cas, comme les *sentô*[2] ou les *love-hotels*[3]. Les Japonais, outre le manque de place, peuvent s'affranchir d'un espace habité qui n'est pas forcément privatif, dans le cas d'habitats partagés avec des figures parentales ou des colocataires. Les tokyoïtes se retrouvent donc à l'extérieur, directement dans l'espace public pour les skateurs, ou dans des espaces privés tels que les *izakaya*[4], pour créer du lien social.

Pour en revenir aux konbini, dont l'usage était récurrent dans ma pratique de Tôkyô, ils ont marqués mon séjour et mon rapport à la ville. Ainsi, à force de les fréquenter, j'ai pu apprendre les codes qui régissent ce monde : quelles formules de politesse utiliser, comment répondre aux questions qui me sont posées, comment exprimer mes interrogations... Ce sont des lieux dont il est possible de connaître les caractéristiques individuelles, même si en apparence ils proposent tous la même offre. J'ai ainsi appris à préférer aller à un Seven Eleven pour l'achat d'une pâtisserie particulière, à choisir le Family Mart pour la qualité de son café ou le mini stop pour les salades... Mon usage des konbini était souvent lié à l'alimentation ou au retrait d'argent, n'ayant aucunement besoin des autres services. Ainsi, les konbini, par leur omniprésence et leur accessibilité continuelle, constituent un des espaces qui représente le plus la ville de Tôkyô dans mon esprit, siège de moments de sociabilité et d'intéractions avec les interlocuteurs japonais.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Pâte fermentée à haute teneur en protéines, fréquemment utilisée pour la soupe

2 bain bublic de quartier

3 Hôtel dans lequel il est possible de rester quelques heures ou une nuit avec un ou une partenaire de son choix

4 Bars ou il est possible de se restaurer, sur le même principe que les bars à tapas espagnols.

13-Konbini

Au cours des différents parcours en skateboard que j'ai effectué à Tôkyô, l'arrêt à un konbini était quasiment systématique. C'est d'ailleurs une pratique inhérente à la vie urbaine tokyoïte, quotidienne pour une grande partie des habitants de la ville, (70% d'entre eux déclarent y acheter quelque chose au moins une fois par semaine).

Qu'est ce que c'est ?

Un Konbini est une petite supérette qui propose des produits et des services divers et variés. Il est possible d'y acheter le nécessaire à la vie courante : alimentation, boissons, tabac, produits d'entretiens, ustensiles... Ils offrent également des services comme la distribution de monnaie, les photocopies, l'impression de photos, l'accès à internet... Il est même possible d'y régler ses factures. Les konbini sont ouverts 24h/24 et 7j/7, à Tôkyô comme dans le reste du Japon. Ils sont tellement répandus que l'on peut en trouver pratiquement à chaque coin de rue. En bref, il s'agit en quelque sorte d'un «couteau-suisse urbain».

Julien Glauser exprime leur lien avec la pratique du skateboard :

«Ces commerces agissent comme des repères omniprésents qui accueillent les moments de pause des skateurs, ils s'y restaurent, utilisent les toilettes ou lisent des magazines. (...) Ces supérettes quadrillent l'espace urbain japonais, elles lui donnent cette impression d'uniformité, d'homogénéité. C'est le règne de la lumière néon aseptisée qui jure avec l'ambiance nocturne des rues semées d'enseignes lumineuses, où sont proposés un service moulé dans des formules de politesses toujours semblables et une organisation de l'espace qui ne varie pas d'une chaine à l'autre. La gamme de biens et de services qui y est offerte efface les différences entre les centres et les périphéries. Ces magasins procurent un repos bienvenu et un accès à tous types de produits, de manière identique sur tout le territoire. Copiés sur un mode de vie américaine, ces commerces se sont répandus dans le Japon des années 1970 avec l'installation de nouveaux paradigmes sociétaux basés sur la famille nucléaire et liés au travail à vie pour le père.» (Glauser, 2015)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Des centralités diverses

De mon point de vue, généré par l'expérience, les centralités de Tôkyô sont multiples. Elles émergent comme de multiples îlots dans la trame urbaine gigantesque, métérialisés par les *Sakariba*[1], les pôles d'attraction humains, localisés autour des gares et autres stations de transports. Il s'agit donc d'une ville caractérisée par la juxtaposition, l'assemblage organique de plusieurs centralités, ce qui, selon Augustin Berque, est «typiquement extrême-oriental»(Berque,1993).Malgrécesmultiplescentralités,sil'on considère la ville dans l'entiereté de son étendue urbaine, il est possible de concevoir la présence d'un centre autre, faisant partie intégrante de la trame urbaine : l'intérieur de la ligne Yamanote. Cette ligne *Ouroboros* (le serpent qui se mord la queue), se déploie dans Tôkyô, forme patatoïdale, en perpétuel mouvement sur elle même. La ligne ferroviaire de 35 kms environ est probablement la plus célèbre et la plus empruntée de la ville, acueillant en moyenne 3,5 millions de voyageurs par jour. Cette fréquentation s'explique par la présence sur la ligne des gares de Shinjuku, Shibuya, Tôkyô, Ikebukuro, Ueno et Shinagawa, qui sont les principaux centres d'activités de la ville. Ce sont également les gares les plus fréquentées, principalement celle de Shinjuku, qui est la plus traversée de Tôkyô et du Monde, depuis le déménagement du gouvernement métropolitain dans ce quartier en 1991.

Ainsi, la ville est profondément polycentrique, dans des échelles différentes. Le centre de l'activité tokyoïte est sans conteste situé au sein de la ligne Yamanote et ses 6 gares. A ces centres immenses se rapportent nombre de petites centralités, parsemées dans la ville, et autour des stations subsidiaires, fonctionnant en réseau. Ainsi, depuis l'époque d'Edo et celle de Barthes, il semble que le paradigme tokyoïte ait profondément changé, générant d'autres centralités, oblitérant l'importance des anciens centres que sont Nihonbashi et le palais impérial.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Les quartiers destinés aux loisirs et à la consommation.

empereur Naruhito qui a été intronisé le 1er mai 2019, marquant la fin de l'ère Heisei et le début de l'ère Reiwa. Ainsi, le lieu est malgré tout pratiqué par la population, dans une certaine mesure.

En plus de ce constat, on peut s'intéresser au travail de Manuel Tardits, qui lui aussi s'est penché sur la notion de centre à Tôkyô. «Ce centre physique existe, moins vide que suggéré et les voies qui l'évitent en soulignent la forme»[1] . C'est depuis ce centre que se développe un réseau de cercles routiers concentriques «dont le départ coincide formellement et symboliquement aux douves du château -le centre suggéré- avec une première voie éponyme : *Uchibori dôri* (route de la douve intérieure). (Tardits, 2011). Ce réseau est strié de voies de déplacement qui s'avancent perpendiculairement aux tangentes des cercles concentriques, reliant ainsi le centre et sa périphérie. Ces routes sont les héritières des grandes routes de l'époque d'Edo, partant de la capitale vers les autres territoires du Japon. Cependant, «ces voies joignent leur faisceau en un centre autre que le château, à Nihonbashi (le pont du Japon), point-zéro du kilométrage japonais depuis Edo. Là est le vrai centre de Tôkyô et du Japon aujourd'hui presqu'effacé par les autoroutes qui le surplombent». (Tardits, 2011)

Lors de mes expériences tokyoïtes, qu'elles aient été du palais impérial et de ses environs, (cf parcours n°5) ou du pont de Nihonbashi, jamais je n'ai eu le ressenti de me déplacer au sein d'une quelconque centralité, selon ma conceptualisation personnelle en tout cas. Ces lieux sont en effet souvent cachés, derrière des frondaisons ou une autoroute de béton. Il me semble que la notion de centre à Tôkyô est plus complexe, plus particulière à cette urbanité. Augustin Berque avançait avec justesse, à propos de l'aphorisme célèbre de Barthes : «(il) ne suffit ni à rendre compte de la réalité nippone -qui comme toute réalité sociale, a sa consistance et sa structuration propres-, ni à dépasser le paradigme occidental moderne-classique»[2]

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Tardits Manuel, *Tôkyô, portraits et fictions*, Le Gac presse, Blou, 2011, 320 pages

2 Berque Augustin, *Du geste à la cité, Formes urbaines et lien social au Japon,* Gallimard, Paris, 1993, 264 pages, p.129

Centre vide

«La ville dont je parle (Tokyo), (...) possède bien un centre mais ce centre est vide.» (Barthes, 1970)
L'auteur de «l'Empire des signes» nous fait part ici de sa perception par rapport au «centre» de la capitale, issue de ses premiers voyages au Japon. Ce «centre vide» est incarné par le palais impérial et par son environnement immédiat, au coeur de l'arrondissement de Chiyoda. L'empereur et l'impératrice résident en ce lieu depuis la Restauration de Meiji en 1868, générant un espace interdit et sacré en coeur de ville. La figure impériale étant pour le moins distante et évanescente, il s'agit d'un lieu entouré de mystère, fermé au reste de la ville par des douves, des jardins touffus et des bâtiments abrités des regards, refuges des suzerains. Les transports urbains contournent cet espace, tandis que les bâtiments du quartier d'affaires de Marunouchi tout proche gagnent en hauteur à mesure qu'ils s'éloignent du palais clos, en signe de déférence envers l'empereur. (Languillon-Aussel, 2015)
Afin d'approfondir son propos, Barthes écrit : «...le centre lui-même n'est plus qu'une idée évaporée, subsistant là non pour irradier quelque pouvoir, mais pour donner à tout le mouvement urbain l'appui de son vide central, obligeant la circulation à un perpétuel dévoiement. De cette manière, nous dit-on, l'imaginaire se déploie circulairement, par détours et retours le long d'un sujet vide.» (Barthes, 1970)

Un centre abstrait

Malgré ce qu'avance Roland Barthes dans «l'empire des signes», il est probablement inéxact de considérer ce centre comme vide. De même qu'il est incertainque ce lieu soit le centre de Tôkyô. Ma pratique personnelle de la ville m'a plusieurs fois emmenée dans le jardin Est du Palais impérial, accessible au public, notamment pour y lire ou simplement contempler les cerisiers en fleurs de la mi-Avril. J'y ai d'ailleurs découvert que le lieu était très prisé des tokyoïtes, se rassemblant ici pour les mêmes raisons que moi, ou pour aller voir les poèmes écrits durant les années de règne des souverains. Cette période de mon séjour était très particulière, car l'empereur Akihito ayant abdiqué, c'est le nouvel

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

12-Centralité(s)

Lorsqu'il parlait de Tôkyô, Roland Barthes disait qu'il s'agissait d'une ville au «centre vide»[1] . Qu'entendait-il par cette formule étrange ? Cette formule, si souvent reprise par les médias et les ouvrages divers consacrés à Tôkyô, reflète-elle vraiment la réalité de la situation ?

Barthes effectuait une comparaison de la situation nippone avec la manière occidentale de penser la ville et sa centralité. L'auteur énonce que, concernant l'occident, «toutes ses villes sont concentriques ; mais aussi, conformément au mouvement même de la métaphysique occidentale, pour laquelle tout centre est le lieu de la vérité, le centre de nos villes est toujours *plein*.» (Barthes, 1970) Ainsi, on y retrouve les fondations du fonctionnement sociétal occidental, à savoir la spiritualité, le pouvoir administratif, le pouvoir financier, les marchandises et les lieux de paroles. Respectivement, ces concepts s'incarnent dans l'espace urbain par des lieux de culte, des bureaux, des banques, des grands magasins ainsi que des espaces de promenade et de rencontre. Augustin Berque illustre cette idée en exposant la place de l'église dans les villes et villages espagnols, qui s'affirme en tant que monument, concentrant vers elles toutes les voies du réseau viaire, autant que les regards.[2] Ce genre de monumentalité toute puissante est inexistante à Tôkyô, en effet, «la collectivité japonaise n'a pas besoin de s'affirmer dans un monument, elle existe là où elle se trouve» (Berque, 1982). Ce propos est cependant à nuancer, car comme il est explicité dans le billet n°1 de ce mémoire, la ville a vu apparaître récemment une nouvelle monumentalité : la tour Skytree. Cependant, même si cette dernière attire les regards, la capitale n'est absolument pas construite autour et selon ce monument, c'est d'ailleurs plutôt la tour qui a du se fondre et se glisser dans l'urbanité tokyoïte.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Barthes Roland, *L'empire des signes*, Paris, Seuil, Sciences humaines, Divers, Essais, 2007 (publication originale en 1970), 176 pages

2 Berque Augustin, *Vivre l'espace au Japon,* Presses universitaires de France, Espace et liberté, 1982, 222 pages

Ainsi, la Tôkyô verticale s'est construite depuis 1968 en suivant un urbanisme de zonage, précisé par la Nouvelle Loi de planification urbaine visant à limiter la prise de hauteur «dans des espaces à la périphérie des fronts d'urbanisation. La verticalisation des centres est le contrepoint de ce contrôle de l'étalement»[1] La verticalité s'est donc concentrée dans plusieurs des «centres» de la ville, selon des schémas d'occupation des sols visant à ces rassemblements, et suivant des lois et des dynamiques économiques successives. Raphaël Languillon-Aussel précise que «la financiarisation de l'économie et la bulle spéculative (1985-1991) qui touche les valeurs foncières et immobilières, alliée à la Loi de renaissance urbaine de 1986, encouragent explicitement la verticalisation et conduisent aux premiers centres d'affaires verticalisés.» Ces espaces verticaux se concentrent donc au niveau des quartiers d'affaires émergeants au XXème siècle (Marunouchi, Shinjuku) puis, suite a une nouvelle loi votée en 2002, deviennent de plus en plus importants sur la carte tokyoïte, avec «une multiplication des immeubles de grande hauteur dans les quartiers centraux et sur le front de mer (86 tours de plus de 150 mètres entre 2000 et 2012)» (Languillon-Aussel, 2015)

Ainsi, les obstacles urbains qui empêcheraient d'avoir un rapport constant au ciel sont extrêmement localisés, ce qui accorde aux tokyoïtes une ouverture non négligeable vers ce dernier. On apprécie cependant mieux sa beauté dans les franges de ville les moins occupées, comme les régions de la baie, ou les bords de la rivière Sumida, qui offrent un point de vue large et ouvert sur le milieu céleste. J'ai eu l'occasion de les parcourir longuement, notamment pendant le parcours n°3, ce qui m'a permis de voir la lente transition d'un ciel bleu et haut à un flamboiement de couleurs roses, rouges et orangées, digne d'un tableau de Turner. A Tôkyô, l'observation de la voûte diurne est plus aisée que dans nombre de grandes métropoles. La pollution aux particules fines inférieure à la moyenne, l'absence de trajets d'avions au dessus de la ville et la hauteur relativement basse des constructions participent à la construction de ce rapport au ciel.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Languillon-Aussel Raphaël, Le «skyline» de Tôkyô, entre constructions opportunistes et ordre caché, *Métro politiques,* Essais, 23/09/2015

11-Ciel !

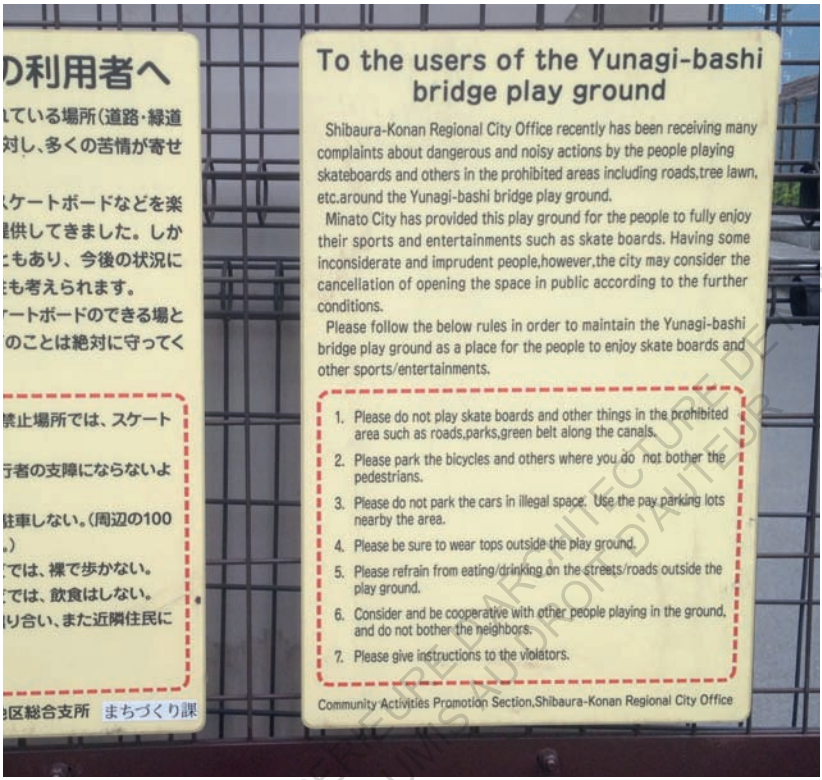
«Lever très tôt, 5h30. Par la fenêtre, je regarde peu à peu le jour venir, la lente éclosion des couleurs. C'est d'abord un bleu sombre, bleu nuit comme on l'appelle, puis un bleu un peu plus clair, plus limpide, jusqu'à la première trouée blanche, puis claire, puis jaune, là-bas sur ma gauche. Le premier corbeau pousse son cri à 6h20. Enfin, c'est le jour. Le jour s'installe, tranquille, sans demander la permission à personne, comme s'il était ici chez lui. La fenêtre est ouverte et c'est l'instant où la nuit touche le jour sur une tête d'épingle. Soudain, le temps n'a plus d'importance et se dissout dans une belle lumière blanche. C'est l'Eveil, on est arrivé tout au bout du Temps. Le monde s'ouvre dans un poudroiement de détails, vent frais, camélias dans les jardins en contrebas, stylo sur le bureau.»[1]

A présent que le ciel est bien installé au dessus de Tôkyô, il est temps de lever les yeux vers lui. Qu'a-t-il de particulier dans cette ville ? Comment est il perçu depuis les rues ? Et depuis les hauteurs ? Dressons ici un portrait léger du ciel de la capitale. En premier lieu, ce qui marque à Tôkyô, c'est la présence importante du ciel dans les visions de la ville. Depuis les estampes d'Edo de Hiroshige ou d'Hokusai dans lesquelles le ciel avait une place primordiale, la situation urbaine a certes changée, mais la voûte céleste est toujours bien ancrée dans l'imaginaire tokyoïte. Cela est du en grande partie au fait que la ville, malgré une urbanisation galopante, est restée majoritairement horizontale. Longtemps, la «skyline» des bâtiments de Tôkyô est restée basse, inférieure à 30 mètres, avant l'apparition des premiers gratte-ciels en 1968, et leur développement dans les années 80-90. Cependant, la présence de ces édifices immenses n'est pas du tout répandue universellement dans l'espace urbain, ce qui laisse la part belle au firmament dans de nombreux quartiers. Manuel Tardits explique d'ailleurs que «cette voûte diurne et profonde n'existe que dans les villes où les centres d'affaires hypertrophiés tirent toute la verticalité à eux et laissent comme en Amérique ou au Japon le reste de la ville, horizontal et suburbain.»[2]

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Ferrier Michaël, *Tokyo, petits portraits de l'aube*, Paris, Arléa, Arléa poche, 2010, 116 pages.

2 Tardits Manuel, *Tôkyô, Portraits et fictions*, Le Gac presse, Blou, 2011, 320 pages



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La Sécurité est donc omniprésente à Tôkyô, se manifestant sous diverses apparences, il faut pour le skateur tenter de l'éviter au maximum. La plupart du temps elle s'incarne sous les traits d'un homme en uniforme qui court vers les pratiquants, les bras en croix, en hurlant «*Dame* !», ce qui signifie «interdit, mauvais» en japonais. Dans ces cas là, il faut s'éloigner rapidement ou obtempérer s'il s'agit de la police. Outre ces Sécurités humanisées, des Sécurités déshumanisées s'incarnent à certains endroits de l'espace urbain. Il s'agit de panneaux réprimant l'usage du skate en ces lieux. L'interdiction concerne tout le champ des possibles du skate : des figures sur le mobilier urbain ou le simple fait de rouler sur un trottoir. Il m'est arrivé d'être confronté à de tels panneaux au cours d'explorations urbaines, au pied d'un immeuble de Shinagawa par exemple (parcours n°2), mais de les ignorer avant d'avoir directement affaire au gardien de l'édifice. Un autre cas intéressant est celui des abords du skatepark de Tamachi, situé sur une île entourée de canaux, construites sur des déchets entassés depuis le fond de la baie de Tôkyô. Depuis la gare de Tamachi donc, le trajet vers le skatepark est en ligne droite, et dure à peine 5 min. Il est aisé de circuler en roulant sur les trottoirs qui sont très larges ou sur la route, généralement peu fréquentée. Cependant, de nombreux panneaux ont été plantés le long de l'itinéraire, interdisant la pratique du skateboard. Ainsi la plupart des skateurs effectuent le chemin à pied. Lorsque l'on arrive enfin devant le skatepark grillagé, enchâssé entre les murs d'un bâtiment aux murs immenses, un énième panneau est placardé sur les murs du skatepark, faisant planer une menace de fermeture du lieu, en raison de soi-disantes plaintes du voisinage. En plus de cela, il m'est plusieurs fois arrivé d'assister à l'arrêt devant le skatepark d'une voiture de police, sirènes hurlantes. Un policier en sortait alors, entrait dans le skatepark, jetait quelques regards à l'assemblée puis repartait. «Attention vous êtes surveillés» Ainsi, la pratique du skate est constamment reprimée dans la ville, causant une visibilité négative, issue de l'interdiction. Cette répression, installée dans l'espace urbain, se prolonge dans les lieux dédiés à la pratique, comme une continuité de contrôle et un sursis permanent pour les skateurs tokyoïtes. Les pratiquants parviennent malgré tout à tirer leur épingle du jeu en respectant la bonne quantité de règles, tout en ignorant les autres, afin de préserver l'équilibre actuel, dans la peur que leur situation n'empire.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

être invisibles, ils sont en effet souvent construits à la négation de l'espace public urbain, entourés de grillages, cachés aux yeux des badauds, situés dans des franges reculées de la ville, sous un pont ou entre des immeubles imposants (cf billet n°4-La controverse Miyashita). Dans un deuxième temps, il faut comprendre que les skateparks de la capitale sont construits dans une volonté de contenter les skateurs qui les demandent et en ont besoin pour s'entraîner, mais également avec des vélléités de contrôle, de rétention et de répréssion. La pratique du skateboard étant urbaine et libre par essence, ce n'est pas la même appropriation de la ville qui émane de ces espaces et de cette visibilité.

Outre les skateparks, issus du domaine public, on retrouve dans l'espace urbain une visibilité institutionalisée issue du privé, à travers les établissements commerciaux. En premier lieu, les skateshops, qui sont généralement tenus par des skateurs, contribuent à une présence visuelle du skate en ville, par les publicités affichées dans l'espace public, les photos ou simplement les skateboards visibles en vitrines, . Ils peuvent être lié à des associations ou clubs qui organisent évènements, séances photo ou cours pour débutants. Il y a ici une certaine idée de partage et de diffusion de la culture. Dans des dispositions plus commerciales, on retrouve les marques de skate célèbres (DC, Nike, HUF, Supreme...), ou les institutions du sport au Japon, Murazaki sport par exemple. Ces groupes privés «surfent» si l'on peut dire sur la popularité du skateboard dans les médias et sur l'influence qu'il a sur la mode. Ainsi, de grandes publicités représentant des skateurs pratiquant dans l'espace public apparaissent en grand dans les rues de Tôkyô, ville dans laquelle la pratique est intensément réprimée.

Visibilité répréssive

La capitale Japonaise est fameuse dans l'imaginaire partagé des skateurs. Il lui est relié de nombreuses mythologies mais celle qui est probablement la plus connue, car souvent mise en valeur dans les documents iconographiques, est la *Sécurité*. Ce mot est compris et ressenti par les skateurs comme un ennemi, ce qu'il faut éviter. Ainsi, en tant que pratiquant de l'insécurité par volonté, le skateur rejète protections, douleurs physiques ainsi que les personnes ou entités qui, sous pretexte de sa «sécurité» ou de celles de ses concitoyens, veulent réprimetr et contenir sa pratique de la ville.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

10-Visibilité du skateboard à Tôkyô

Au sein de la capitale japonaise, le skateboard est pratiqué depuis de nombreuses années. Il tente donc tant bien que mal de trouver sa place dans l'espace urbain tokyoïte. Sa présence dans la ville génère automatiquement une certaine visibilité de la pratique, plus ou moins importante selon des repères de temps et d'espace. On peut distinguer trois types de visibilités différentes : Une visibilité active, une visibilité institutionnalisée et une visibilité répréssive.

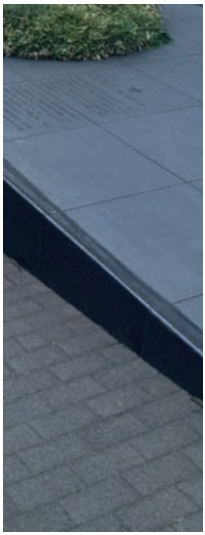
Visibilité active

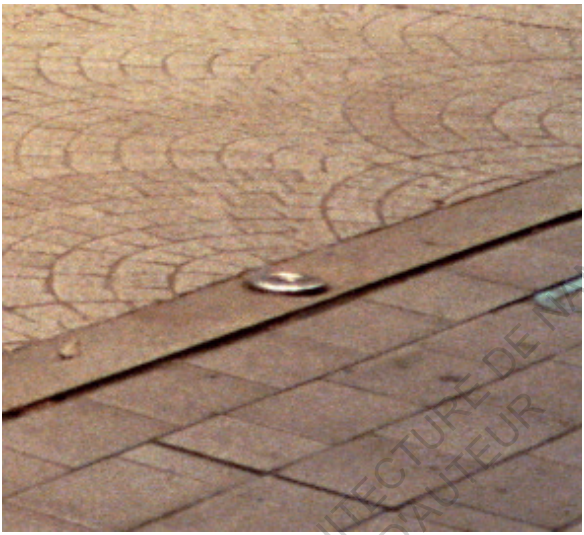
Ce type de visibilité relève de la manière dont les skateurs se représentent aux yeux des autres citoyens et des autorités municipales. Cela commence par le simple fait d'être présent dans l'espace public avec une planche, qu'elle soit portée par le skateur ou que ce soit l'inverse. Les déplacements ou la pratique en un endroit fixe, seul ou en groupe sont impactants dans l'imaginaire et la culture collective. Ils représentent une appropriation alternative et transgressive de la ville, dans un lieu dont la destination initiale différente. La visibilité active étudiée ici est donc profondément urbaine, publique et ouverte. Les autres citoyens sont exposés à des sensations immédiates (sons, stimuli visuels, heurts...) générées par le skateboard et ses pratiquants. Cependant, ils sont aussi exposés à une visibilité active plus discrète, étalée dans le temps et inscrite physiquement dans la ville. Il s'agit des marques, dégradations et traces laissées par les skateurs dans le sillage de leur usage particulier de la ville. (cf billet n°2-Traces)

Visibilité institutionalisée

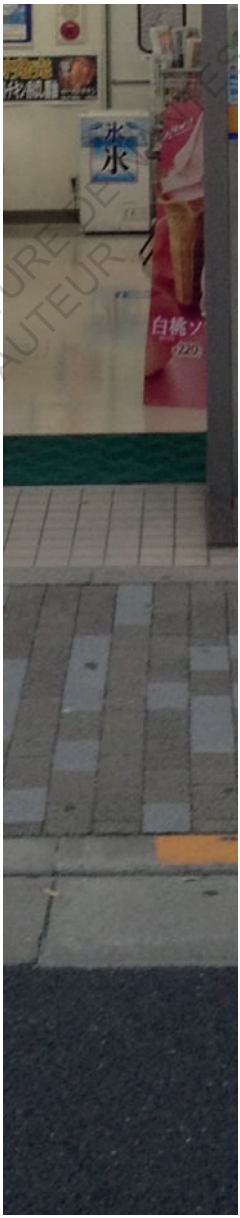
Cette visibilité se manifeste de différentes manières. La plus importante est représentée par les skateparks, qui sont le symbole le plus évident d'une récupération et d'une institutionalisation du skateboard par la municipalité. Ils ne procèdent pas d'une visibilité active car les pratiquants ne sont pas exposés de la même manière aux autres citoyens. En premier lieu, il faut bien signifier que les skateparks sont pensés pour

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



9-Formes et matières

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
DOCUMENT SOUMIS À LA LOI SUR LE DROIT D'AUTEUR

Le tanuki

Le tanuki, ou chien Viverrin en français, est considéré dans la culture japonaise comme un *yôkai*, c'est à dire comme un esprit de la fôret. Il s'agit d'un canidé, au poil dru, ressemblant beaucoup à un raton laveur ou à un blaireau. Il est connu dans les mythes populaires comme un métamorphe, capable de se dissimuler aux regards, de changer de forme. C'est un animal qui parcoure la capitale japonaise par ses marges. Il se déplace en ville par les allées étroites et humides et par les rivières urbaines aménagées. Il aime les voies sombres et les lieux de culte désertés la nuit. Il est particulièrement présent aux extrémités de la ville, dans l'espace transitionnel précédant les montagnes. J'ai moi même eu l'occasion de distinguer ses petits pas rapides, furetant d'une poubelle à une autre, alors que je déscendais du mont Mitake, dans la vallée d'Oku-Tama.

Le skateur, dans sa pratique urbaine se rapproche en plusieurs points du sympathique canidé. Autour notamment d'un certain art de la discretion et d'une pratique de la dissimulation au sein d'un espace urbain qui peut s'avérer inhospitalier. Les deux êtres cherchent les tactiques permettant de parvenir à leur objectifs urbains : trouver de la nourriture pour le tanuki, découvrir et utiliser des spots pour le skateur. Cela amène à concevoir une pratique du parcours en skateboard à Tôkyô comme relevant d'une appropriation des marges, temporelles comme géographiques. C'est à travers ces marges qu'une pratique de l'interstice, d'un certain intervalle tokyoïte se développe. Comme le tanuki, le skateur sort de chez lui alors que la nuit est bien installée dans le ciel de Tôkyô. A cette heure, pas de transports, il progresse de proche en proche, en longeant les murs frais des ruelles peu éclairées. Il se dirige vers un parc et en escalade les barrières pour pénétrer à l'intérieur, skateboard au dos. Il explore les quartiers d'affaires désertés de leurs salariés (parcours n°2) ou longe les bords des rivières à la recherche de quelques formes intéressantes. Il est comme un souffle de vent, une brise discrète qui effleure la ville dans le noir.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Par leur présence, les corbeaux exercent une certaine influence sur la ville et la manière dont ses habitants la vivent. En premier lieu, on peut noter la présence de nombreux filets couvrant les sacs poubelles des rues japonaises. Cela s'explique par une volonté de la ville d'empêcher les volatiles d'éventrer ces derniers, ce qui répandrait nombre de déchets dans l'espace public. Malgré cela, le corbeau, très intelligent, se débrouille souvent pour mettre ses projets à bien. C'est d'ailleurs en fouillant les détritus humains que ces oiseaux ont découvert l'existence des cintres. Il s'agit là d'un objet banal pour nous, humains, cependant, il répond aux critères de souplesse, de maniabilité et de résistance dont le corbeau a besoin pour construire son nid. La ville a donc vu ses arbres et autres structures se parer de boules de cintres, multicolores, au grand dam de la municipalité qui voit ici un problème de plus, mettant les habitants en danger. Ceux-ci sont parfois agacés par les volatiles, tandis que d'autres apprécient la poésie de tels événements urbains. Les autorités de la ville cherchent donc à réguler la population de corbeaux, afin de rétablir l'équilibre naturel, rompu par les humains et leur ville. Ainsi, outre les mesures consistant à modifier les horaires de ramassage des déchets, la mise en place de filets ou autres actions mineures, des idées plus drastiques ont vu le jour. Des pièges de plusieurs m^2 de superficie peuplent maintenant les parcs urbains, montrant ici encore l'influence du corbeau sur la ville. Par ailleurs, des destructions pure et simple des habitats des volatiles sont effectuées régulièrement. Ainsi, environ 1200 nids sont détruits chaque année, cet acte s'accompagnant généralement de la capture et du meurtre des bêtes.

Malgré cette forte répression, le corbeau tient toujours une place particulière dans la culture japonaise. En premier lieu, selon l'animisme Shinto qui considère tous les éléments de la nature sacrés, l'oiseau est donc un *Kami,* un esprit, un dieu. Un respect particulier lui est donc dû. Sa présence récurrente dans les oeuvres culturelles montre également la part importante de culture qu'il représente. On le trouve sur les éventails par exmple, ou dans diverses comptines pour enfants. Il n'a donc pas du tout la réputation néfaste qui lui est attribuée en Occident. Ainsi, les Japonais, s'ils les éliminent, les incinèrent au même endroit que les animaux domestiques, en accomplissant les même rituels et cérémonies. Paradoxe typiquement japonais.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

recoins sombres, il est possible d'observer deux animaux bien installés dans la capitale tokyoïte : le corbeau et le tanuki.

Le corbeau

«Le corbeau, le maître de Tôkyô, est capable d'appréhender la ville dans sa globalité puis de la parcourir dans ses plus petits interstices. Au début, le champ urbain se voit comme un espace à trois dimensions, puis, en prolongeant le regard, de nouveaux lieux apparaissent. Tôkyô se métamorphose. Ces espaces nous révèlent une vision différente de la cité, peuplée d'architectures singulières et de personnages qui habitent la ville autrement.»[1]

Le texte ci-dessus est la manière dont Damien Faure résume son film «Espaces Intercalaires», sorti en 2015. Le film s'intéresse donc à ces espaces particuliers de Tôkyô, en s'ouvrant sur des plans aériens de la ville, suivis ensuite par des zooms de caméras sur des quartiers, puis des îlots et enfin des rues et des maisons. Le réalisateur illustre par ces plans ce qu'il exprime plus haut : la capactité du corbeau à voir la ville de manière globale ou particulière.

Le noir oiseau est à son aise à Tôkyô. Il est en quelque sorte le pigeon de nos villes européenne, un habitant de la ville à part entière. On en recense d'ailleurs environ 40 000, peuplant les airs et les rues. S'ils sont aussi nombreux, c'est que Tôkyô leur offre des conditions de vie idéales. D'un point de vue écologique tout d'abord, la ville se rapproche souvent étrangement d'un milieu rural. En effet, si elle n'est pas omniprésente, la nature tient tout de même une place importante, grâce notamment aux nombreux parcs, jardins et écologies locales. De plus, l'organisation urbaine spécifique de Tôkyô, qui crée nombre de petits villages tranquilles, séparés par les grands boulevards, participe à cette perception rurale. Par ailleurs, les nombreux poteaux et fils éléctriques qui zèbrent le ciel de la ville offrent aux volatiles tout le choix de perchoirs dont ils peuvent rêver.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Faure Damien, Espaces intercalaires, France Ô, aaa production, 2015, 56 minutes

D'après Manuel Tardits, une telle promiscuité zoologique serait en partie causée à Tôkyô par «du civisme tout impregné du panthéisme shinto de ses habitants» plutôt que lié à «une absence de pollution». Ainsi, la diversité de la faune tokyoïte proviendrait d'une absence d'animosité des habitants envers les animaux avec qui ils partagent la ville ? Peut être.

En tout cas, il me viennent de nombreux souvenirs de réveils à Tôkyô, marqués par le chant paisible des oiseaux au petit matin, qui emplissait d'une douce mélopée les ruelles désertes de mon quartier résidentiel. Je me rappelle également les nombreux félins qui passent discrètement devant les fenêtres des maisons en furetant près des poubelles à la recherche de quelques restes de sushi. Lors des parcours effectués près de la rivière Sumida (parcours 3 et 4), il était fort plaisant d'observer les mouettes et autres martins-pêcheurs, comme un rappel de la localisation littorale de la ville, que l'on oublie souvent. Les parcs de la capitale sont eux aussi des jardins zoologiques. Le «centre vide» de Tôkyô est un des endroits fameux où il est possible de voir hérons, tortues, carpes et autres animaux. Il m'a été donné l'occasion d'en profiter, notamment au cours du parcours n°5, alors que nous nous trouvions près du Nippon Budôkan, situé non loin.

Ces expériences en skateboard permettent de réaliser la diversité des écologies tokyoïtes, et de les comprendre comme des systèmes habités, autant par les humains que par toutes sortes d'autres êtres vivants.

En parcourant le Japon, il m'a été donné de visiter des endroits particulièrement touristiques, dont l'attrait provenait de la présence d'une certaine faune sur place. Les visiteurs viennent ainsi à Nara autant pour les musées et les temples de l'ancienne capitale que pour les centaines de daims qui se promènent en liberté dans l'espace urbain. De même que l'île d'Okunoshima attire les fans d'urbex apocalyptique avec son usine de poison desaffectée, autant que les cunicunophiles rendus fous par les centaines de lapins vivant sur l'île. On trouve donc au Japon de nombreux lieux qui brillent ainsi d'une présence zoologique inédite. A Tôkyô, ce n'est pas vraiment le cas. Ce ne sont d'ailleurs pas les deux pandas tristement enfermés au zoo d'Ueno ou les quelques hibous, loutres et autres hérissons s'entassant dans les cafés à thème qui vont donner à la ville le statut de ville-phare de la zoologie urbaine. Cependant si on est attentif au ciel comme aux

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

8-Faune urbaine

«Octobre est doux et l'été indien, un invité récurrent de la région du Kantô. En contrebas d'un petit pont des tortues d'eau, bosses de bronze aux pattes et cous tendus, s'agglutinent sur des pierres plates, rissolées de soleil.
Cette coexistence dans la ville de l'homme et d'un bestiaire sauvage continue de m'étonner. Il n'est pas rare de voir des couleuvres assez matures pour traverser les abords passagers d'une gare de bus et même des vipères venimeuses, les *mamoushi* , nées dans les jardins banlieusards où sous les planchers des vieilles maisons. Hérons cendrés ou blancs chaussés en jaune, piqués sur les rivières, concentrés sur leur quête picorante et saccadée, martins-pêcheurs multicolores et cormorans noirs, voleurs ou nageurs plongent dans la Tama, sourds aux chahuts proches d'adolescents barboteurs. Rainettes et crapaud-buffles coassent le soir, corbeaux sombres croassent le jour. Grillons et cigales se succèdent aux stridulences saisonnières dans un *vacarme frêle et immense*[1] . De grandes épeires noires zébrées de jaune s'accrochent impavides aux buissons des parcs, des jardins domestiques ou des auvents des maisons et des roussettes chasseresses virevoltent, brusques, sur les parkings crépusculaires. La nuit sortent avec discretion des *tanuk*[2] fureteurs. Des animaux plus exotiques encore, échappés de chez quelques originaux, apparaissent de moins en moins discrètement comme des coatis et des agoutis sud-américains ou encore des escadrilles de perroquets verts émigrés d'autres cieux.»[3]

Dans son ouvrage «Portraits et fictions», Manuel Tardits s'attache à mettre en avant le fantastique bestiaire tokyoïte. Il est vrai que depuis un point de vue européen, une telle diversité zoologique dans l'espace urbain a de quoi surprendre et fasciner. On trouve pourtant de nombreux animaux dans certaines villes européennes : des hérons aux Pays-Bas ou des perroquets en Espagne... Cependant, ce n'est pas comparable avec le fourmillement d'activité animale qui peuple les rues tokyoïtes.

1 Bassani Giorgio, *Le jardin des Finzi-Contini*, Gallimard, 1964

2 Petit animal japonais, ressemblant à un raton laveur et à un petit chien.

3 Tardits Manuel, *Tôkyô, portraits et fictions*, Le Gac presse, Blou, 2011, 320 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

This was what Charlie Parker said when he played : all is well
You had the feeling of early-in-the-morning
Like a hermit's joy
Or like the perfect cry of some wild gang at a jam session
Wail ! Whap!
Charlie burst his lungs to reach
The speed of what the speedsters wanted
And what they wanted was his eternal slowdown
A great musician
And a great creator of forms
That ultimately find expression
In mores and what-have-you

Voilà ce que Charlie Parker disait quand il jouait : tout va bien
Tu avais là la sensation de l'aube
Comme la joie de l'ermite
Ou comme les pleurs parfaits d'un groupe déchaîné à une jam session
Wail ! Whap!
Charlie s'éclatait les poumons pour atteindre
La vitesse que voulaient les furieux
Et ce qu'ils voulaient était son éternel ralentissement
Un grand musicien
Et un grand créateur de formes
Qui trouvent leur ultime expression
Dans tout et nimporte quoi

Extrait du poème Charlie Parker, par Steve Allen et Jack Kerouac, Poetry for the Beat Generation, 1959

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

les abords d'un immeuble hautement sécurisé de Shinagawa[1] et les berges désertes de la rivière Sumida, et, enfin, je ne skate pas de la même manière un sol de béton et un sol de pavé…

Ma pratique de Tôkyô en skate a été accompagnée de ce qu'on pourrait appeler une «alphabétisation» de la ville. J'ai en quelque sorte construit un apprentissage des lieux par l'expérience. Par exemple, lors du parcours n°2, j'apprend une tactique qui conciste au fait de traverser les stations de train ou de métro, qui sont des raccourcis très appréciés. Ainsi, les sessions répétées dans les rues, de nuit comme de jour, m'ont appris à être attentif aux signes que la ville me renvoyait, ainsi qu'à les analyser. Je comprends maintenant les lieux où je peux skater sans être importuné par la sécurité, je sais qu'il ne faut pas skater dans les rues du quartier traditionnel après une certaine heure, de crainte de déranger les yakuzas, je sais qu'un poste de police est présent à toutes les stations... La pratique régulière de la discipline ainsi que l'expérience des espaces et de leurs contraintes conduit à une certaine capacité de lecture instinctive de l'environnement qui induit ce qu'il est possible d'y faire ou non.

C'est cette combinaison de contraintes qui fait d'un lieu une opportunité de création, pour le musicien de jazz comme pour le skateur.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Shinagawa : ancien quartier de pêcheurs traversé de canaux. Il s'agit maintenant d'un quartier d'affaires prisé du sud de Tôkyô, proche de la baie.

Si l'on s'intéresse à la notion d'improvisation dans la session de skateboard, on réalise que cette même improvisation est totalement tributaire de ce que la ville renvoie au pratiquant, ainsi que de sa capacité à analyser ces informations. Par exemple, si un skateur se trouvait dans un espace plat, lisse et infini, il serait voué à répéter inlassablement les figures qu'il a apprises, comme un musicien qui répéterait ses gammes sans être capable de jouer un morceau. Ainsi, pour un skateur, des heurts contre le vide sont indispensables à une pratique libre et improvisée. Le mur, les différences de niveau, les plans inclinés, les bancs ou tout autre élément constitutif de l'espace est ainsi un évènement inédit, sur lequel le skateur peut exercer,s'il le souhaite, ses capacités d'improvisation et de création. En bref, pour le skateur, il faut un lieu où pratiquer.

Qu'est ce qu'un lieu ? Howard Becker en donne une définition dans son article «lieux et places du jazz»[1] : «C'est, tout d'abord, un lieu physique : un immeuble (ou une partie d'immeuble) ou une enceinte en plein air. Mais c'est aussi un lieu physique qui a été socialement défini. Défini par les usages attendus, par les attentes partagées sur le genre de personnes qui viendront prendre part à ces activités (...) et défini surtout par un environnement social plus vaste qui, en même temps, fournit des opportunités et assigne des limites à ce qui peut se passer. Un lieu, ainsi défini, peut être aussi grand qu'une ville (...) ou aussi petit qu'un night-club ou une salle de concert. »

Selon Howard Becker, un musicien de jazz va jouer différemment selon l'endroit où il se trouve, (en situant le lieu dans plusieurs échelles, allant de celle, immédiate de la pièce, à celle du quartier, de la ville, de la partie du monde…) et selon les gens pour qui et avec qui il joue. Les musiciens jouent en fonction de ce que le lieu offre comme opportunités et comme contraintes. Lors d'une session de skateboard, le rapport au lieu est identique. On se localise dans un quartier, dans une ville et un pays. Chacun de ces lieux est représentatif d'une culture, d'un imaginaire spécifique, et ce à toutes les échelles. A Tôkyô, je ne skate pas de la même manière qu'à Nantes, je ne skate pas de la même manière

1 Howard Becker, Lieux et places du Jazz, *Sociologies et sociétés*, Volume 34, Issue 2, p. 111-120

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

7-Jam session

Il est possible d'opérer de nombreux rapprochements entre la pratique du skateboard et la musique jazz. On peut tout d'abord noter des similitudes sémantiques frappantes. En premier lieu, le terme «session» est important. Il se définit dans le jazz comme une «séance de musique collective au cours de laquelle des musiciens de jazz improvisent librement sur des thèmes donnés» (CNRTL)[1] Cette définition, si on l'adapte à la pratique du skate, pourrait devenir : une séance de skateboard collective (ou individuelle) au cours de laquelle le ou les pratiquants improvisent librement sur des obstacles donnés. Par ailleurs le terme de *jam*, qui peut être traduit de l'anglais par *encombrement* ou *embouteillage*, peut également être rapproché du monde du skateboard. En effet, il est dit de certains contests qu'ils sont des *jam*. Ces compétitions sont caractérisées par la présence d'un grand nombre de skateurs qui évoluent en même temps dans un skatepark pendant un temps limité, le but étant d'effectuer le plus grand nombre de figures difficiles dans le temps imparti.

Outre ces particularités sémantiques qui ne sont que des rapprochements superficiels, il est possible de creuser plus profondément le parallèle entre les musiciens de jazz et les skateurs. La session de skate, que nous avons redéfinie plus haut, est à la base de la pratique. Elle en est l'essence. On peut effectuer une session seul ou accompagné, dans un skatepark ou dans les rues, voire dans la nature. Cela se déroule à la manière d'une *jam session* : les skateurs disposent d'un ensemble de capacités techniques, à savoir les figures qu'ils sont en mesure d'effectuer, et les réalisent donc dans un lieu donné. L'apprentissage de ces bases procure une certaine liberté de pratique à celui ou celle qui les connaît, ce qui lui permet d'être en mesure d'improviser. C'est ce mot qui définit la pratique de la session de skate. En effet, les figures ne sont pas exécutées selon un ordre défini et une grammaire spécifique. Le skateur est donc apte à sortir du cadre et à utiliser ses capacités techniques pour étendre ses possibilités créatives.

1 CNRTL : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

il est difficile d'être pris en charge car le nombre de places est limité. Des tirages au sort sont parfois mis en place, et, même si les personnes parviennent à rentrer dans ces centres d'accueil, ils sont souvent loin d'être sortis d'affaire. En effet, l'Etat sous-traite la prestation à des entreprises qui, dans l'objectif de maximiser leurs bénéfices, font parfois vivre les ex sans-abris dans des conditions indignes : «elles mettent parfois une trentaine de lits dans une chambre de 50 m^2 », s'indigne Takeishi Akiko, coordinatrice de l'antenne japonaise de Médecins du Monde[1]. De plus, dans beaucoup de cas, la majorité de la pension versée aux personnes (125 000 ¥, soit 1025 €, est prélevée par le centre qui avance que cet argent sert à payer le loyer et la nourriture, ne leur laissant plus que 20 000 ¥ (soit 165 €) pour vivre. Ces faits malheureusement fréquents expliquent le retour à la rue d'un très grand nombre d'entre eux.

Si des mesures plus efficaces ne sont pas prises pour endiguer cette situation et redonner des conditions de vie convenables à ces gens, Tôkyô n'est pas prête de voir disparaître les tentes bleues de ses parcs, de ses rues et des abords de ses rivières.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Exclusion : Les SDF aux abonnés absents, Zoom Japon, n°73, Pauvres d'eux, 6 septembre 2017

Cette opposition est toujours effective aujourd'hui, dans le monde du skate tokyoïte. Par exemple, certains skateurs que j'ai pu rencontrer, habitants des alentours de la rivière Sumida, se revendiquaient clairement comme appartenant au shitamachi. Et, du fait de cette appartenance, dénigraient les skateurs des arrondissements de Shinjuku ou de Shibuya, héritages contemporains de Yamanote.

Les sans-abris de Tôkyô, principalement des hommes japonais de plus de 50 ans, sont les victimes de l'éclatement de la bulle financière, au début des années 90. L'effondrement de ce système a causé une crise majeure du secteur immobilier, ce qui a eu pour effet de jeter à la rue un grand nombre de personnes travaillant dans le secteur de la construction. Ce sont ces personnes, cette «main-d'oeuvre jetable» qui peuple à présent les parcs et les berges des rivières de la ville. Ces populations sont les invisibles de Tôkyô. Il est difficile de connaître leur nombre exact car ils sont discrets et se montrent peu. Cela est en partie dû à une forte culpabilisation qu'ils subissent de la société japonaise. Selon Nanako Inaba, la conception de la pauvreté est très différente entre la France et le Japon. En effet, elle précise que, «en France, on considère globalement la pauvreté comme résultant d'un problème systémique, au Japon, cette responsabilité est généralement analysée comme étant celle de l'individu. »[1]. Cette situation tend à s'améliorer à travers une prise de conscience de la population. Cependant, les sans-abris sont livrés à eux-même. Il est quasiment inconcevable pour eux de faire la manche. Le sentiment de culpabilité est souvent fort et ils savent que personne ne leur donnera de l'argent. La plupart d'entre eux travaillent donc pour assurer leur subsistance : certains sont travailleurs journaliers dans le secteur du bâtiment, d'autres ramassent des canettes pour les vendre aux usines de recyclage. Beaucoup d'entre eux acceptent des salaires de misère, bien en deçà de la rémunération minimum, en travaillant au nettoyage de la centrale de Fukushima par exemple. Des actions de protection sociale sont pourtant mises en place par le gouvernement qui désire reloger les sans-abris dans des centres d'accueil. Cependant, ces actions donnent de piètres résultats. En effet,

1 Nanako Inaba, extrait d'un article de Pierre Duquesne, A tokyo, l'interminable lutte des sans-abri du parc Nike, L'humanité, 7 octobre 2014

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En quelques minutes, il ne reste rien de ces constructions qui accueillaient ces personnes, parfois depuis des dizaines d'années. Ils n'ont plus qu'à tenter de récupérer leurs maigres possessions dans les décombres pour se construire un autre lieu de vie, ailleurs. On peut également voir un des habitants de Kasenjiki se charger lui-même de la déconstruction de son habitat en enlevant quelques cordes ainsi que la bâche qui lui servait de couverture étanche, laissant apparaître quatre murs de contreplaqués qui, n'ayant plus rien pour les retenir, s'affaissent au sol d'un même mouvement.

Certains sans-abris pratiquent un habitat de l'instant, d'une éphémérité extrême, écumant la ville et ses quartiers, changeant sans cesse d'endroit où passer la nuit. Insaisissables, ils se glissent discrètement dans les entrées des stations, le dernier train parti, ou s'installent dans l'ombre des ponts, pour une courte nuit. Aux premières lueurs de l'aube, l'abri léger de carton et de plastique qu'ils s'y construisent aura disparu avec eux. Ces architectures bleues sont à l'image du mode de vie de leurs occupants : fragiles, instables et précaires.

Une population à la marge

Les habitants des tentes bleues représentent une population particulière, issue d'un contexte géographique, historique, culturel et politique spécifique au Japon et à sa capitale. Ces personnes vivent principalement dans la «ville basse» de Tôkyô : *Shitamachi,* qui signifie «la ville sous le château». A l'époque d'Edo, on désignait par ce nom l'espace géographique de l'est de la ville, comprenant les bords de la baie et de la rivière Sumida, ainsi que la rivière Tamada. C'était alors un espace urbain traversé de canaux, comparé par les visiteurs à Amsterdam ou à Venise. Cette part de ville, demeure des humbles gens, s'est construite comme une antithèse de la «ville haute» *Yamanote*, lieu de vie des vassaux du Shogun.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA LOI DU DROIT D'AUTEUR

Dans ces deux cas, les populations détournent l'usage attendu des lieux et redonnent une vocation d'espace libre au jardin public.

Un habitat éclair

Dans son film «Tokyo Blue», le réalisateur Sylvain Carassus s'intéresse à la vie d'une population de sans-abris vivant à Kasenjiki, littéralement « l'endroit au bord de la rivière ». En partageant leur quotidien, il s'intéresse à la manière dont leur habitat se construit, et à la manière dont il disparait. Les SDF, tout comme les skateurs s'approprient souvent des lieux situés en périphérie, dans ces franges de villes peu aménagées que sont les autoroutes et les bords de rivière. Ils y construisent leurs cabanes recouvertes de bâches bleues. Ces habitats légers sont structurés de tubes de métal ou de branches de bois qui assurent une certaine stabilité de l'ouvrage. Il est à noter qu'il faut que les constructions soient aptes à résister aux typhons frappant fréquemment la capitale. Les habitants essaient alors de s'installer près de bosquets ou de variations topologiques, qui feront office de coupe-vent. Au début des années 2000, un jeune étudiant en architecture, Yukito Nagashima a consacré son mémoire de fin d'études aux cabanes des sans-abris. Il déclare que chacune est «architecturalement unique et fonctionnelle» et que ces édifices sont «les seuls espaces intimes qui restent à ces personnes, obligées de repartir de zéro. Ils sont ajustés en fonction des besoins de leurs habitants. Pour moi, ils incarnent l'esprit de l'habitat.»

Dans l'histoire racontée par Carassus les sans-abris tentent de se battre contre leur expulsion. En effet, une construction nouvelle est prévue sur le territoire qu'ils occupent. Malgré les différentes réunions avec les autorités, les pelleteuses finissent inévitablement par détruire les habitations rudimentaires des SDF.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'occupation des ces espaces par les sans-abris est donc un acte de transgression. C'est par cette pratique alternative de l'espace que les SDF et les skateurs se rapprochent. En effet, les parcs de Tôkyô sont également largement appropriés par ces derniers. On peut distinguer l'usage par ceux-ci des *ryûyô pâku*, les *skateparks détournés* (Yabe Tsunehiko, 2009)[1]. Julien Glauser, dans sa thèse «Tokyo-skate, les paysages urbains du skateboard », définit ces espaces comme des «places, souvent situées dans les parcs publics, qui sont momentanément occupés par les skateurs. Ceux-ci apportent petit à petit des obstacles transportables qu'ils finissent par ranger discrètement, sous un pont, dans des buissons, etc (…). Nous assistons à la création d'un skatepark par appropriation ou par détournement.» (Glauser, 2016)

Mon expérience m'a amené à skater de nombreuses fois dans les parcs au Japon, notamment avec mon ami Hiroyuki Inoue. Nous nous retrouvions à Shinjuku, au pied des immeubles du gouvernement métropolitain, devant la fameuse fontaine «Shinjuku Niagara falls» et son aire de flat fameuse pour les skateurs tokyoïtes. L'endroit n'est pas particulièrement intéressant, le sol étant de piètre qualité, cependant, la pratique y est tolérée.

Julien Glauser s'intéresse au parc de Komazawa, dans le quartier de Shibuya en relevant les écrits de Shûichi Yoshida qui raconte, dans «Park life» : «Sans doute du fait des vacances de printemps, il y a beaucoup d'enfants dans le parc, et histoire d'embêter exprès les adultes qui coulent un agréable moment de farniente dans l'après midi, ils font un bruit agaçant avec leurs skateboards. Le skateboard ou le vélo doivent sûrement être interdits dans ce parc, mais j'imagine que c'est cette interdiction-là qui attire les enfants.»[2]

Les parcs tokyoïtes sont ainsi le siège de pratiques transgressives, les sans-abris développent une démarche d'habitat et d'appropriation tandis que les skateurs agissent dans une volonté de réalisation artistique et sportive.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Yabe Tsunehiko, « *Skateboarding places at public parks in Tokyo : a study on the Skateboarding Place, part 1* », dans « Journal of architecture, planning and environmental engineering », volume 74, janvier 2009, p.185-192.

2 Shûichi Yoshida, *Park life,* Paris, Philippe Picquier, Picquier poche, 2010, 128 pages

Les jardins ont donc eu des fonctions d'accueil et de manifestations artistiques, mais ils furent également des lieux de revendications politiques. Par exemple, ils ont pu accueillir les protestations contre la hausse du prix du riz, tout comme des appels au droit de vote universel. Ainsi, ces jardins sont des *espaces libres*[1], des lieux qui accueillent des activités multiples et permettent une liberté des expressions personnelles.

Dès les périodes de récession des années 20, le nombre de sans-abris a augmenté considérablement. Il est alors noté par Kiyoshi Inoshita que «les plus nombreux d'entre eux vivent dans des jardins, sinon sous des ponts routiers ou de chemins de fer, dans les marchés, dans les gares, sous les auvents des maisons, dans un coin de rue, dans des terrains inoccupés ou dans des cimetières.»[2]. Le jardin public est leur espace préféré pour plusieurs raisons, la première est que ces lieux offrent une certaine animation sociale et culturelle, de même que «la facilité relative d'y trouver des restes de nourriture». Ils y trouvent également « un lieu de repos en évitant les regards méfiants de la société ». Ainsi, le jardin a un rôle de «dernier refuge pour les exclus de la société». Kinoshi Inoshita ajoute à cela que, pour ces jardins, la fonction d'accueil est très importante, et que leurs régisseurs «devraient théoriquement traiter tous les utilisateurs pareillement et avec la même liberté».
Aujourd'hui, les sans-abris tokyoïtes ont toujours cette pratique habitée du jardin, en s'y rassemblant pour y construire leurs architectures de toiles de plastique bleues, ce qui en fait, selon Wako Kenji, «le paysage symbolique de certains jardins». Ces parcs sont également des espaces «équipés de certains éléments de confort moderne, eau courante ou éclairage public, dont ils peuvent profiter» .

Cependant, la volonté d'aide et d'accueil qui jadis habitait les temples est bien loin d'être celle des pouvoirs législatifs et politiques. En effet, selon la législation japonaise, habiter, même de manière provisoire n'est pas autorisé dans ces lieux.

1 Un espace libre peut être défini comme un espace qu'un nombre illimité de personnes peuvent utiliser à leur convenance, dans un intervalle de temps provisoire.

2 Inoshita Kiyoshi, Kôen to rumpen (les jardins et les clochards), 1932, pages 68-71

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

On peut noter la présence des grands parcs : Yoyogi-kôen, Shinjuku-gyoen et d'autres, qui étalent leurs branches, feuilles et fleurs sur d'immenses surfaces situées principalement à l'ouest de Tôkyô, dans la «ville haute», la Yamanote. Cette partie de la ville s'organisait à l'époque d'Edo autour du château, concentrant les jardins des daimyos séjournant à la capitale, dont les vestiges sont aujourd'hui des héritages contemporains de cette époque féodale. Outre ces lieux fameux pour touristes et Tokyoïtes, la ville regorge de nombreux petits jardins publics peu connus, que l'on découvre au détour d'une rue, à l'angle d'un îlot, dans les quartiers résidentiels.

Il est intéressant de se pencher sur la genèse de ces jardins profondément urbains et intégrés dans la société japonaise pour comprendre leur importance actuelle et la présence des sans-abris en leur sein. Les jardins publics tels que nous les connaissons aujourd'hui ont commencé leur essor en même temps que la modernisation des villes, soit, aux XVIIe et XVIIIe siècles. La création de ces jardins repose sur la coutume très appréciée de *Hanami*, le fait de regarder les fleurs de cerisiers tout en festoyant. Selon Wako Kenji, «les jardins d'Edo sont nés de cette culture des festins, plus de cent ans avant la naissance des jardins en Europe»[1]. Outre ces fonctions purement contemplatives et esthétiques, les jardins servaient également de lieux de refuge contre les incendies. Les jardins des temples en particulier avaient une fonction d'accueil et d'asile pour les sans-abris, et les personnes en difficulté, tout en proposant des zones de loisirs et de création artistique. Wako Kenji déclare « on peut considérer également que l'origine des arts du théâtre comme le *nô*, le *kyôgen* ou le *kabuki* est à rechercher en ces lieux de liberté ». Durant la fin du XIXe siècle et le début du XXe, les règles d'urbanisme concernant les jardins publics et leur proportion dans l'espace urbain ont commencé à fleurir. Par exemple, en 1888, un décret stipule qu'il est nécessaire d'avoir un jardin par unité superficielle d'1,2 km^2. A cette époque «80 % des terrains affectés à cet usage existaient déjà comme tels (…) constituant donc un héritage de l'époque ancienne (Tanaka S., 1974)».

1 Wako kenji, Sekiguchi Ryoko. « Les SDF dans les jardins publics considérés comme espaces libres. Approche socio-historique de la vie quotidienne dans les parcs » dans « Les Annales de la recherche urbaine », N°94, 2003. L'accueil dans la ville. pp. 139-146.

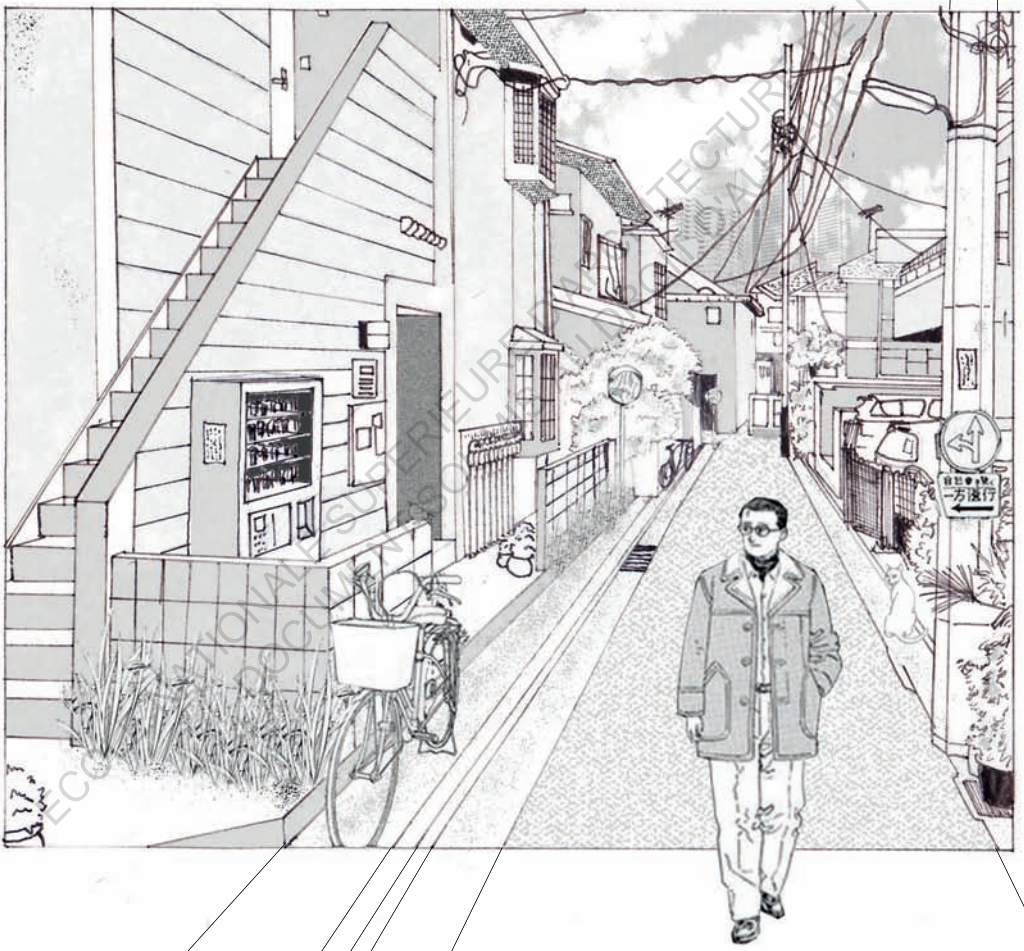
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

6-Bleu plastique

Durant la plupart de mes sessions de skate à Tôkyô, je n'ai pu manquer de remarquer régulièrement des constructions légères, de formes biscornues, et souvent recouvertes de bâches en plastique d'un bleu électrique. Je les voyais souvent lors de sessions près des rivières de la ville, comme par exemple sur les berges de la rivière Sumida, dans le parcours n°3 . Ces objets disséminés dans la ville sont les habitations de fortune des quelques 4 000 sans-abris qui peuplent la capitale (1 500 selon la mairie), figures invisibles et qui pourtant laissent ces traces significatives dans l'espace urbain, pour qui veut bien les regarder. Elles sont le symbole de leur présence, de leur droit à la parole et à la considération. Interviewé par « Our Planet TV », l'activiste Tetsuo Ogawa déclare : « Je pense qu'il y a des similitudes entre les skateurs et les sans-abris, comme le fait d'utiliser un espace ou un lieu d'une manière totalement différente de la normale. Les skateurs peuvent pratiquer où ils le désirent dans la ville, tout comme les SDF qui vont où ils le désirent également. »[1]
Pour les skateurs qui pratiquent dans les rues de Tôkyô, l'objectif est d'éviter au maximum les interactions avec la police ou autres figures d'autorités (gardiens, riverains excédés…).
Pour y parvenir, une connaissance des tactiques diverses permettant d'éviter ces désagréments est développée. Par exemple, les franges de la ville que l'on pourrait définir comme étant «en marge» sont des espaces où il est plus aisé de pratiquer sans déranger, ni être dérangé, pour peu que l'on connaisse les moyens d'y accéder. Il est également courant de sélectionner les horaires de pratique pour se prémunir de rencontres indésirables avec les figures en uniformes. Skateurs et sans-abris se rapprochent ainsi dans la pratique de territoires qui sont souvent à l'écart des points de convergence des flux, qui sont peu administrés et donc peu surveillés. Les parcs et jardins publics sont des lieux particulièrement prisés. Par delà son apparence hermétique de ville sur-bétonnée, Tôkyô cache de nombreuses zones vertes et boisées, qui agissent comme autant de cellules pulmonaires dans l'espace urbain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 OurPlanetTV, *#02 Miyashita Nike Park* - Tokyo/Shibuya, 23 avril 2010



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTATION

5-Une rue tokyoïte

Un homme marche
A l'aube
Au milieu d'une rue étroite
Vide de voitures
Bordée de plantes
Abritant les insectes, qui chantent
Criii, Criii

Un corbeau s'est posé sur un fil éléctrique
Crâââ, Crâââ
Un chat le regarde, paresseux

L'homme entend le bruit des cisailles
D'un jardinier matinal
Clac clac
Tout proche, le clapotis de l'eau
De la rivière Kanda
Au loin, le son strident des barrières
Du passage clouté, qui se ferme
Puis le grondement du train
Qui passe
Dans le calme

L'air est frais
Mais humide
En ce doux mois d'avril
Le ciel bleu accueille
Les pétales de cerisier
Qui tombent, et sont pris par le vent
Libres

Un homme marche
Dans la rue
Seul

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce projet gargantuesque a immédiatement généré une levée de boucliers des activistes déjà investis dans l'aide aux sans-abris et dans la cause du parc Miyashita. De nombreux points de contestation sont évoqués, avec en tête de file, l'acharnement et l'empressement dont semble faire preuve la municipalité à vider l'endroit de ses occupants, à l'approche des Jeux Olympiques. Par ailleurs, de nombreux citoyens et activistes déplorent la destruction d'un espace libre et ouvert, remplacé par un lieu fermé dédié à des usages mercantiles et excluants. Le parc Miyashita étant également un lieu de rassemblement en cas de tremblement de terre, les habitants se posent des questions quant à leur sécurité. Durant ce même mois de mars 2015, les activistes, qui avaient attaqué la mairie en justice en 2011 contre les actions répressives envers les populations de sans-abris, ainsi que contre le manque de transparence durant la conclusion des accords avec Nike, ont gagné leur procès. Cependant, le gouvernement du district a décidé de faire appel du jugement. Finalement, le 27 mars 2017, la mairie a fermé définitivement le parc, ayant recours aux forces de police pour déloger les SDF essayant de rester sur les lieux. Cette expulsion définitive sonne le glas pour le parc Miyashita. Les travaux commencent, les palissades de chantier enserrent le parc et cachent aux passants l'affreux spectacle de sa destruction.

Août 2019, deux ans ont passé. Ce qui fut un espace public vert, ouvert à tous, générateur d'activités communautaires, de rencontres, un espace d'accueil pour les sans-abris, n'est plus maintenant qu'une masse informe de béton triste, fermée, contrôlée et compartimentée. *Irashaimasé.* [1]

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU PROPRIETAIRE

1 Terme utilisé le plus généralement par le personnel des établissements d'activités commerciales pour souhaiter la bienvenue aux clients.

ont été effectuées, des militants ont planté leur tente et ont commencé à habiter avec les sans-abris, en signe de soutien. Ces groupes s'opposent également au fait que la multinationale puisse apposer son nom sur un espace public, ainsi qu'à la manière dont les autorités ont signé l'accord, en secret, sans en informer la population et les principaux concernés. Ce projet s'étant fait connaître autour du monde, de nombreuses protestations ont lieu devant les magasins Nike dans différents pays occidentaux, notamment à Paris.

Malgré ces actions, l'assemblée du district a approuvé le 31 mars 2010 la réalisation du skatepark et de deux murs d'escalade, qui ouvriront en novembre de la même année. Les sans-abris ont dû quitter les lieux et reconstruire leurs cabanes dans les alentours, certains continuant tant bien que mal d'habiter le nouveau parc.

Seconde privatisation, résistance, et destruction d'un bien commun

Au cours de l'année 2014, les autorités de l'arrondissement de Shibuya ont commencé à fermer le parc la nuit, rendant encore plus difficile la vie des derniers sans-abris occupant les lieux. En mars 2015, un évènement important a accéléré le destin du parc Miyashita : les autorités de l'arrondissement ont signé des accords avec la compagnie immobilière Mitsui Fudosan, leur accordant le droit et le devoir de réinventer l'espace du parc avant le début des Jeux olympiques. La compagnie aura un droit d'exploitation pour trente ans, moyennant un versement annuel de 600 000 000 ¥ (soit 4 918 320 €). Une bonne affaire pour la mairie. Le projet se révèle être un bâtiment immense, s'étendant sur 5 niveaux. Il comprend au sous-sol et au rez-de-chaussée des espaces de stationnement, au premier étage des magasins divers, au second des cafés et des magasins de sports, ainsi que, au dernier niveau, des équipements sportifs répartis sur la surface de l'édifice. Par ailleurs, à l'extrémité nord de la parcelle, les plans prévoient un hôtel de luxe de 17 étages.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Depuis déjà un certain nombre d'années, le parc Miyashita est occupé par les sans-abris, ce que certains riverains ne voient pas d'un bon œil. Ces derniers se plaignent à la mairie que la présence de ces personnes dans le quartier leur est nuisible, voire les effraie. Par ailleurs, certains commerçants locaux ou représentants de grands groupes signalent que la présence de ces personnes dans le parc nuit à l'image du quartier ainsi que, par extension, à leurs profits. Il n'en faut pas plus à la municipalité qui avait déjà les sans-abris dans sa ligne de mire. Il est décidé de rénover et d'aménager le parc pour obliger ses occupants actuels à quitter les lieux dans l'objectif d'augmenter la capacité attractive du quartier. Plusieurs idées sont évoquées, mais c'est celle d'un skatepark qui est retenue. En effet, cela fait écho à des demandes émanant des pratiquants de skate de l'arrondissement qui aimeraient un lieu où pouvoir pratiquer sans avoir d'ennuis avec la police. Cependant, ce qui intéresse la municipalité dans cette opération de skatepark, c'est de vider les rues de la présence des skateurs. Le maire de l'arrondissement, Mr Kuwahara, déclare d'ailleurs « les jeunes font du skateboard devant les stations de train et sur les trottoirs, c'est dangereux pour les piétons »[1], tandis que son confrère, membre du congrés, Osamu Ueno, déclare qu'il s'agit de la même idée que de « séparer les fumeurs et les non fumeurs entre les zones fumeurs et les zones non fumeurs. Si on veut fumer, on va dans la zone fumeur. Si on veut faire du skateboard, on va dans la zone prévue à cet effet. »

Ainsi, grâce à ce projet, la mairie se débarrasse des sans-abris qui la gênent, en construisant à la place de l'endroit qu'ils occupent un skatepark grillagé, payant et administré, qui va lui permettre d'avoir une certaine force de contrôle sur les skateurs. Assujetti à ce projet de skatepark, Nike propose la réalisation de deux murs d'escalade (payants également), d'un club-house, ainsi que la rénovation globale du parc. Le projet sera réalisé par l'atelier Bow-Wow.

Les SDF étant menacés, une coalition s'est formée autour d'artistes, d'activistes et d'associations d'aide aux plus démunis. Une résistance à ce projet s'est alors organisée : de nombreuses manifestations

1 OurPlanetTV, *#01 Miyashita Nike Park* - Tokyo/Shibuya, 19 avril 2010

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

heurter à des palissades de chantier et à des panneaux montrant une image projetée d'un immense complexe architectural, luisant de mille couleurs, prospectif de ce qu'était en train de devenir cet endroit qui m'était si cher. J'ai été un moment désarçonné, comme si on m'avait enlevé un point de repère, comme si on m'avait arraché un souvenir.

Premières privatisations, résistances, expulsions

En mai 2008, le journal local «Just times Shibuya» révèle l'existence d'un projet que la ville tient secret : des négociations ont commencé depuis plusieurs mois entre le géant du sport Nike et l'arrondissement de Shibuya dans l'objectif d'aboutir à la construction d'un skatepark et de deux murs d'escalade, à l'endroit exact où vivent les sans-abris. L'accord se base également sur la vente de droits nominatifs sur le lieu, au bénéfice de la multinationale. Ce type de contrat est extrêmement lucratif pour l'arrondissement de Shibuya, qui en a déjà fait l'expérience. En 2006, la mairie a relevé une recette de 118 000 000 ¥ (soit 967 270 €), provenant exclusivement de la vente de ce type de droits. Dans le cas de ce projet, l'entreprise Nike doit financer les travaux de rénovation du parc et la construction des nouveaux éléments sportifs pour un coût de 465 600 000 ¥ (soit 3 816 600 €). Les droits pour nommer l'endroit au nom de la compagnie s'élèveront à 18 700 000 ¥ (soit 153 280 €) par an. Ainsi, le parc Miyashita est rebaptisé «Nike Miyashita park». D'énormes intérêts financiers sont en jeu sur ce terrain qui est alors toujours un parc public, ouvert à tous. La multinationale met en place des terrains de sport, dont l'accès sera payant. L'entreprise espère en conséquence une augmentation générale de ses profits au Japon, grâce à cette nouvelle présence publicitaire au coeur du district de Shibuya, ainsi qu'à l'ouverture conjointe de leur magasin officiel dans le quartier voisin d'Harajuku. De son côté, la mairie réalise une opération, qui, sous couvert d'intentions louables, cache des volontés répressives et autoritaires..

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un espace public de cohabitation et de mixité

Le parc avant 2008 :

«Adolescente, j'ai fumé mon premier joint sur les balançoires du parc Miyashita. C'est aussi là-bas qu'on finissait les soirées d'été avec nos bouteilles d'alcool achetées à l'épicerie. Il y avait un curieux mélange de couples en train de se bécoter, de sans-abris vivant paisiblement sous leurs bâches bleues, de policiers faisant de l'exercice et de jeunes comme nous qui glandouillaient. Les sans-abris m'ont toujours intrigué, ils avaient l'air de s'être recréé une petite vie sympa là-bas, avec leurs cuisines improvisées dans des souches d'arbres, leurs couvertures qui faisaient office de lit et l'eau des toilettes publiques dans laquelle ils lavaient leurs affaires. Au Japon, les SDF ne demandent jamais d'argent ou de nourriture. Ils font juste avec ce qu'ils ont. Et ils piquent dans les poubelles quand personne ne regarde.»[1]

Le parc en 2014 :

Alors que j'effectuais mon premier séjour à Tôkyô, j'avais évidemment recherché les lieux où il était possible de pratiquer le skate. Ayant appris l'existence d'un skatepark à Miyashita, j'y ai découvert un espace vert, étroit, enclavé entre une route très fréquentée et des trains qui passaient à toute vitesse. C'est immédiatement devenu un de mes endroits favoris, j'aimais m'y rendre le soir pour faire du skate, mais il m'arrivait également de venir uniquement pour passer la soirée dans le parc, avant sa fermeture. C'était un lieu animé, connu des étrangers en vacances comme des jeunes Tokyoïtes, un endroit rêvé, donc, pour rencontrer des gens et passer de bonnes soirées, dans une atmosphère très différente du reste de la ville. J'apercevais souvent les sans-abris qui habitaient le parc et les alentours, lorsqu'ils émergeaient de l'ombre pour faire un brin de toilette aux WC publics proches de l'entrée du parc. En mars 2019, alors que je me rendais au skateshop Stormy à Shibuya, j'ai décidé d'y aller en traversant le parc, comme j'en avais l'habitude les années précédentes. Quelle ne fut pas ma surprise de me

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Katayama Lisa, Blog TokyoMango

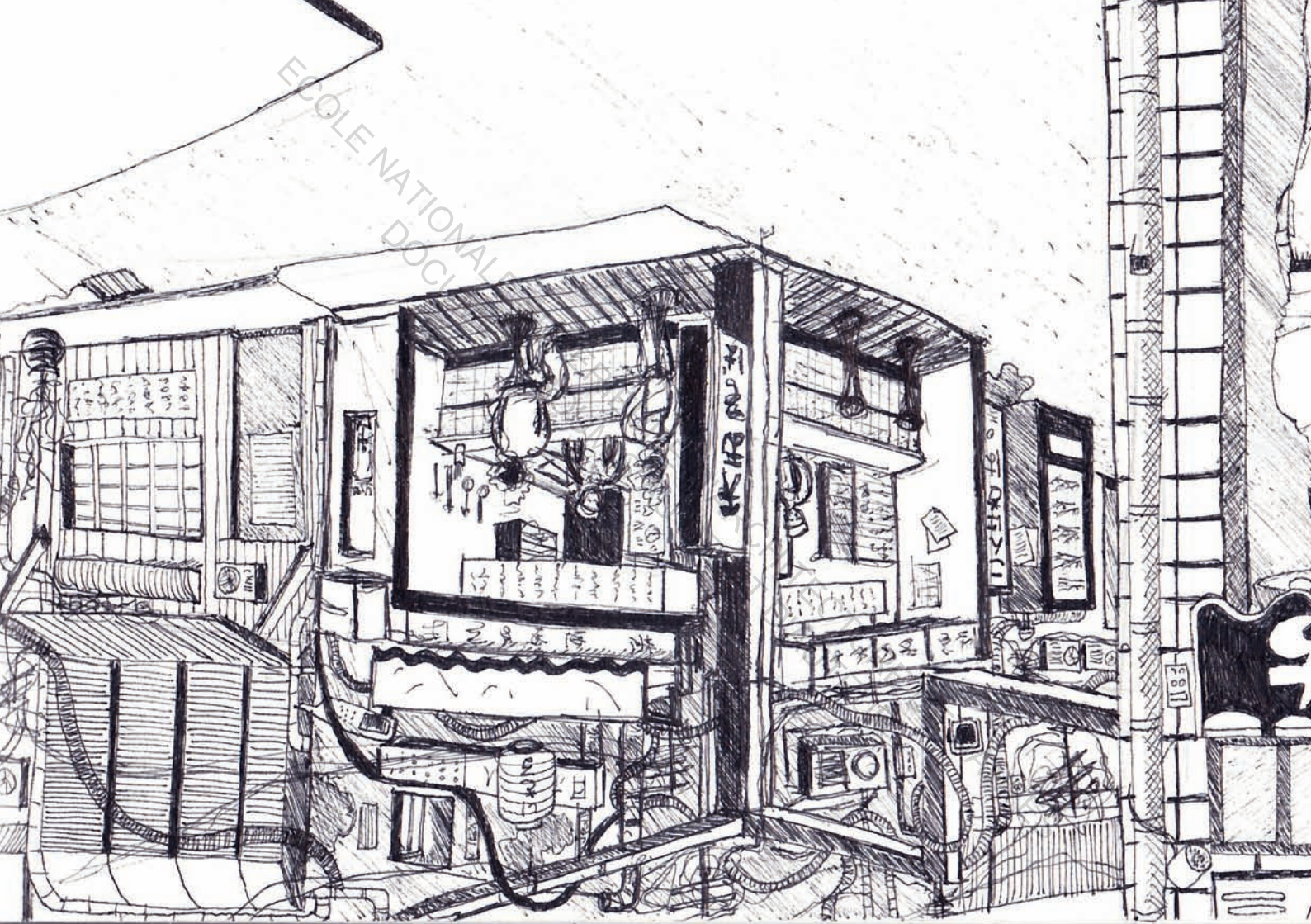
4-La controverse Miyashita

Le parc Miyashita était un des rares espaces verts conséquent du quartier de Shibuya, à l'ouest de Tôkyô. L'endroit s'étendait le long de rails de train et d'une grande artère à la circulation abondante, non loin des rues les plus populaires de cet arrondissement, parmi les plus fameux de la capitale japonaise. Issu d'un projet des années 30 de la municipalité de Tôkyô, le parc a traversé de nombreuses phases au fil des ans. En 1964, alors que le Japon déploie des moyens titanesques pour faire face au défi d'organiser les Jeux olympiques, le parc va subir une première transformation. La modernisation des infrastructures, la démocratisation de l'automobile et l'afflux massif de visiteurs conduisent la mairie à construire à l'emplacement du parc un espace de stationnement fermé. Le parc est délocalisé sur le toit de ce nouveau bâtiment. On y accède alors par une volée de marches. Les années passent, et le déclin de cet espace commence. On observe une recrudescence de vols, de petite délinquance ; le parc devient de moins en moins fréquenté par les citoyens.

Dans les années 90, quelques 80 sans-abris ont investi les lieux et y ont créé un petit bidonville, patchwork de toiles bleues et de matériaux de récupération. Le lieu est toujours peu fréquenté, ce qui est une chance pour les sans-abris qui trouvent ici un espace qu'ils peuvent s'approprier. Certaines personnes profitent également du lieu, comme un espace de calme dans l'environnement ultra-dense de Shibuya.

Au début des années 2000, les autorités municipales décident qu'il est temps de se préoccuper de cette situation. Elles tentent de convaincre les personnes occupant les lieux de partir avant de faire construire deux terrains de futsal en 2006. La population de sans-abris a fortement déclinée dans le parc et ils ne sont à ce moment-là plus qu'une trentaine. En 2008, une controverse va s'étendre sur plusieurs années, autour de la rénovation du parc et de la réalisation d'un projet d'équipements sportifs en son sein.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE
DOCUMENTATION

accueillent touristes et Tokyoïtes qui prennent plaisir à venir y manger et y boire.

J'ai souvent parcouru ces ruelles, le plus souvent pour me rendre au restaurant Kameya, où j'ai dégusté un certain nombre de repas. Peu le jour, beaucoup la nuit, quelques uns à l'aube. J'ai parfois marché plus d'une heure rien que pour y manger, il m'a accueilli lorsque je rentrais d'une nuit aventureuse à Shibuya ou d'une session de skate à Shinagawa...
Le restaurant est pratiquement constamment ouvert, ainsi à toute heure du jour ou de la nuit, qui a faim peut s'y sustenter. A chaque fois, j'ai dégusté le même plat : *Tentama Soba*, des nouilles de sarrasin, accompagnées d'un œuf mi-cuit et de légumes frits, le tout baignant dans un bouillon. Un bol coûte 420 ¥, soit 3,50 €. Après avoir commandé, je suis servi en moins de 30 secondes, 8 minutes plus tard, j'ai terminé et je laisse la place à la personne qui attend. C'est un lieu où l'on ne reste pas.

Le restaurant fait angle entre l'axe nord-sud qui traverse le quartier, et une ruelle qui ouvre vers l'ouest. L'espace est petit, à peine 3 m sur 4. Le comptoir entoure et s'ouvre sur la cuisine, occupée par deux hommes qui s'affairent à répondre aux commandes. Devant celui-ci s'alignent des tabourets de métal sur lesquels les clients s'installent côte à côte pour manger. Le restaurant peut accueillir au maximum 8 personnes, serrées côte à côte. L'exiguïté de l'espace provoque des rapprochements. Les clients se heurtent, s'excusent, discutent, font connaissance, et puis s'en vont. Au *Kameya*, on vient parfois seul mais on mange toujours à plusieurs. Derrière, c'est la rue et son mouvement, son agitation, sans séparation aucune. Les passants pressés tâchent d'éviter les touristes qui s'arrêtent sans prévenir pour essayer de photographier les lanternes, les tuyaux, les câbles électriques, les lumières et les fumées qui s'échappent des autres établissements.

Durant un tel repas, on se situe dans un espace interstitiel, dans un entre-deux caractéristique de la capitale nippone et de la conception de l'espace qu'ont ses habitants : une vision particulière et subjective du vide, le *ma* .

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce nombre est significatif d'une demande importante car cela équivaut à environ 75 restaurants par km². En effet, manger au restaurant est un rituel quotidien pour de nombreuses personnes : on y déguste un plat rapide durant la pause du midi et on y retrouve collègues et amis le soir.

Au Japon, le service est généralement très rapide et on mange pour peu cher (le prix moyen d'un repas se situe entre 5 et 8 €). Par ailleurs, le coût des diverses marchandises en supermarché est assez élevé : un repas cuisiné à la maison peut revenir au même prix que ce même repas dans un établissement de restauration. Le manque de place pour cuisiner dans les logements de certains habitants peut également expliquer cette habitude du repas à l'extérieur. Il faut faire des choix et ne garder que l'essentiel, la ville est là pour pallier à ces manques que l'espace du logement privé ne peut combler. Ainsi, des éléments utiles tels que le réfrigérateur, la cuisine, la salle de bain, se délocalisent à l'extérieur, dans des morceaux de ville qui sont des extensions de l'espace privé de ses habitants. On retrouve ainsi des konbini, des restaurants, des sentôs, comme autant d'éléments urbains autour desquels les notions de public et de privé s'interpénètrent.

Kameya Shinjuku Tentama Soba

Ce nom est celui d'un restaurant. Mon favori à Tôkyô.

L'établissement est situé au coeur d'Omoide Yokochô, un réseau de ruelles situé le long de la ligne Yamanote, près de la station de Shinjuku. On y accède en empruntant la sortie ouest puis un tunnel qui passe sous les rails. L'endroit, dont le nom signifie «la ruelle des souvenirs», s'est développé vers le milieu de l'ère Shôwa[1], à la fin de la seconde guerre mondiale plus précisément. Une période durant laquelle les commerçants et restaurateurs se sont agglomérés autour du centre névralgique de la gare pour y faire recette. Depuis ce temps, les propriétaires de ces établissements minuscules et bigarrés, serrés les uns contre les autres, ont su résister à la spéculation immobilière et préserver l'intégrité de cette part de ville si particulière. Aujourd'hui, l'endroit est très populaire, ses quelques 80 restaurants

1 Ere Shôwa : période durant laquelle l'empereur Hirohito régna sur le Japon (1926-1989)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3 – Restauration

Généralement, les sessions de skate tokyoïtes s'étendent jusqu'au coucher du soleil, puis se prolongent dans la nuit. Cette transition est le moment idéal pour faire une pause et reprendre des forces ; alors commence la recherche d'un restaurant. Parfois, mes compagnons de session connaissent de bonnes adresses, mais, la plupart du temps, c'est au hasard de notre exploration urbaine que nous trouvons un établissement qui nous convient. La tactique la plus courante consiste à parcourir les grandes artères,les rues et bâtiments situés aux alentours des stations de trains. Ces espaces concentrent une grande quantité de restaurants, signalés par des enseignes lumineuses. On trouve même parfois des quartiers entiers consacrés à la restauration de rue. Ces espaces sont envahis de tonnelles, de bancs et de groupes de personnes qui mangent et boivent dans une ambiance festive. Il est également possible de trouver des restaurants nichés dans de petites ruelles, perdus dans un quartier résidentiel. Ceux-ci, cependant, sont plus difficiles à trouver et se dérobent généralement aux visiteurs de passage, restant quasi-exclusifs aux habitants des environs.

Quel que soit l'établissement sur lequel nous jetons notre dévolu, c'est toujours un moment important de la session de skate, un temps qui permet de consolider les relations avec les skateurs que l'on connaît, mais aussi d'apprendre à connaître ceux que l'on rencontre pour la première fois (cf Parcours n°2 et n°3). C'est l'occasion de programmer de futures sessions et de décider où nous emmènera la nuit qui s'avance.

Capitale gastronomique

A Tôkyô, le monde de la restauration revêt une importance particulière. Il faut en premier lieu signaler que la ville est désignée comme la «capitale mondiale de la gastronomie» par le guide Michelin, depuis plusieurs années déjà. Outre les restaurants fameux et étoilés, ce sont les établissements ordinaires qui font partie intégrante du quotidien des Tokyoïtes. Ils sont actuellement au nombre de 160 000 à occuper stations, rues, centres commerciaux…

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE VERSAILLES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE
DOCUMENT SOUMIS A

illustre bien la relation du skate à son environnement. Les altérations de la ville provoquées par l'usage du skateboard sont autant de plaies laissées dans l'espace urbain, traces des violences subies par les bancs, rambardes d'escaliers et murs, sous les assauts répétés des skateurs. Celles-ci se manifestent durablement dans l'espace urbain en laissant leur empreinte dans la matière constitutive de la ville, dans une démarche quasi artistique : ici peignant un mur de traces de roues, là, sculptant l'arête d'un banc avec les trucks…

Parfois, la ville résiste : un caillou bloque une roue, une barre de métal résiste aux trucks...
C'est la chute.

Alors une dynamique opposée se produit, les rôles s'inversent et le skateur doit subir l'énergie que lui renvoie la ville, attaquant presque directement la chair du pratiquant. Les traces laissées y sont souvent moins durables mais peuvent rester inscrites à vie. Pour le skateur, il résulte de cet échange plaies, torsions, fractures…

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Interprétations

Selon Wikipedia, le terme «trace» peut être rapproché sémantiquement parlant des mots : marque, empreinte et indice.

Le terme «marque» traduit une notion d'identification.
Le terme «empreinte» traduit une notion de modification de la matière.
Le terme «indice» traduit une reconstitution d'un élément passé.

L'analyse des traces laissées par les pratiquants de skate dans l'environnement relève de ces trois terminologies. En effet, on peut tout d'abord avancer l'importance de la notion d'identification dans la découverte d'une trace : on sait alors immédiatement que des personnes de la même culture, issus d'un même imaginaire collectif ont été actifs à cet endroit, c'est à dire qu'elles vont potentiellement y revenir. C'est un moyen de marquer un territoire, de signifier que les pratiquants de skate s'approprient l'endroit. Par ailleurs, il s'agit d'une empreinte laissée là, matérialisée par une modification physique de ce qui constituait l'environnement avant l'intervention du skateur. Enfin, la trace a une fonction d'indice sur les événements passés, il est possible d'en retirer un nombre d'informations conséquent. C'est d'abord un indice sur le fait qu'il est possible de pratiquer ici assez régulièrement sans être ennuyé par une quelconque figure d'autorité, c'est également une «notice d'utilisation» de l'espace : les traces montrent quelle part de celui-ci est utilisable, jusqu'à quelle hauteur, à partir de quelle distance… On profite de l'expérience qu'ont eu du lieu les autres skateurs, de leurs connaissances, qui nous sont transmises par les traces qu'ils y ont laissées.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Skate and Destroy »

« Qui laisse une trace laisse une plaie » Henri Michaux

La célèbre devise « Skate and Destroy » du magazine Thrasher

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

J'ai eu l'occasion d'en observer beaucoup à Tôkyô. La plus commune de ces formes est un amas d'une couleur foncée, plus ou moins étendu et uniforme, le long de l'arête d'une marche, d'un banc ou d'un autre type de mobilier urbain. Cette couleur est provoquée par la wax, ainsi que par les frictions répétées de la planche à cet endroit. Au toucher, la partie waxée est assez grasse et lisse. Par ailleurs, j'ai aussi souvent croisé le chemin de traces de wallrides, caractérisées par un nombre important de petites courbes au rayon plutôt similaire qui se côtoient et se superposent sur la partie basse d'un mur. Ces courbes sont de couleur grise ou noire, en fonction de l'intensité que le skateur a mis dans sa figure. Ces traces permettraient presque de compter exactement le nombre de fois que l'action a été effectuée sur le mur. Il est également possible de découvrir des rayures sur des éléments métalliques. Ces rayures, provoquées par la planche ou les trucks glissant sur l'objet, sont parfois localisées sur des rambardes d'escalier ou sur des poteaux. Tous ces types de traces sont les plus courants. Cependant, il est possible d'en découvrir d'autres, pour lesquels il est nécessaire d'être très attentif : des traces de roues sur le sol, sur des panneaux de signalisation, des bouts de bois de plusieurs couleurs provenant d'une planche abîmée… Un exemple de cette identification d'un lieu ou d'un espace comme étant un spot peut illustrer ce phénomène. Non loin de mon appartement, sur le chemin menant vers le centre de Shinjuku, j'ai découvert des rambardes d'escalier. Elles me sont immédiatement apparues comme praticables en skateboard, pour des personnes d'un niveau technique très élevé. Leur hauteur relativement basse a été pour moi le premier indice de leur éventuelle praticabilité, puis, en m'approchant, j'ai découvert que la peinture des rampes d'escalier était émaillée de nombreuses rainures, provoquées assurément par le frottement des trucks sur le métal. Bien plus tard, après être rentré en France, le visionnage d'une vidéo de skate sur YouTube a confirmé mes conclusions : j'y ai vu un skateur professionnel effectuer une figure sur ladite rambarde.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2 - Traces

Tout au long de sa vie, un chat va sentir des milliers d'odeurs. L'analyse de ses propres traces olfactives ainsi que celles d'autres êtres vivants lui permet de se repérer dans son territoire. De ce constat, une analogie peut être développée avec les planchistes à roulettes, qui, dans leur usage quotidien de la ville, sont attentifs aux différentes traces laissées par les autres pratiquants de l'espace urbain. Ces traces sont particulièrement importantes pour un skateur, qui va les analyser et en tirer des informations utiles.

Observations tokyoïtes

Mon expérience et ma connaissance de la ville de Tôkyô se sont construites autour des différents parcours que j'ai pu effectuer : répétés, dans le cas de mes déplacements quotidiens, ou inédits, lors de mes explorations urbaines, en skate ou à pied. Lors de ces trajets, une partie de mon esprit, consciemment ou non, était concentrée sur la recherche de formes urbaines qui seraient intéressantes pour la pratique du skate. Ces formes peuvent être vierges de tout usage skateboardistique, tout comme elles peuvent avoir été préalablement utilisées dans un tel but. Dans ce dernier cas, des traces peuvent informer de l'usage qui en a été fait. La reconnaissance de ces mêmes traces est possible grâce à l'apprentissage de leur codification et de leurs caractéristiques. C'est ce que nous allons expliciter à présent.

Les traces peuvent être présentes sur des plans horizontaux, obliques ou verticaux. Elles sont généralement la conséquence des frictions des différentes parties du skateboard (planche, trucks, roues, grip) sur les éléments urbains pratiqués par le skateur. Ces parties peuvent être toutes trois sollicitées en même temps lors de l'action, mais il est possible également qu'une seule ne le soit (les roues par exemple). Cela peut donc aider le skateur à reconstituer une action à laquelle il n'a pas assisté, en «lisant» ainsi la ville. Ces traces se révèlent donc sous une forme différente, en fonction de la partie du skate utilisée et du support de l'action.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de hauteurs similaires aux alentours, à partir des années 60, ce qui empêcha un impact profond sur la ville et la perception qu'en ont ses habitants.

Une construction à valeur symbolique

La tour Skytree s'est insérée dans le paysage tokyoïte en apportant avec elle l'idée d'un renouveau avec certains concepts inhérents au sens japonais de l'espace, ou plus largement à la tradition et à un certain contexte historique. On peut tout d'abord avancer le fait que la hauteur de 634 m peut se lire *Mu-Sa-Shi*[1] en japonais, qui est l'ancien nom de l'arrondissement de Sumida, où est située la tour. Par ailleurs, l'emplacement de l'édifice, dans ce quartier connu pour être particulièrement imprégné de tradition, instaure un dialogue intéressant avec le vénéré maître des lieux : le Sensô-ji, plus vieux temple de la capitale. Ce rapport s'établit plus précisément avec la pagode à 5 étages du complexe religieux. En effet, ce type de pagode, dont la technique de construction permet une grande résistance aux secousses sismiques, grâce à son pilier central, a grandement inspiré la construction de la tour Skytree.

Tous ces éléments permettent de comprendre comment un tel édifice a pu s'intégrer facilement dans une ville où la notion de monumentalité architecturale n'était que très peu présente. Tôkyô est maintenant dotée d'un point de repère important, comparable aux clochers de nos villages européens, identifié et identifiable par les habitants et les visiteurs. Elle m'a souvent été utile, lorsque je pratiquais la ville, pour m'orienter dans mes déplacements, mais également, comme un moyen de me situer dans l'espace urbain, lorsque je regardais un film, un documentaire, ou tout autre élément graphique traitant du Tôkyô contemporain. En quelques années elle est devenue un élément indissociable de l'image qu'ont les Tokyoïtes de leur ville, ainsi que de celle qu'en ont les étrangers.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Le nom Musashi et la forme de sabre planté dans le sol de la tour Skytree peuvent également évoquer le célèbre Miyamoto Musashi, le plus grand escrimeur de l'histoire du Japon.

accueillent les nombreux visiteurs. Le reste du volume est vide.

Cette construction a profondément bouleversé le paradigme tokyoïte en introduisant un élément de verticalité dans une ville profondément horizontale, depuis sa création, malgré quelques «bulles» de verticalité, dispersées dans la ville[1]. En effet, certains quartiers tels que Shinjuku ou Marunouchi offrent aujourd'hui à l'observateur des paysages urbains principalement verticaux. Ce n'est cependant pas la première fois que de tels éléments monumentaux concentrent les regards des habitants de Tôkyô. En effet, au début de l'ère Edo (1603-1868), le shogun Iemitsu (petit fils de Tokugawa Ieyasu)[2] acheva la construction du donjon d'Edo (ancien nom de Tôkyô), dans une volonté d'affirmation du pouvoir du clan dirigeant. Cette construction entièrement en bois dominait de ses 90 m de haut une ville aux édifices peu élevés. Malheureusement, le grand incendie de 1657 le détruisit, ainsi qu'une bonne partie de la ville. La «Pax Tokugawa» faisant loi, il n'a pas été nécessaire de reconstruire un tel édifice. Il est également important d'évoquer la célèbre tour Ryôunkaku, signifiant «pavillon surplombant les nuages» , qui a profondément marquée la ville à partir de sa construction et durant sa courte durée de vie. La tour, qui émergea de l'esprit de l'ingénieur William Kinnimond Burton fut achevée en 1890 et démolie en 1923, après avoir subi de graves dommages causés par le grand tremblement de terre du Kantô, la même année. L'édifice était extrêmement populaire à l'époque. Cela s'explique d'abord par sa taille importante et sa construction en briques dans un style occidental, mais aussi par sa fonction de centre culturel et commercial, dont profitaient à l'époque les citoyens de Tôkyô, ainsi que les touristes. La vue sur la ville et sur le mont Fuji qui s'offrait aux visiteurs était également un facteur important de sa popularité. Plus récemment, on peut citer la tour de Tôkyô, réalisée en 1958, comme un exemple de monumentalité contemporain dans la ville. Cependant, son influence a été très atténuée par la construction de nombreux édifices

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Tardits Manuel, « Tokyo, portraits et fictions », 20, « Catastrophe »

2 Tokugawa Ieyasu est l'un des trois unificateurs du Japon, il a instauré l'ère d'Edo et la domination de la dynastie Tokugawa sur le Japon de 1603 à 1868 (Restauration de Meiji)

1 L'arbre des cieux

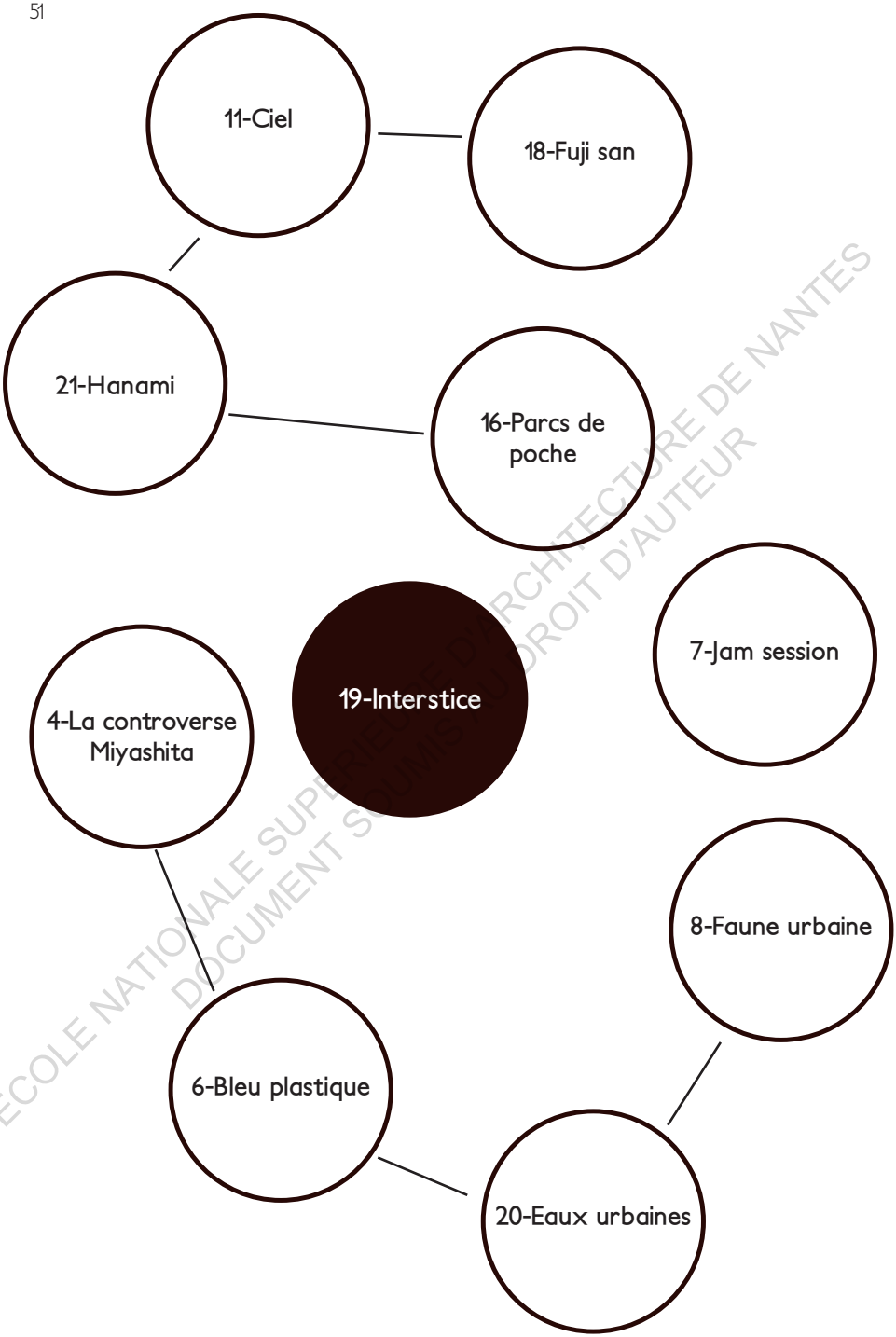
Lors des nombreuses sessions de skate que j'ai pu effectuer dans le quartier d'Asakusa, sur les berges de la rivière Sumida notamment, j'ai ressenti la présence continuelle de la tour Skytree, littéralement «l'arbre des cieux». Se dévoilant de l'arrière d'un immeuble ou émergeant d'une route aérienne, elle n'est jamais très éloignée des regards de ceux qui pratiquent la ville. Mes compagnons skateurs la considéraient comme un élément très important de leur quotidien, s'arrêtant souvent pour la prendre en photo, selon ses propres changements d'état (alternance des couleurs nocturnes) ou les variations de l'environnement (lumière, météo, position de l'observateur).

Ma première expérience avec cette tour a eu lieu lorsque, à 18 ans, j'ai effectué mon premier voyage à Tôkyô. J'étais alors accompagné d'un ami qui est monté dans la tour alors que je restais à terre. A ce moment, plusieurs raisons justifiaient mon manque d'intérêt pour cette activité, malgré la forte impression que me procurait la tour, la plus importante étant le prix d'accès. En effet, payer 2 000 ¥ (soit 16,50 €) pour s'élever au premier observatoire me paraissait particulièrement déraisonnable. Par ailleurs, ayant déjà profité d'un point de vue impressionnant sur l'agglomération tokyoïte depuis la tour de la mairie de Shinjuku, je ne ressentais pas la nécessité d'une nouvelle ascension. Durant mes deux autres voyages dans la capitale, je ne m'en suis que peu approché, préférant la voir de loin.

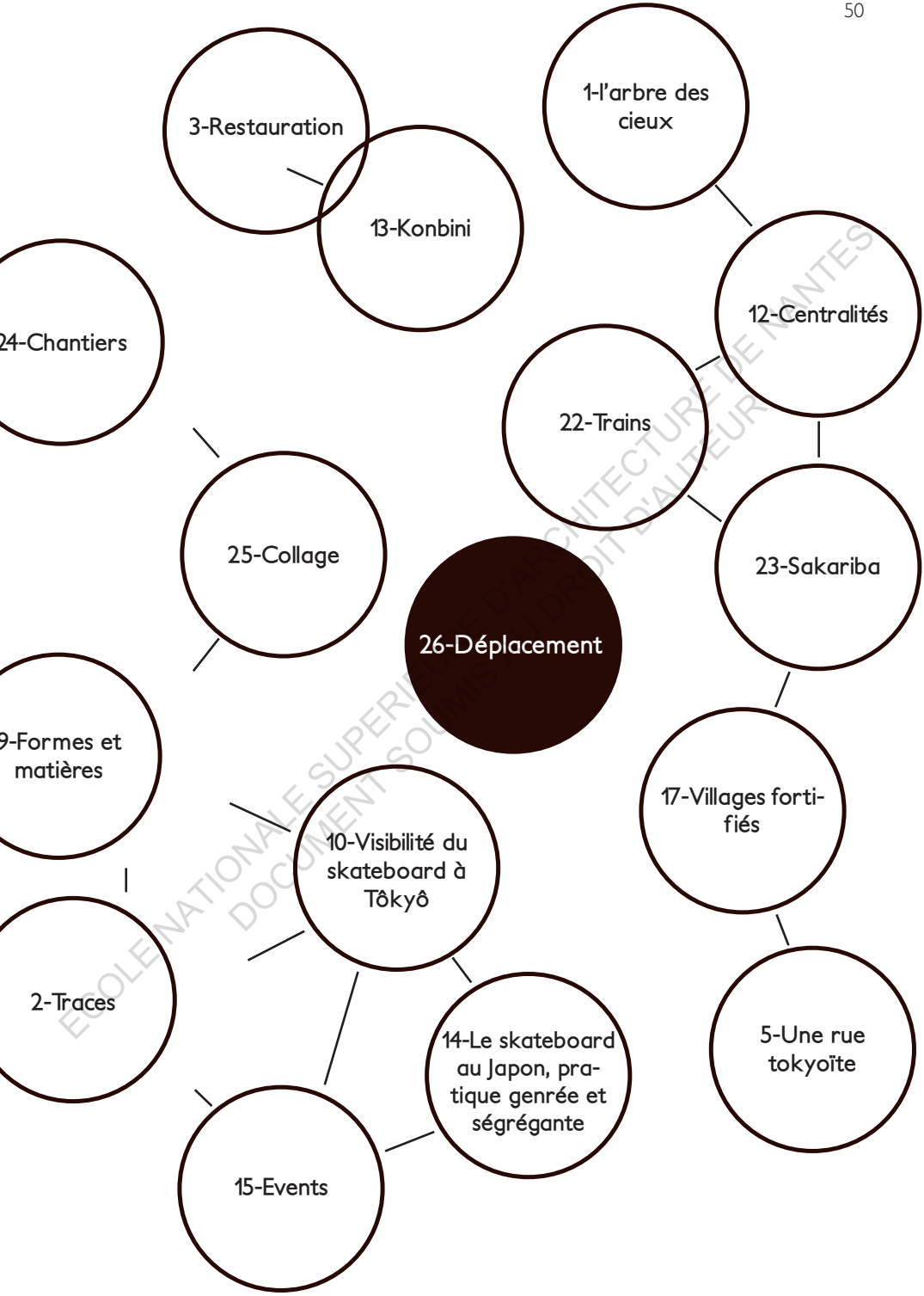
Une monumentalité nouvelle ?

La tour Skytree, conçue par les architectes Ando Tadao et Sekkei Nikken, a été inaugurée en 2012. L'édifice est une structure quasiment entièrement creuse qui se destine principalement à la diffusion d'émissions radiophoniques et télévisuelles, et, en second plan, à l'accueil de touristes. Sa hauteur de 634 m en fait la deuxième structure autoportante du monde. Deux observatoires situés à 350 et 450 m de hauteur ainsi qu'un complexe commercial de 300 magasins répartis sur une surface de 230 000 m^2

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

vers nous, probablement alerté par le bruit. Il est plutôt sympathique mais prend tout de même les adresses et les noms des skateurs. Ils lui expliquent que je suis étranger donc il ne m'embête pas trop quand je dis que je n'ai aucun document d'identité sur moi. Cependant, il me signifie qu'il est obligatoire d'en avoir constamment un.

Nous continuons donc nos pérégrinations et sommes maintenant tout proches du Nippon Budokan et de son magnifique parc près duquel quelques spots sont intéressants mais pas vraiment praticables de jour car trop exposés. Nous continuons d'explorer les rues et effectuons un downhill durant lequel Katsuya manque d'essuyer une grosse chute. Aucun nouveau spot ne sera trouvé après cela. Nous sommes fatigués et nous arrêtons donc à un konbini pour acheter des snacks. Etant à proximité d'une église je propose que nous allions voir à l'intérieur. C'est très étrange pour moi, il n'y a pas de grand espace vide et ouvert comme nous en avons l'habitude en Europe. Arrivés alors près de la station d'Itabachi, nous nous reposons sur un spot parfait avant de nous faire virer par la sécurité, alors que nous ne skations même pas. C'est alors le moment de se séparer et de rentrer vers nos logements respectifs par le train.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n°5 - Traversée du centre vide *Mercredi 17 avril*

Aujourd'hui, je retrouve Shôta à la sortie sud de gare de Kanda, de laquelle nous partons en skate vers un spot apparemment proche. Après avoir croisé Katsuya sur le chemin, se rendant sur le spot également, nous empruntons des passerelles, puis un ascenseur pour redescendre au niveau du sol. Le spot longe la rivière : il s'agit de blocs de marbre de différentes teintes qui glissent parfaitement. Daiki est déjà là et skate le spot. L'objectif est de le filmer en « street » aujourd'hui. Shôta monte sa nouvelle planche tandis que nous nous échauffons. Cela fait, il skate avec nous tandis que tout à coup, je l'entends crier : *majide* ? (sérieux?!) Il a perdu le contrôle de son skate et celui-ci s'est glissé à toute vitesse dans un interstice de la barrière qui sépare la rivière du spot. Sa planche toute neuve est définitivement perdue dans les flots. Shôta est en rage et décide de rentrer en train chez lui afin d'emprunter la planche de son colocataire. Pendant son absence, 3 jeunes hommes australiens arrivent sur le spot, équipés de skates. Il sont sympathiques et la discussion est rapidement engagée, l'un d'eux est en PVT (Permis Vacances Travail) à Tokyo, pour un an.

Plus tard, Shôta revient avec le skate de Keita et demande si je peux lui prêter ma planche car la sienne n'est pas idéale pour filmer. Je la lui confie donc et utilise à présent celle de Keita. Il est étrange d'utiliser ce skate auquel je ne suis pas habitué. Nous prenons finalement congé des australiens afin de nous consacrer à l'exploration du quartier. Après avoir vagabondé un certain temps, un spot parfait s'offre à nous, Daiki veut essayer dessus quelques tricks. Katsuya se place dans la rue afin d'empêcher les passants de traverser quand Daiki effectue la figure car, manquant de visibilité, il pourrait provoquer des accidents. Katsuya effectue une forme circulaire avec ses bras pour signifier que Daiki peut s'élancer. Lorsque c'est dangereux, il place ses bras en forme de croix. Daiki veut essayer un enchainement de trois figures. Pendant ce temps, j'essaye de trouver l'angle parfait pour une photographie qui mettrait en valeur le skateur et le bâtiment, d'une architecture inhabituelle. Malheureusement, un policier surgit en courant

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR

Il ont disposés beaucoup de nourriture et de boissons sur des nattes que Shôta a apporté. La session et la soirée battent leur plein. Le spot comprend un objet permettant de faire des *wallie*s et une aire de flat à la texture de pavés très agréable. Je rencontre le skateur pro Hiroki Muraoka, qui me propose de choisir entre plusieurs choses : des chaussures, un jogging, de la wax, des visseries… Tous ces objets proviennent de ses différents sponsors, il a décidé de les distribuer pour célébrer la fête. Je choisis le pantalon et le remercie chaleureusement. Nous skatons beaucoup et nous asseyons de temps en temps pour boire, manger, jouer aux cartes et discuter. Malheureusement, un policier surgit et nous signifie qu'il est interdit de skater, mais qu'il est possible de rester boire et manger. Nous restons donc assis tranquillement pendant un certain temps, durant lequel je propose à chacun d'écrire sur ma planche au moyen d'un Posca. Je rencontre également un skateur d'environ quarante ans, qui a vécu en France et qui parle très bien français. Un groupe de jeunes touristes russes s'arrête et reste un peu avec nous. L'un d'eux est apparemment un ancien skateur, il écrit sur ma planche : « skateboarding is not a crime ». Voilà un certain temps que nous nous tenons tranquilles, la session peut donc reprendre doucement. Tout le monde s'amuse mais le temps passe et il est déjà 2 heures du matin, chacun commence à rentrer chez soi. Nous nous attelons donc à ramasser tous nos déchets et roulons en groupe à travers Asakusa, en direction de la maison de Keita et Shôta qui m'hébergent ce soir. Nous faisons la route à plusieurs, certains en skate, d'autres en vélo.

Au fur et à mesure, la petite troupe se réduit de plus en plus jusqu'à ce que nous ne soyons plus que 3 devant la maison de mes camarades. Nous montons donc et je découvre le magnifique livre de photos « kawa » sur le skate, en relation avec la rivière, et, plus largement, la nature. Il est 4h du matin. Nous discutons un peu mais je m'endors rapidement sur un fûton dans la chambre de Shôta tandis que lui-même et Keita sont partis au *sentô* (les bains publics).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n° 4 - Sous les fleurs des cerisiers *Vendredi 5 avril*

La journée est importante.
Je décide d'abord de me rendre au skateshop R-F, où Katsuya m'a conseillé d'aller la veille. N'en ayant jamais entendu parler, je cherche sa localisation et m'y rends sans difficultés grâce aux captures d'écran Google Maps. Le magasin est situé à 5 minutes de la station Toritsu Daigaku, dans un quartier universitaire. L'environnement est très agréable et tranquille : il y a beaucoup de cerisiers en fleur et très peu de voitures. Je trouve sans problème le magasin dans une petite rue résidentielle déserte et découvre avec surprise qu'il s'agit également d'une papeterie. L'espace intérieur est divisé en deux parties : celle de gauche est consacrée aux travaux manuels et aux fournitures scolaires, tandis que celle de droite vend des équipements de skate. Il s'agit d'une affaire familiale, le père, apparemment très âgé, s'occupe de la papeterie, tandis que deux hommes d'environ trente-cinq et cinquante ans s'occupent de la partie skateshop. Je réalise avec plaisir que les prix sont très raisonnables, et achète une planche *nude*, des chaussures Adidas *Busenitz* ainsi que des nouvelles roues sur lesquelles sont ajoutées les roulements que Daiki m'a offert la veille. Les commerçants, très aimables, posent le grip sur la planche et y fixent trucks et roues, en en profitant d'ailleurs pour refaire les filetages des pas de vis qui étaient très abimés. Je leur parle de Shôta, de Katsuya et de Daiki, qu'ils ont l'air de connaître. Ce dernier est apparemment sponsorisé par le magasin.

Je les paye et repars, fort heureux de mes acquisitions. Le soir, après le travail, vers 22h, je prends le train pour aller à Asakusa, où la rencontre avec les skateurs pour *Hanami* est prévue. Je m'arrête à un Seven-eleven pour acheter un pack de bières (excessivement cher) et explore les environs à la recherche de mes amis, n'ayant aucun moyen de les contacter. Heureusement, en parcourant le Sakura Park, des bruits de skate provenants de l'autre côté de la rivière parviennent à mes oreilles, je remarque les mouvements caractéristiques des skateurs et les rejoint donc en empruntant le pont. Ils sont quinze à vingt, Shôta, Daiki, Katsuya, Keita et Keishiro sont présents. Après m'être introduit aux autres, je leur propose mes bières, qui sont bien accueillies.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

roulements Bronson « abec » 7, ce qui est vraiment un très beau cadeau.

Nous décidons de partir. La session sur ce spot était particulièrement intéressante, j'ai pu profiter pour la première fois dans la rue d'un confort de pratique égal à celui des skateparks de la ville. Le lieu, isolé des centres d'activité est principalement utilisé par les cyclistes et les piétons qui ne font qu'y passer. Nous pouvons donc rester ici tranquillement sans risquer de déranger et donc de se faire éconduire par une éventuelle sécurité. Je remarque tout au long de notre parcours que de nombreuses personnes vivant dans la rue ont su tirer parti de cette situation urbaine particulière pour construire ici des abris de fortune en toile bleue.

Nous passons tout prêt d'un parc ou de nombreux cerisiers arborent leurs jolies fleurs fraîchement écloses. Nous décidons de nous y restaurer près avoir profité d'un konbini pour nous ravitailler en nourriture et en boissons. Après avoir beaucoup ri et regardé les fleurs, il est temps de repartir pour ce qu'ils appellent le « sketchy park ». Je suis impressionné car ils paraissent parfaitement connaître le dédale de rues que nous traversons à toute vitesse. Arrivés au « sketchy park », nous découvrons avec dépit qu'il est en train de fermer et qu'il est donc impossible d'y skater. Ce petit skatepark pour débutant est composé apparemment de modules déplaçables que l'on peut disposer sur un espace abrité, sous une autoroute aérienne. L'endroit est clôturé de hauts grillages. Nous nous enfonçons ensuite dans les petites rues d'Asakusa afin de retrouver le restaurant Mizuguchi pour y manger un bon repas traditionnel. Etant très fatigué de cette journée, je décide après le souper de prendre le train pour rentrer chez moi.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n°3 - Au bord de la rivière *Jeudi 4 avril*

Ce jour, une session est prévue à l'est de la ville. Katsuya, Shôta et moi-même avons rendez vous à la station de Kitasenju à 14h. Après 20 min d'attente sans voir aucun de mes amis, je décide de retourner dans les couloirs de la station afin de capter de la wifi. Il est en effet souvent difficile de se retrouver aux stations de train car elles sont très étendues et disposent donc de nombreuses sorties. Je découvre les messages Instagram contenant les photos que Shôta m'a envoyées, indiquant sa position. Ils se trouvent à un niveau supérieur, sur une plateforme haute, faisant office de circulation piétonne, devant la station. Après nous être rejoints, nous nous dirigeons vers le spot de skate des banks de la rivière Sumida. L'endroit est fameux et est souvent présent dans les vidéos de skate, j'ai donc hâte de le découvrir. Après avoir fait une pause à un konbini pour acheter une « morning beer » et de l'eau, nous continuons à pousser au milieu de la route, vers les berges de la Sumida.

Une quinzaine de minutes plus tard, nous y sommes. Des skateurs se trouvent déjà sur le spot et sont en train de filmer. Nous les dépassons et avisons non loin une partie du bank qui est visiblement waxée. C'est là que nous nous arrêtons. Un skateur est déjà présent : Daiki, un ami de Shôta. Après nous être installés, la session commence. La vue sur la rivière est magnifique et le spot roule bien, malgré quelques cracks. Ce n'est pas trop difficile à skater. Daiki s'échauffe avec quelques slides parfaitement exécutés, sur toute la longueur de la partie waxée. Chacun skate tranquillement, l'ambiance est sympathique. A un moment, Shôta prend sa camera et commence à filmer Daiki, qui a des lines et des figures en tête. Il est vraiment très fort. Nous restons là presque deux heures avant d'avancer un peu plus loin et de traverser une route, nous permettant de rejoindre les plans inclinés qui continuent de l'autre côté. Au dessus de nous passe une autoroute. Le spot comporte des banks mais aussi des ledges très glissants. Je me concentre sur une line et demande à Katsuya de me filmer tandis que Daiki et Shôta filment un autre enchaînement non loin. Nos figures sont effectuées alors que le soleil commence à décliner. Je leur montre à quel point ma planche roule mal et Daiki, très généreux, me donne un jeu de huit

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une demi-heure plus tard, nous sommes devant le bar, mais malheureusement, celui-ci est fermé. Un arrêt est donc fait dans un Seven-Eleven afin d'acheter des bières avant de skater un spot de ledge célèbre au pied du Tower records, institution de la musique à Tokyo. Nous y restons un certain temps avant de rejoindre la station de Shibuya pour prendre le dernier train et rentrer chez nous, accompagnés des nombreux fêtards éméchés.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Cependant, les pentes sont formidables, et il est possible de les descendre à toute vitesse. Je profite de la liberté que je ressens de cette exploration et des sensations de la descente. Un konbini apparaît sur notre gauche, nous nous y approvisionons en bières et continuons de rouler au milieu des routes. Peu après, Shôta avise un immeuble en me disant « rest ». Nous pénétrons par l'entrée principale de l'immeuble dans un grand hall, plutôt luxueux, disposant de tables et d'assises très confortables. L'endroit nous accueille environ une heure, alors que nous buvons nos bières, discutant et partageant des références de vidéos de skate. Le contraste avec les salarymen tirés à quatre épingles qui rentrent chez eux en traversant le hall est saisissant.

En sortant, j'allume une cigarette, chose normalement interdite dans l'espace public. Les autres skateurs font de même. La nuit et le contexte immédiat paraissent octroyer ce droit qui nous est refusé en période diurne. Nous grimpons alors sur une plateforme et skatons des bancs de bois, situés dans un espace de pause pour les salariés, mi-intérieur, mi-extérieur. Durant une dizaine de minutes nous pouvons profiter du lieu et filmer. Hélas, un agent très en colère arrive, le visage rouge. Nous descendons les escaliers en courant tandis qu'il engage une poursuite. Arrivés au sol, nous sautons sur nos skate et le distançons rapidement. Non loin de là, une ruelle sombre abrite un quai de déchargement en métal, légèrement incliné. Voilà enfin un endroit où il est aisé de pratiquer sans se faire virer par la sécurité. Une vingtaine de minutes plus tard, notre exploration se poursuit par l'escalade d'une colline recouverte de maisons cossues. Le quartier de Shinagawa est apparemment habité par des classes confortables. Ici, pas de spots mais de belles descentes encore une fois. Arrivés à la station Gotanda, nous cherchons un restaurant pour nous accueillir. Shôta explique aux autres que je ne mange pas de viande, nous essayons donc de trouver un établissement qui propose des plats végétariens.. Nous jetons finalement notre dévolu sur une petite gargotte, située sous les rails du train, qui propose des plats de ramen sans viande. Après le repas, Katsuya et Kazu décident de rentrer chez eux car il est déjà 22h, Shôta me propose de l'accompagner dans un bar reggae du quartier de Shibuya.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n°2 - De collines en vallées *Dimanche 24 mars*

Aujourd'hui, vers 18h, le travail au café achevé, le projet est de rejoindre Shôta qui m'a prévenu par message Instagram qu'il allait skater aux alentours de la station de Shinagawa avec certains de ses amis. Une vingtaine de minutes de train plus tard, me voici sur les lieux. Shôta a envoyé des captures d'écran Google Maps de sa localisation, ainsi que des photos des alentours pour faciliter mon orientation. Malgré cela, je parcours le quartier sans les trouver pendant une vingtaine de minutes. Les salariés étant rentrés chez eux pour la plupart, les grands boulevards sont dépeuplés, de même que les immeubles. Les voitures quand à elles, sont quasiment absentes, il est donc possible de rouler au milieu de la route sans problème.

Finalement, le petit groupe apparait au détour d'une rue, alors qu'ils sont en train de skater des barres de metal et des bancs en marbre situés à l'entrée d'un grand immeuble de bureaux. Je rencontre Katsuya et Kazu. Nous commençons alors à skater tous ensemble, avec prudence pour ma part en raison de ma cheville blessée. A peine 5 minutes plus tard, un agent de sécurité en uniforme bleu surgit en courant et nous invective en japonais. Il faut partir et débuter notre errance dans le quartier, esperant découvrir des spots en nous déplaçant au hasard des rues, les sens en alerte. Nous découvrons une autre esplanade devant l'entrée d'un immeuble ; il y a des marches, des bancs en marbre, un bank. Beaucoup de possibilités créatives s'offrent à nous ici, cependant, des anti-skate sont placés un peu partout, ainsi que plusieurs panneaux signifiants que la pratique du skate est interdite en ces lieux. Peu après notre arrivée, un autre agent de sécurité, attiré par le bruit, arrive en courant et en hurlant. Il s'avère cependant sympathique et discute un temps avec mes compagnons. Nous finissons tout de même par quitter les lieux pour nous engager dans la traversée de la station de train de Shinagawa, slalomant entre les voyageurs pour déboucher de l'autre côté. Traverser les stations est apparemment un type de raccourci très utilisé dans la ville. De l'autre côté, la rivière Meguro se déploie, superbe, bordée de cerisiers dont les fleurs commencent à éclore. Le relief commence à s'intensifier et nous montons des rues à la pente très raide. Nous décidons d'explorer la colline à la recherche de spots que nous ne trouvons pas.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTATEUR

je ne consomme pas de viande, nous éprouvons quelques difficultés à trouver un restaurant végétarien mais y parvenons tant bien que mal. Après un arrêt bref à un konbini pour acheter des bières, nous partons rejoindre ses amis skateurs qui l'attendent à la station d'Ômori. Arrivés là-bas, je rencontre ses amis avec qui le courant passe bien. Ne pouvant pas skater à cause de ma cheville blessée, j'observe la session et les acrobaties des protagonistes qui slaloment entre les passants, les heurtent parfois avant de s'excuser platement. Après s'être produits une heure dans ce petit théâtre urbain sans être dérangés par la police, les skateurs décident d'aller à un plan incliné situé sous un passage couvert non loin de là. Je m'assois et les regarde s'amuser sur le spot durant un certain temps avant qu'un policier n'arrive seul en vélo et nous ordonne de quitter les lieux, avec le sourire cependant. Le policier parti, ils joignent leur mains et prononcent une sorte de «hourra» à la japonaise pour s'encourager à réussir leurs figures rapidement avant de partir. Cela durera environ une demi-heure avant qu'ils n'y parviennent .

Décidant alors de quitter les lieux pour aller dans l'appartement d'un des skateurs situé non loin de là, nous patinons de toutes nos forces (j'essaie de suivre le rythme malgré ma cheville), les rues sont illuminées par de nombreux néons mais elles sont désertes ; c'est un moment magnifique.
Après un court arrêt à un konbini pour acheter des bières, de l'eau et de quoi manger, nous arrivons finalement à la maison de notre compagnon ; l'entrée ressemble à une porte de placard. Il s'agit d'un appartement minuscule dans lequel nous nous entassons, sales et épuisés. Les murs sont recouverts de posters d'héroïnes d'*anime*, de photos de skate et d'une collection de casquettes. Nous discutons en fumant, buvant et en écoutant du reggae et du rap japonais. Après une paire d'heures, le moment est venu de partir si je veux pouvoir prendre le dernier train de minuit et rentrer à l'appartement. Deux skateurs m'accompagnent sur le trajet pour manger à un restaurant de ramen non loin de la station. Je réalise d'ailleurs avec surprise que c'est à cet endroit que j'ai passé ma première nuit à Tôkyô, en 2014. Ils m'invitent à la projection d'une video que Shôta a réalisée, qui aura lieu le 23 de ce mois.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Parcours n° 1 - A travers les rues désertes *Jeudi 14 mars*

Aujourd'hui, l'objectif est de rejoindre le skatepark récemment construit de Maihama, afin d'y retrouver Anthony et Jeff, deux skateurs californiens rencontrés le mardi précédent, au skatepark de Tamachi. Le trajet est plutôt long car le lieu est situé dans la baie de Tôkyô, à l'est de la ville, tout près de Disneyland. Dans le wagon, un skateur est assis sur une banquette. Il porte un pantalon gris Dickies très large et coupé à sa base, et est également affublé d'un gros sweatshirt gris clair FTC ainsi que d'une casquette. Lorsque le train arrive à la station, il descend également, je décide de le suivre afin de trouver le skatepark. Il se penche contre l'appareil de contrôle de sortie afin d'empêcher les portes de se fermer, n'ayant sans doute pas de ticket. Malheureusement, il pénètre dans un konbini, en sortant de la station. J'attends donc à l'extérieur et essaie de trouver des indications m'indiquant la direction à prendre, en vain. En sortant du magasin, il m'aborde et me demande si je cherche le skatepark, avant de proposer de m'y emmener. Son prénom est Shôta, il revient juste d'un voyage à San Francisco.

Nous arrivons au skatepark qu'il m'aurait été difficile de trouver seul ; il y a beaucoup de monde et même des skateurs américains, Anthony et Jeff sont d'ailleurs présents. Ayant un roulement cassé, j'emprunte des outils aux skateurs locaux et m'attèle à la réparation de mon matériel, qui s'avère plus difficile que prévu. J'en profite pour faire connaissance avec les pratiquants locaux, en échangeant nos contacts par Instagram. Le montage de la planche terminé, je commence à skater, alors que la nuit tombe doucement. Malheureusement, peu après, je me tords la cheville sur une figure, ce qui marque là la fin anticipée de la session. Je suis terriblement frustré et en colère contre moi même. Shôta me propose de l'accompagner pour manger en ville, ce que j'accepte avec plaisir. Durant le trajet nous faisons connaissance : il explique qu'il travaille à mi-temps dans un centre d'appel et qu'il réalise des videos de skate à Tôkyô, notamment dans la région de la baie. Dans les stations de train, il monte sur son skate et slalome entre les voyageurs, ce que en tant qu'étranger, je n'oserai jamais faire. Nous nous rendons à la station de Kanda pour trouver de quoi manger. Comme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Notes d'errances

Les récits qui suivent sont des notes de voyage, prises au cours des itinéraires en skateboard que j'ai effectués à Tôkyô, de Mars à Mai 2019. Ils sont à mettre en rapport avec leur représentations cartographiques, présentes sur la grande carte qui accompagne ce travail. Ces notes furent prises depuis une position de voyageur étranger, de pratiquant naïf de la ville. Cette mise en relation au monde pourrait peut-être se rapprocher de celle du flâneur du XIXème siècle, codifiée par Walter Benjamin dans son livre «Paris, capitale du XIXe siècle : Le Livre des passages»[1] ? Le flâneur se conçoit généralement comme une personne instruite, versée dans les arts littéraires et les sciences humaines, qui, par ses promenades urbaines, apporte un regard critique sur la ville. Il pratique un « vagabondage analytique », soutenu par de nombreuses connaissances théoriques apprises auparavant, qui lui permettent d'apporter un jugement. Ici, il ne s'agit pas exactement de ma position en tant que skateur à Tôkyô, qui relèverait plutôt de l'action intuitive et sensorielle dans la pratique de la ville. La posture peut peut être se rapprocher de celle d'un moine errant, comme Matsuo Bashô par exemple, l'haïkiste japonais le plus célèbre, qui durant sa vie a sillonné les routes, pour le plaisir de l'errance et de la découverte (tabi 旅). L'objectif est de simplement jouir de ce qui est, sans aucune volonté d'analyse. Un flâneur théorise depuis la matière qu'il extrait de ses observations alors que le skateur/vagabond agit directement sur la ville, à partir des stimuli captés. Ainsi la position oscille entre ces deux notions, tenant plutôt du moine errant lors des parcours en skate à Tôkyô, et se rapprochant plutôt du flâneur dans la théorisation de la pratique, faîte en aval des explorations urbaines.

Les parcours qui suivent décrivent mes errances urbaines, les personnes rencontrées, les tactiques mises en place, les repas partagés… Ils sont une trace de ces temps à Tôkyô, un état des lieux non exhaustif de la pratique du skateboard dans cette ville et la communication de ressentis personnels. Ils sont tout cela à la fois mais ils sont avant tout de merveilleux

1 Benjamin Walter, *Paris, capitale du XIXème siècle*, Paris, Allia, Petite collection, 2015, 64 pages.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Notes d'errances tokyoïtes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Protocole de recherche

Le travail de ce mémoire d'architecture, consacré à la pratique du skateboard à Tôkyô s'appuie sur un protocole de recherche spécifique. La matière d'analyse est issue des différents parcours effectués lors de mon séjour de 2 mois à Tôkyô, de Mars à Mai 2019. L'objectif était de me rendre disponible à la ville, à ce qu'elle allait me renvoyer lors de ces sessions de skate dans l'espace urbain. Cette attention posée sur les environnements traversés me permettait de produire, le lendemain, un récit de la journée de la veille, après une légère sédimentation du souvenir. Je ne suis donc pas allé au Japon en ayant un protocole défini ou une liste de choses à faire, de lieux où aller et de personnes à rencontrer. La démarche se base sur l'ouvertue et la spontanéité.

Par ailleurs, j'emportais toujours avec moi du matériel de production d'image, à savoir un appareil photo argentique, ainsi qu'un téléphone portable, ce qui m'autorisait la prise de photos et de videos. Ces outils me permettaient de produire une représentation immédiate de ce qui attirait mon attention, fournissant ainsi une matière graphique exploitable. Rentré en France, j'ai pu mobiliser cette matière pour la coupler, dans un travail de recherche, à des documents graphiques et théoriques divers (films, livres de photos, livres, mémoires…). Alors, le travail d'écriture a débuté.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Rômaji : Ces signes correspondent à l'alphabet latin et ont commencés à être utilisés pour transcrire en caractères latin les mots japonais. Ils sont peu utilisés par les locuteurs mais sont très utiles aux étrangers.

Arabiasûji : Ces caractères sont les chiffres arabes utilisés également en français.

Si l'on s'intéresse aux conséquences d'une telle combinaison de systèmes d'écritures, on comprend l'influence que la langue peut avoir sur l'individu. En premier lieu, il est intéressant de noter la différence fondamentale entre les kanji et les autres caractères utilisés. En effet, les uns sont des dessins et traduisent une idée précise, un concept, tandis que les autres s'apparentent à des lettres, ils sont identifiés par un son distinct et composent des mots si on les assemble. Or, le cerveau humain, composé de deux hémisphères, n'analyse pas de la même manière ces deux systèmes d'écriture. L'hémisphère gauche du cerveau analyse plutôt les dessins tandis que la partie droite analyse les lettres. Cela induit que la lecture de texte active les deux hémisphères du cerveau en même temps, ce qui la rend beaucoup plus rapide et intuitive pour un locuteur japonais. Par ailleurs, cette différence de perception se retrouve dans l'écoute et l'analyse des sons : le cerveau gauche s'attache plutôt à l'analyse des «sons verbaux (plus exactement les consonnes), et (...) est chargé des opérations logiques, analytico-déductives, tandis que le droit perçoit les sons non-verbaux (dont les voyelles) et traite du global, du spatial, du symbolique, de l'intuitivo-émotionnel». (Berque, 1982) Ainsi, suite à des expériences portées sur la perception des sons par des sujets japonais et occidentaux, les études de Tsunoda Tadanobu ont montrées que les sons de la nature et de l'environnement étaient analysés par des parties différentes du cerveau, pour les japonais et les occidentaux. Cela induit donc un rapport à la nature et une conception de celle-ci foncièrement différente. Il a d'ailleurs été montré que ces différences ne sont pas innées, mais bien issues de l'influence de la langue sur le cerveau au cours du développement de l'Être.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Katakana : Les caractères katakana sont également issus des kanji, ils n'en sont pas une simplification, mais une extraction d'une partie du logogramme. Ils sont caractérisés par une forme simple et anguleuse (voir tableau ci-dessous) et servent, dans l'usage courant, à traduire les onomatopées et les mots d'origine étrangère.

Tableau des Katakana :

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

crédit : Julien Fontanier

Hiragana : Les caractères hiragana sont issus d'une simplification des kanji, ils sont caractérisés par une forme simple, aux traits courbes (voir tableau ci-dessous). Ils sont principalement utilisés pour transcrire les mots issus du chinois dans la langue japonaise, ainsi que les particules grammaticales spécifiques.

Tableau des Hiragana :

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

crédit : Julien Fontanier

Outre ces spécificités, il est important de noter que le japonais comprend un nombre important de mots issus de langues européennes, en majorité de l'anglais. L'apparition de ces termes résulte de l'introduction sur le territoire de nouveaux objets ou concepts importés par les pratiquants de ces langues étrangères.

Système de transcription graphique

Les locuteurs japonais ont recours quotidiennement à 5 systèmes de représentation graphique différents pouvant tous prendre place dans une seule et même phrase. Nous retrouvons donc :

Les Kanji : Ces caractères sont des idéogrammes, ou plus précisément des logogrammes, issus du chinois et adoptés par les japonais au IVème siècle. Ils ne correspondent pas à un son, comme l'alphabet latin, mais à une idée, pouvant se prononcer de différentes manières. Ils se constituent d'un ensemble de traits, pouvant aller d'un seul à plus de 20. Le nombre de Kanji est incertain, plusieurs personnes le considèrent illimité, tandis que d'autres avancent qu'il s'élève à plus de 15 000. Dans l'usage courant, à peu près 2000 d'entre eux sont utilisés régulièrement par les locuteurs.

Les kana : Ce système d'écriture est exclusivement japonais, il fut développé au IXème siècle après la rupture des relations avec la Chine. Les japonais ont alors crées un système d'écriture plus adapté aux particularités grammaticales de leur langue. Les kana sont donc un système d'écriture syllabaire : chaque graphème correspondant au son d'une voyelle ou d'une combinaison voyelle-consonne. Les kana sont au nombre de 46 et s'écrivent de deux façons possibles : les **Hiragana** et les **Katakana**. Il est à noter que des accents ajoutés à ces caractères ainsi que des combinaisons, des allongements, et des pauses forment de nouveaux sons.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La langue japonaise

Comme nous nous consacrons dans cet ouvrage à la ville de Tôkyô, située sur le territoire japonais, et que l'on peut raisonnablement considérer la connaissance d'une langue comme moyen d'intégration et de compréhension de phénomènes culturels, il est sans doute intéressant de nous pencher sur la langue nippone. Nous précisons ici qu'il n'est pas fait un rapprochement exclusif entre la langue et la culture, qui avancerait que l'identité culturelle correspondrait uniquement à la connaissance d'une langue. L'exemple des différences culturelles entre les pays hispanophones sud-américains et l'Espagne montre immédiatement les limites d'une telle théorie. Cependant, il est certain que des connaissances basiques d'une langue peuvent donner au moins certains indices culturels sur ses usagers, et sur la manière dont ils se représentent et communiquent dans le Monde. C'est dans cet esprit de découverte que nous allons introduire brièvement la langue japonaise.

De nos jours, la langue japonaise est la 13ème langue parlée au monde. Elle est la langue maternelle d'environ 128 millions de personnes (2018), et la seconde langue de seulement 130 000 (2018). Le japonais est une langue sinoxénique, ce qui signifie que nombre de ses mots ont une origine chinoise. Cela est dû à l'importation sur le territoire du système d'écriture chinois, durant le premier millénaire, introduisant de facto de nouveaux mots dans le langage courant. Cependant, le japonais n'est pas assimilé à la famille des langues chinoises, il s'agit d'une langue dite japonique. Ce qualificatif de langue japonique se rapporte au japonais ainsi qu'a tous les dialectes parlés dans l'archipel. Ces derniers sont extrêmement nombreux, notamment à cause du relief accidenté du territoire (composé à 80 % de montagnes), et de la fragmentation insulaire de l'archipel, qui forme des « barrières linguistiques ». Ces barrières rendirent difficiles les échanges entre les différents peuples du territoire, provoquant une telle diversité.
Aujourd'hui, la langue japonaise est la plus majoritairement parlée et la pratique de ces dialectes tend à disparaître. Les territoires des îles Ryûkyû (s'étendant entre le Kyûshû et Taiwan) restent des lieux où se parlent encore des langues locales, même si on note une diminution importante du nombre de locuteurs.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Autres

Les mots techniques ou particuliers faisant des apparitions fréquentes sont définis dans le lexique.
Les citations sont entre guillemets.
Les mots rares sont en italique, ils sont généralement expliqués dans le texte ou par une note de bas de page.
Le verbe skater est utilisé pour désigner la pratique du skateboard. Il se conjugue comme un verbe du premier groupe et se prononce \skɛ.t e\

Photographies

Les photographies et autres documents graphiques présentés dans ce travail de mémoire ne seront pas légendés sur la même page. Il sera possible de retrouver les légendes ainsi que les crédits de ces documents au centre de présent ouvrage, avec la bibliographie et le lexique. Ce choix s'explique par une volonté de donner aux représentations graphiques un espace qui leur est uniquement dédié. Ceci est pensé dans le but de renforcer leur pouvoir évocateur, tout en garantissant une liberté de placement totale dans la page. C'est également un moyen pour le lecteur ou la lectrice de projeter sa perception et ses interrogations personnelles sur le document, sans l'influence d'une information textuelle.
Cependant, dans certains cas très particuliers, il sera possible de retrouver une photographie accompagnée d'un texte. Il s'agira alors de prendre la page comme un tout, qui ne saurait fonctionner si seul le texte ou le document iconographique était présenté.

Cartographie

Il est conseillé de lire ce travail en ayant la carte qui l'accompagne a portée de main, pour mieux se représenter la géographie du sujet d'étude.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conventions d'écriture

Avant d'entamer la lecture du présent ouvrage, il est important de se familiariser avec les conventions d'écriture appliquées. Elles sont mises en place afin de permettre une lecture plus aisée, grâce à des informations sur la prononciation phonétique et sur le fonctionnement global de l'ouvrage.

Anthroponymes

Les noms des personnes citées seront ici écrits selon l'usage japonais : le nom est suivi du prénom.
Par exemple, Tadao Ando est écrit : Ando Tadao.

Transcriptions japonais-français.

Tous les mots japonais cités seront écrits en italique, excepté les noms propres et les mots rentrés dans le langage français courant, sushi par exemple.
L'écriture en français des mots issus du japonais se base sur le système Hepburn, reposant sur une retranscription phonétique de la langue. En voici les caractéristiques principales :

-Les voyelles longues sont signifiées par l'accent circonflexe ; par exemple, *Tôkyô* se lira *Tookyoo*
-*u* correspond au son *ou*
-le *e* correspond à *é*, sauf devant la lettre *n* ou il se prononce *è*
-*g* correspond au son *gue*
-*s* correspond au son *ss*, *sushi* se lit donc *ssouchi*
-*ch* correspond au son *tch*, par exemple, le thé, *cha*, se prononce *tcha*
-La prononciation du *r* se rapproche de celle du *l*
-*h* est toujours aspiré
-*sh* se prononce comme *ch*
-*j* se prononce *dj*
-Toutes les voyelles se prononcent distinctement, il n'y a pas de diphtongue

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Informations de base

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Contextualisation

Le voyage durant lequel se sont déroulés mes parcours tokyoïtes en skateboard s'est étendu de Mars à Mai 2019. Il a été possible grâce à une demande de césure, acceptée par l'ENSA Nantes en Janvier 2019. L'objectif était de profiter du temps qui m'était alloué pour être sur le terrain d'étude de mon mémoire et ainsi récolter de la matière théorique. Six mois de liberté s'étendaient devant moi. La préparation du voyage a donc commencée, petit à petit, ne sachant pas exactement combien de temps durerait le séjour au Japon, ni quelles seraient mes activités là-bas. Seule la volonté d'y aller et d'y faire du skate était présente.

L'aventure a débutée par la réalisation d'un rêve : celui de traverser le continent eurasiatique au moyen de la ligne de train transsibérienne, en empruntant le moins possible l'avion. Je suis donc parti le 15 février 2019, dans un bus de nuit qui m'a amené de Paris à Prague. Le voyage s'est poursuivi par un trajet en avion jusqu'à Moscou, d'où j'ai embarqué dans le transsibérien, pour un voyage de 7 jours et 8 nuits vers Vladivostok, à travers l'immensité russe. De là-bas, un avion m'a emporté à Tôkyô. Le 28 février, je posais le pied sur le sol japonais, après 13 jours de voyage. J'ai pu passer quelques jours avec mon parrain Bruno et sa femme Mié, qui vivent au nord de Tôkyô, avant de trouver un travail de volontariat en échange d'un logement. Ce travail consistait à discuter en anglais ou en français avec les clients d'un café de conversation situé dans le quartier étudiant de Takadanobaba, dans l'arrondissement de Shinjuku, l'un des centres urbains les plus dynamiques de la ville. Mon logement étant situé à une quinzaine de minutes à pied, j'avais une pratique quotidienne du quartier, qui était le lieu où se basait ma pratique de Tôkyô.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

«L'auteur n'a jamais, en aucun sens, photographié le Japon. Ce serait plutôt le contraire : le Japon l'a étoilé d'éclairs multiples ; ou mieux encore : le Japon l'a mis en situation d'écriture. Cette situation est celle-là même où s'opère un certain ébranlement de la personne, un renversement des anciennes lectures, une secousse du sens, déchiré, extenué jusqu'à son vide insubstituable, sans que l'objet cesse jamais d'être signifiant, désirable. L'écriture est en somme, à sa manière un *satori* : *le* satori (l'événement Zen) est un séisme plus ou moins fort (nullement solennel) qui fait vasciller la connaissance, le sujet : il opére un vide de parole. Et c'est aussi un vide de parole que constitue l'écriture ; c'est de ce vide que partent les traits dont le Zen, dans l'exemption de tout sens, écrit les jardins, les gestes, les maisons, les bouquets, les visages, la violence.»

Roland Barthes, *L'empire des signes*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'objectif de cette division est de proposer au lecteur un choix, celui de rentrer dans le travail par l'aboutissement du voyage ou par la genèse de celui-ci. Il est possible de vouloir se faire une idée «brute» des représentations et théories issues du terrain, sans vouloir connaître l'histoire de la personne, tout comme l'inverse. On distingue donc une partie *Occidentale*, et une partie *Orientale* de l'ouvrage. La partie Occidentale répond à la question n°1 tandis que la partie Orientale répond à la question n°2. Ces deux parties, disposant chacune d'un sens de lecture, sont séparées physiquement par la forme même du mémoire, cependant, l'une ne va pas sans l'autre. Elles forment un tout.
Ce qui les réunit, ce sont les récits de parcours retranscrits ici, présents de part et d'autre. Ils représentent l'aboutissement de la partie Occidentale et la genèse de la partie Orientale.

Ici débute donc la partie Orientale, qui s'attache à répondre à la question n°2. Elle commence par le récit des parcours en skateboard effectués à Tôkyô, qui seront la base des réflexions développées par la suite. Ces récits sont à mettre en rapport avec la carte qui accompagne cet ouvrage. Les représentations particulières issues de cette expérience présentent plusieurs observations, théories et impressions qui me sont apparus en faisant du skateboard dans la capitale nippone, couplées à un travail de recherche postérieur. Comme ces expériences et ressentis sont divers, l'idée est ici de proposer un certain nombre de petits «billets», des sortes de portraits de situations et de concepts rencontrés au cours de mon voyage. Ils sont rassemblés dans un sommaire qui s'apparente à une carte mentale et permet d'avoir en un coup d'oeil une idée des sujets abordés et de leurs relations afin que le lecteur puisse les consulter comme bon lui semble.

Ce travail de recherche a techniquement commencé en Septembre 2018 pour s'achever en Janvier 2020, s'étendant sur une durée de presque un an et demi. Implicitement, cela a débuté bien avant, dès un premier voyage au Japon en 2014. Le travail s'est construit et étoffé au fil des ans pour aboutir à cet objet physique. Cela a été pour moi une expérience guidée par l'envie et le plaisir d'apprendre, par une passion formidable et par des découvertes qui ont changées ma manière de voir les choses et la vie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mais pourquoi faire ? En quoi est-ce intéressant, en quoi cela en vaut-il la peine ? Est ce qu'ici l'idée est simplement de faire une sorte de guide de voyage alternatif ?
Pas vraiment. En vérité de nombreuses questions sont soulevées par un tel projet. Déjà, on peut se demander comment se construit une telle fascination pour un monde qui n'est pas le mien ? Pourquoi une géographie et une culture telle que celle du Japon ont fait l'objet de l'interêt d'un jeune français ? Cela mérite et demande une certaine introspection personnelle, géographique et culturelle donc, pour comprendre la genèse et la continuité d'une telle pratique et d'un tel goût de l'altérité japonaise. Par ailleurs, on peut se demander simplement comment une pratique du skateboard se met elle en place dans un environnement différent ? Qu'est ce qu'un tel usage de la ville donne comme clefs de compréhension au pratiquant étranger ? Quel est le point de vue d'un étudiant en architecture sur cette ville qui n'a été que peu étudiée en cours, dont tout ou presque relève de l'inédit, d'expériences d'un nouveau type d'urbanités ? Comment traduire les représentations et les ressentis d'une ville ? Tellement de questions se posent.
Ce mémoire d'architecture va s'attacher à répondre à quelques unes de celles-ci, à travers la communication et le partage d'une expérience de l'altérité géographique, culturelle et urbaine, vécue de Mars à Mai 2019 au sein de la capitale japonaise. Ces interrogations seront donc ici rassemblées sous une seule, qui prend pour base de réflexion le parcours en skateboard au sein des urbanités tokyoïtes :

Comment se construit une pratique personnelle du parcours en skateboard à Tôkyô et quelles représentations particulières se dégagent de cette expérience ?

Cette question sera séparée en deux :

1 Comment se contruit une pratique personnelle du skateboard à Tôkyô ?

2 Quelles représentations particulières se dégagent d'une pratique personnelle du skateboard à Tôkyô ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En bref, j'aime cette ville et je m'y sens bien. Mieux qu'à Nantes, mieux qu'à Paris et mieux qu'à Séoul.
Il me semble que les mots de Lafcadio Hearn illustrent bien le rapport que j'entretiens avec Tôkyô : «C'est comme si au sortir d'une pression atmosphérique trop forte, on entrait dans un air clair et tranquille.»[1]
C'est ce sentiment de bien-être, mêlé à une fascination quasi-obsessionnelle pour cette ville qui me pousse à vouloir l'étudier, mais surtout à la parcourir en tous sens, à vouloir découvrir tous ses espaces, à pénétrer les sens cachés qu'elle renferme, à connaître son histoire et ses secrets... Mon but est d'arriver à me mettre au diapason de la ville

Pour cela, l'idée est de m'y introduire par un angle d'entrée spécifique : la pratique du parcours en skateboard. Ici, l'objet skate est en quelque sorte un outil permettant de concevoir une méthode d'accès à la ville. Le skateboard me passionne et occupe mes pensées tout autant que Tôkyô, depuis bientôt 10 ans. J'ai appris à connaître cet objet et les possibilités formidables qu'il offre. J'ai vu à quel point il pouvait donner à son utilisateur des connaissances et des ressentis différents d'une pratique classique de la ville. Lorsque je voyage quelque part, j'emmène toujours mon skateboard car je sais qu'il va me permettre de découvrir plus en profondeur les lieux, tout en générant des potentialités de rencontre avec les skateurs de ces mondes nouveaux. C'est là une manière de faciliter la rentrée dans une ville mais c'est surtout un formidable plaisir que de parcourir l'inconnu en glissant sur le sol : on est fluide, ouvert et alerte aux stimuli de l'environnement. J'ai toujours fait du skate lors de mes voyages à Tôkyô et, à chaque fois, j'ai découvert des lieux, des personnes, des concepts qui me seraient restés cachés s'il n'y avait ce petit interstice généré par le skateboard, permettant de traverser des barrières qui paraissaient infranchissables ou dont je n'avais parfois pas conscience.

Ainsi se posent les bases d'un sujet d'étude : le skateboard à Tôkyô.
Voila donc deux mots, deux concepts que l'on décide de rassembler.

1 Hearn Lafcadio, *Le Japon*, Paris, Mercure de France, Mille Pages, 1993, 976 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ainsi, la société japonaise est complexe.
L'écrivain-voyageur Victor Segalen dira même qu'il s'agit «d'un pays illisible». Pourtant, de nombreux auteurs se sont attachés à le rendre intelligible pour nous, occidentaux. Avec succès. L'écrivain Philippe Forest dénonce la distanciation forcée parfois faîte à l'égard du Japon : «Certaines mythologies douteuses (...) prévalent en Occident et présentent parfois le Japon comme le lieu d'éléction d'une pensée qui nous resterait définitivement inintelligible, impénétrable en raison d'une irréductible différence mentale séparant les civilisations extrêmes et interdisant toute forme de communication vraie entre elles. La pensée japonaise se caractériserait, dit-on parfois en Europe, par une altérité si radicale qu'elle ne saurait exister à nos yeux qu'à la façon d'une sorte de non-objet sidérant, irrémédiablement situé loin du champ de nos propres représentations, fascinant dans la proportion même de sa résistance absolue à nos schémas d'interprétation.»[1]

Le travail de ce mémoire d'architecture s'entreprend donc avec l'envie de rentrer dans le concret de ce Japon si fantasmé, pour en retirer des compréhensions personnelles, issues de lieux divers, parcourus et vécus, physiquement et mentalement. L'objectif est de s'affranchir des concepts pré-définis et des représentations lointaines et illusoires pour obtenir des réponses aux questionnements posés.

Parmi tous les lieux que le Japon recèle, Tôkyô est sans conteste celui qui me passionne le plus. C'est pour cela que c'est la ville sur laquelle se base cet ouvrage. C'est une capitale qui, pour moi, a quelque chose de plus que les autres. Elle est source et embouchure d'un fleuve d'intéractions diverses, lumineuses, sonores, physiques et sentimentales, qui la font vibrer à une fréquence particulière. J'ai l'impression qu'il est plus facile pour moi de m'accorder à celle-ci qu'aux fréquences d'autres métropoles. Je ressens du bonheur à parcourir ces espaces urbains, à me perdre dans les ruelles éclairées de néons, à contempler le ciel zébré de fils éléctriques, domaine des corbeaux, à prendre le train aérien bondé, à manger dans la rue des plats savoureux...

1 Forest Philippe, *La Beauté du contresens*, Nantes, Editions Cécile Defaut, 2012, 320 pages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

elle se retrouve dans les différents niveaux de langage employés. Cette pratique, prise parfois à tort pour de l'obséquiosité par les visiteurs étrangers, est un moyen de contribuer à une société plus harmonieuse, même si ce n'est pas sans dérives.

Cela étant dit, il faut se prémunir de l'impression fausse que le Japon serait une société homogène, où tous les êtres adoptent des modes de pensée similaires, se repliant autour de concepts culturels ancrés et immuables. Ce mythe de l'homogénéité japonaise, quelle soit culturelle ou ethnique, a maintes fois été déconstruit, au moyen d'études ou d'ouvrages divers, par des personnes telles que Oguma Eiji[1] ou Katô Shuichi[2] ou simplement par mon parrain Bruno. J'ai le souvenir qu'alors que nous longions en voiture les eaux calmes et les champs de lotus du lac de Kasumigaura, dans la préfecture d'Ibaraki, il m'a expliqué le concept dual du *Honne/Tatemae*.

Si l'on s'intéresse au Japon et si l'on veut comprendre les japonais, il est nécessaire d'avoir été introduit à cela. Augustin berque signifiait à propos des japonais qu'ils ont «une propension affirmée à concevoir le monde comme un ensemble de façades (*omote*) changeantes et reversibles.»[3] Cela illustre bien le concept de l'être et du visage comme «un espace bidimensionnel» (Berque, 1982). Ainsi les termes *Honne* et *Tatemae* expriment la dualité entre «ce que l'on pense vraiment» (*Honne*) et le «masque», la façade, le comportement public (*Tatemae*). Ainsi, les personnes se retiennent d'exprimer franchement des désaccords ou des pensées personnelles dans le domaine public, qui pourraient mettre à mal l'harmonie et l'intégrité du groupe. Ce groupe c'est d'abord l'entourage immédiat, mais cela s'étend jusqu'au Japon entier. C'est donc ce concept qui explique le caractère en apparence très homogène du Japon. Il faut donc bien comprendre que c'est un masque qui cache en réalité un visage aux multiples facettes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 Oguma Eiji, *Les origines du mythe de la nation homogène*, Tôkyô, Shinyôsha, 1995

2 Katô Shuichi, *L'hybridité de la culture japonaise,* Tôkyô, Kodansha, 1956

3 Berque Augustin, *Vivre l'espace au Japon,* Paris, Puf, Espace et liberté, 1982, 224 pages

On lit par exemple dans les *Notes de chevet* de Shônagon :

«Choses qui ne font que passer :

Un bateau dont la voile est hissée

L'âge des gens

Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver.»

Ces notes, merveilleuses de simplicité, de candeur autant que de sagesse, illustrent donc superbement ce qu'est le *mono no aware*. Ce principe se retrouve dans nombre d'arts, de la peinture à l'architecture, en passant par l'ikebana, et a été à la base de ce que nous conçevons aujourd'hui comme l'esthétique japonaise.

Au Japon, contrairement à la pensée Judeo-chrétienne, qui se base sur une domination de l'humain par rapport à la nature, ce dernier n'est considéré que comme une simple parcelle (sacrée néanmoins) de la nature. Les japonais considèrent celle-ci comme peuplée de Kami, les esprits des lieux, qui sont constamment autour d'eux, bienvaillants comme malveillants. Paul Claudel déclarait ressentir «la sensation d'une présence autour de nous qui exige la cérémonie et la précaution». Cela fait écho au mystérieux rapport avec la religion qu'entretiennent les japonais. On peut penser qu'ils ne sont que très peu pratiquants, cependant, le territoire est moucheté d'environ 80 000 sanctuaires et temples. Les traditions shintoïstes et bouddhistes se croisent et s'entremêlent dans la conception spirituelle de l'archipel, ce qui se manifeste par de nombreux rituels et cérémonies, plus ou moins liés à la religion, autour desquels s'unissent les japonais. Ces rituels amènent une certaine cohésion de la société, tout comme les nombreuses règles, tacites ou implicites qui la régissent. Tout cela a été mis en place afin de préserver une certaine harmonie, le *wa*. L'exemple le plus parlant est probablement la fameuse politesse japonaise, matérialisée dans le langage corporel, par des inclinaisons ou autres gestes, tout comme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

Le Japon me passionne.
Pas un jour ne passe sans qu'une pensée ne m'emmène vers ce monde fascinant, sans que l'envie d'apprendre quelque chose de nouveau à ce sujet ne soit présente. Le territoire est pourtant à priori inhospitalier sous bien des aspects. Les éléments semblent avoir choisi ce petit bout de terre du Pacifique pour se déchaîner, le soumettant à de nombreux désastres naturels, par le feu, l'eau, le vent ou la terre. Par ailleurs, la géographie du pays en elle-même n'est pas des plus aisée à occuper : majoritairement composée de montagnes aux pentes abruptes, elle force les habitants à s'agglutiner dans les plaines et les vallées, densifiant ces territoires à outrance. Venant de France, où les grandes étendues spatiales font légion et où la ligne d'horizon est bien installée dans l'imaginaire visuel collectif, découvrir les paysages repliés et la ligne des reliefs du Japon relève d'une expérience profonde de l'altérité géographique et territoriale. C'est ce qui m'attire là bas.
Outre le paysage, la culture japonaise participe de beaucoup à cette fascination. Or, celle-ci est indiscutablement liée à la nature, à son observation, et à la célébration de la beauté de son impermanence. Il s'agit là du concept esthétique et spirituel de *mono no aware,* se basant sur ce goût pour la beauté de l'éphémère. Ces considérations ne sont pas dénuées d'une certaine dimension de *Pathos*, d'empathie pour les choses et pour la tristesse que l'on éprouve à l'idée de leur disparition prochaine. Cela se retrouve par exemple dans la grande importance du cycle des saisons dans la culture japonaise. Il s'agit de célébrer la précarité du monde, l'écoulement inéluctable de la vie vers la mort, en magnifiant l'instant présent, fugace et éphémère, arraché aux grands cycles naturels. Ces concepts, qui traduisent une grande finesse de lecture du monde, ont fait leur apparition très tôt dans la culture. Nos récits, poèmes et autres chansons de geste du Haut Moyen-Âge souffrent de la comparaison avec des chefs d'oeuvres de la littérature japonaise tels que les *Notes de chevet* de Sei Shônagon, ou le *Dit du Genji* de Murasaki Shikibu, tous deux écrits pendant la période Heian, au début de l'an mil.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Taux de criminalité	114.7 pour 100 000 personnes
Climat	Subtropical humide
Nombre moyen de voitures	232 pour 1000 personnes
Nombre total de véhicules	462 000 (2011) - 792 000 à Paris
Pourcentage d'espaces verts	1.89% par km^2
Pollution aux particules fines	2240 t/an (2010)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sources : Wikipedia, Knoema, Numbeo

Tôkyô

Nombre d'habitants	13 831 000 habitants (2018)
Nombre d'habitants dans l'aire urbaine	42 794 000 habitants (2018)
Nombre de résidents étrangers	551 683 (2019)
Superficie	2 190.93 km^2
Densité de population	6 313 habitants/km^2
Division administrative	23 arrondissements
Fuseau horaire	UTC +9
Monnaie	Yen - 100 yens : 0.82 euro
Système politique	Gouverneur(e) élu pour 4 ans
Taux de chomage	5.9% (2010)
Salaire moyen pour un homme	3581 euros/mois
Salaire moyen pour une femme	2592 euros/mois
Dépenses moyennes d'un foyer	2559 euros/mois (2011)
Nombre moyen d'enfant par femme	1.13 (2013)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

Merci à Frédéric Barbe pour son suivi
Merci à ma famille pour leur soutien et leur aide
Merci à Bruno et Mié de m'avoir donné le goût du Japon et de m'avoir accueilli chez eux
Merci à mes collocs et aux copains d'être géniaux
Merci au skateboard
Merci au Japon

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Yoann Roux
Mémoire de master - Janvier 2020
.
«Habiter la transition socio-écologique»
sous la direction de Frédéric Barbe

ENSA Nantes

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR